



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

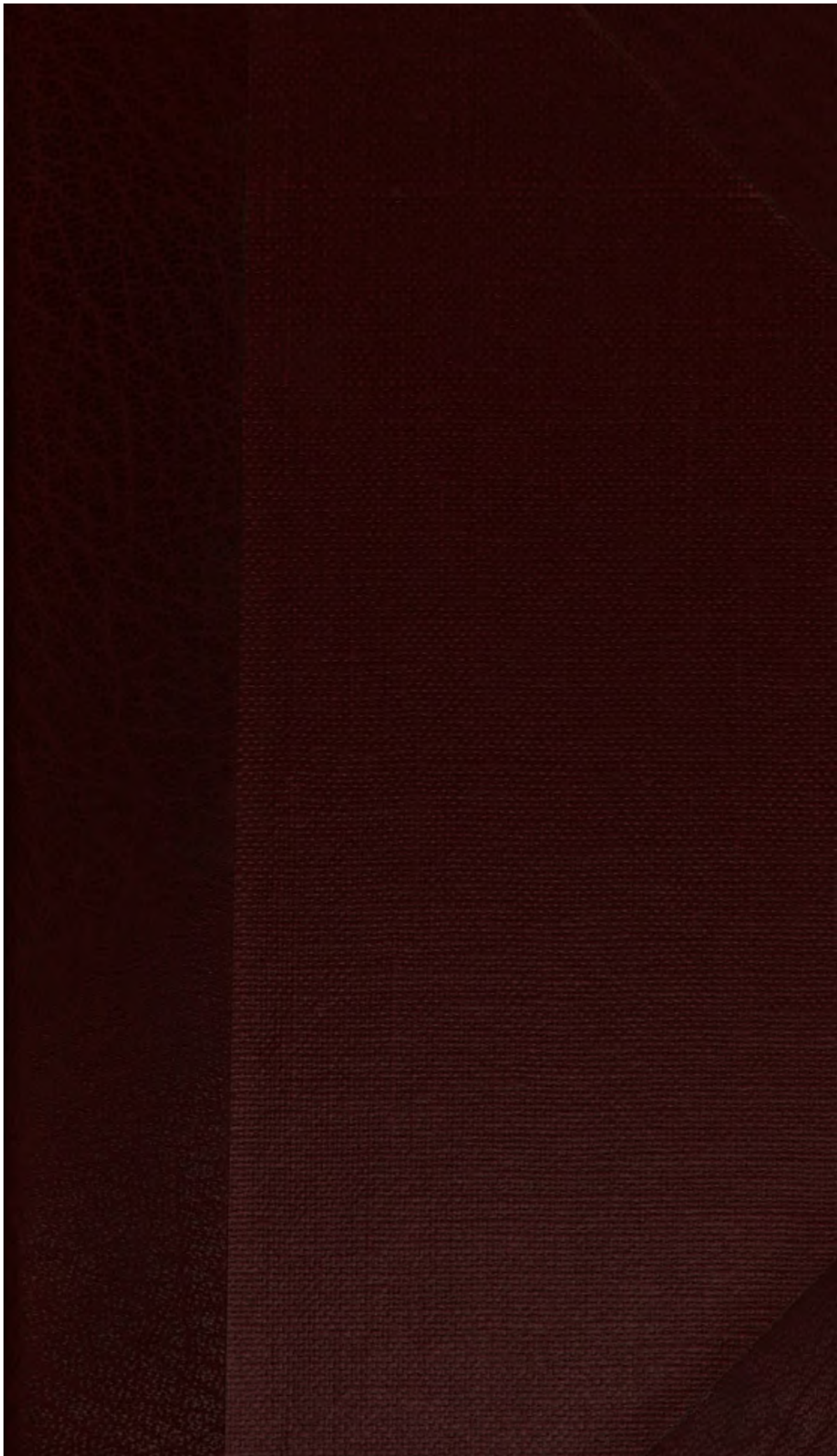
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



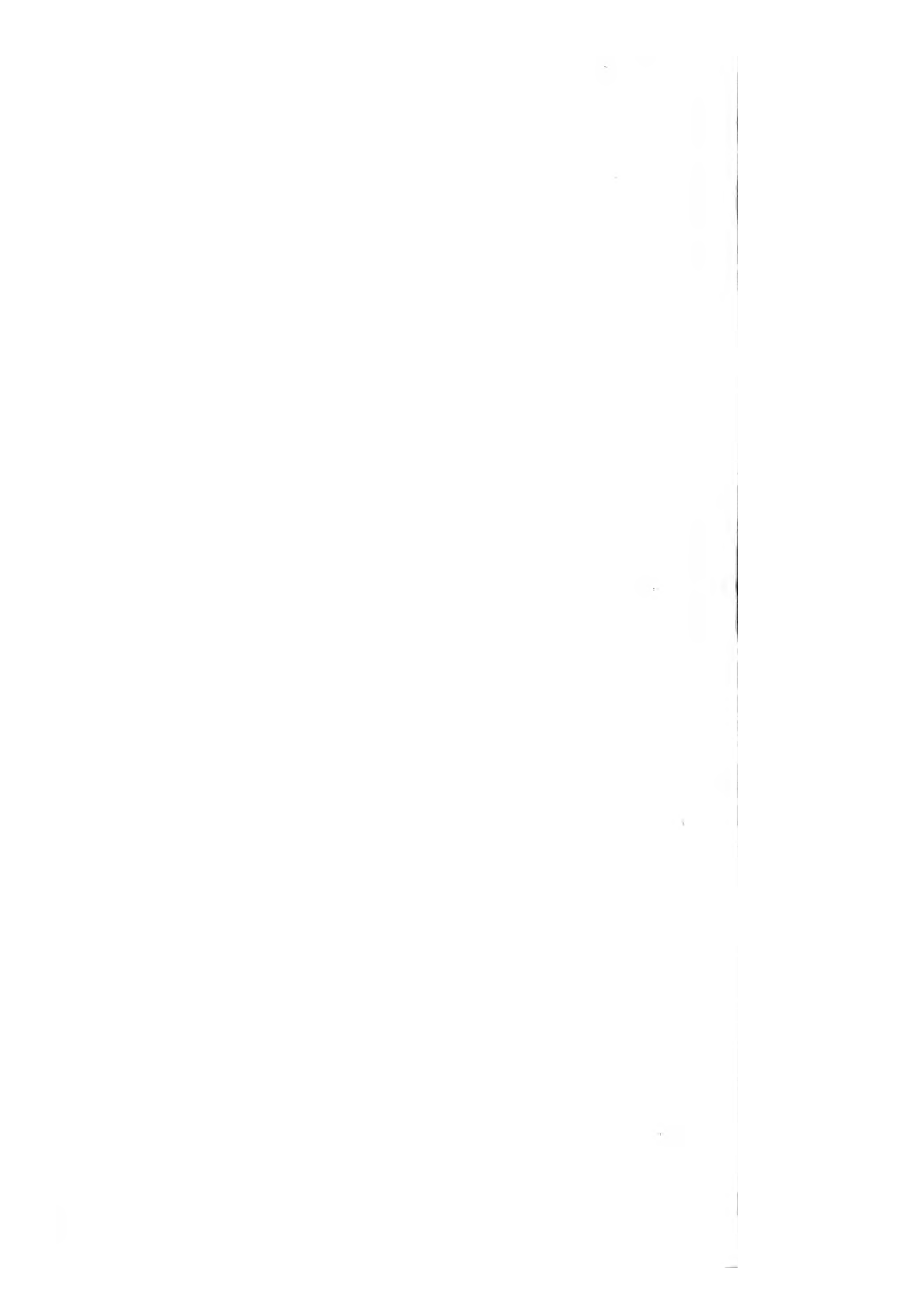
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Spar. II A. 36





THÉÂTRE ESPAGNOL.

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

HORAT.

TOME QUATRIÈME.



A P A R I S,

Chez DE HANSY, le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



PIECES

Contenues en ce IV Volume.

<i>LE Sage dans sa retraite ,</i>	P. 1
<i>La Fidélité difficile ,</i>	119
<i>Le Fou incommode ,</i>	221

INTERMEDES.

<i>Des Melons & de la Femme tétue ,</i>	335
<i>Des Beignets ,</i>	351
<i>Du Malade Imaginaire ,</i>	365
<i>De la Relique ,</i>	385
<i>De l'Ecolier Magicien.</i>	

ERRATA.

PAG. 30, l. 6, époufer le, *lif.* époufer la
p. 351, l. 5, INTERMES, *lif.* ENTREMES.
p. 391, au troifie. couplet en titre, LORENZO,
lif. LE VIEILLARD.

LE

LE SAGE

DANS

SA RETRAITE,

En Espagnol,

EL SABIO EN SU RETIRO;

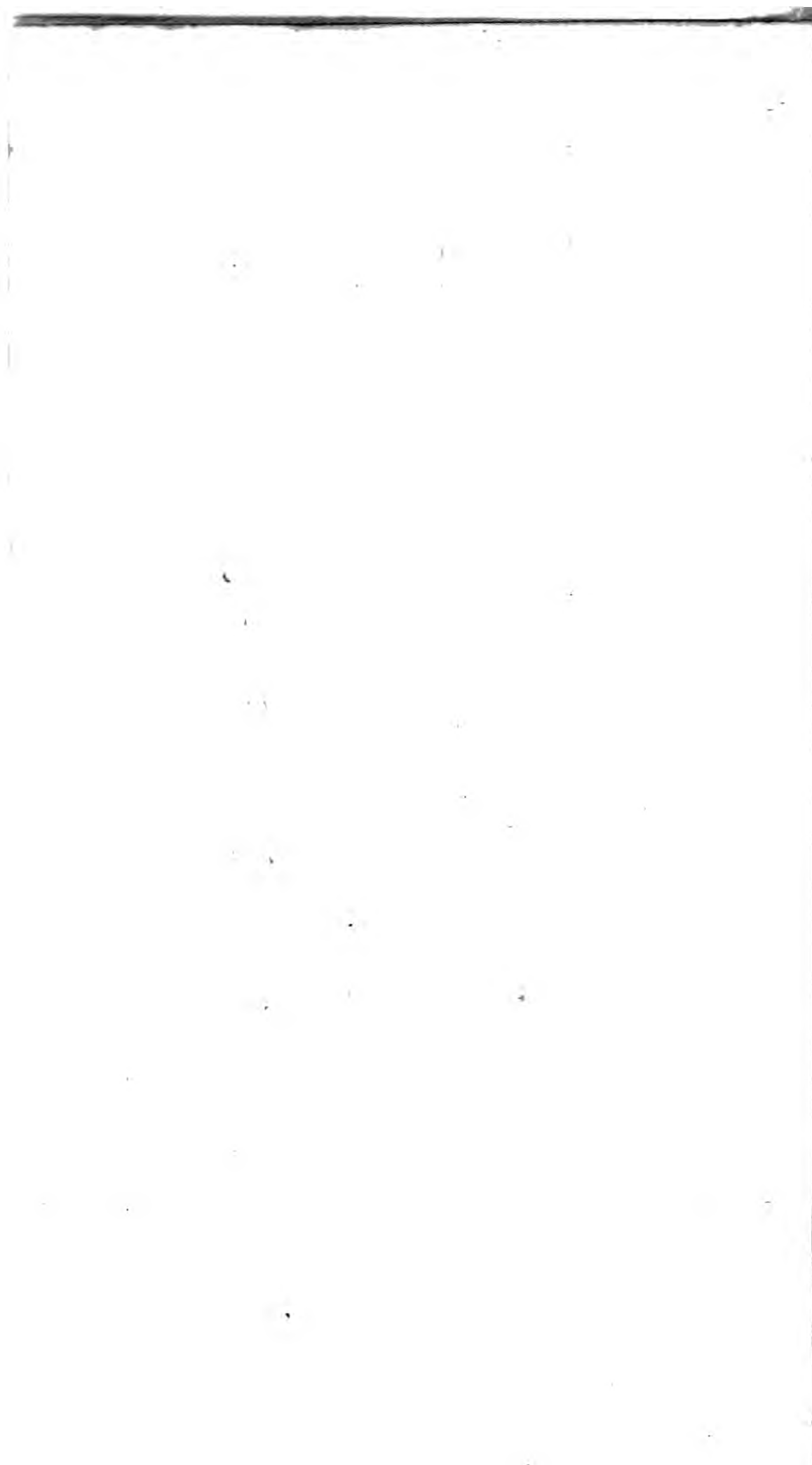
COMÉDIE

De Dom JUAN DE MATHOS,

FRAGOSO.

Tome IV.

A



AVERTISSEMENT.

J'AI cru devoir traduire cette Piece dont le fonds est absolument le même que celui d'un Opéra Comique connu parmi nous , & d'une Piece réguliere non moins connue , quoiqu'elle n'ait pas été jouée sur le théâtre de Paris **. Les Auteurs François ont eu la bonne-foi d'avouer qu'ils avoient imité un Anglois qu'ils croyoient l'inventeur original de ce sujet : mais l'Auteur Anglois n'a pas dit qu'il l'avoit pris d'un Espagnol. Rien n'est cependant si vrai , comme on va le voir : ce sujet est intéressant. Dom Mathos Fragofo l'a traité dans le goût de sa nation. On pourra comparer ce diamant brut avec les pierres si bien mises en œuvre par Messieurs Sedaine & Collé. Je ne sais si c'est la prévention ordinaire aux Traducteurs qui m'aveugle ; mais j'aurois mieux aimé pour eux & pour nous , qu'ils eussent obligation à l'original Espagnol , qu'au Copiste Anglois. Quelque agréables que*

* Le Roi & le Fermier.

** La Partie de Chasse de Henri IV.

AVERTISSEMENT.

*soient leurs Rois chez le Paysan, je crois
qu'ils auroient pu y paroître plus nobles,
& c'est de quoi Mathos Frogoso leur auroit
donné le modele.*

P E R S O N N A G E S.

LE ROI DOM ALPHONSE LE SAGE.

DOM GUTTIÈRE, *son Chambellan.*

DOM ALVAR NUÑÈS.

JEAN, *riche Laboureur.*

BÉATRIX, *sa fille.*

CONSTANCE, *sa br.*

MONTAN, *son fils.*

MARTIN, *Laquais de Guttiere.*

JACINTHE, *Suivante de Béatrix.*

TIRCIS, *un des garçons laboureurs.*

BERGERS, &c.





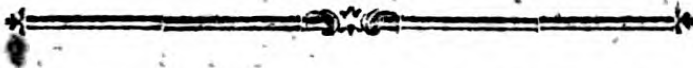
LE SAGE

DANS

SA RETRAITE,



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, JACINTHE,
richement vêtues : dans le fond, DOM
GUTTIÈRE & MARTIN *qui les*
suivent.

BÉATRIX.

Ce jeune homme est bien plein de
galanterie & de générosité.

A iij

LE S A G E , &c.

J A C I N T H E.

Parlez bas , Madame , car je crois
qu'ils nous suivent.

B É A T R I X.

Tu m'effrayes.

J A C I N T H E.

C'est l'amour qui le ramene sur vos
traces.

B É A T R I X.

Je vais bientôt décheoir dans son
esprit , s'il apprend une fois que je
suis : mais il faudra tâcher d'y remé-
dier.

M A R T I N.

Avancez , Monsieur.

D O M G U T T I E R E.

Elles me trouveront importun.

M A R T I N.

Ne perdez pas le moment favora-
ble.

D O M G U T T I E R E.

Je n'ai jamais rien vu de si beau.
(A Béatrix.) Pardonnez, Madame, l'im-
politesse apparente qui ne me permet
pas de vous perdre de vue ; mais vos
beaux yeux ont un attrait auquel je
n'ai point la force de résister.

COMÉDIE.

BÉATRIX.

Galant Cavalier, votre honnêteté ne m'est point à charge, & je vous en remercie : mais faites-moi la grace de me laisser libre. Nous nous retrouverons souvent au même endroit où vous m'avez vue aujourd'hui, & pour gage de la parole que je vous donne, daignez conserver ce bijou.

DOM GUTTIÈRE.

J'obéis, Madame, avec regret.

JACINTHE, à *Martin*.

Eh ! l'ami, ne m'apprendrez-vous pas quel est ce Cavalier ?

MARTIN.

Diable ! c'est Dom Guttiere, le favori du Roi Alphonse.

JACINTHE.

Oh ! oh.

MARTIN.

Le premier Officier de la Chambre, & il n'en est pas moins complaisant comme vous voyez ; mais puisque vous ne le connoissez pas, il faut que vous ne soyez pas de la Ville.

LE SAGE, &c.

JACINTHE.

C'est que nous y sommes toujours renfermées.

MARTIN.

La cage doit être belle pour des oiseaux comme vous.

DOM GUTTIERE.

Mais apprenez-moi du moins votre demeure.

BÉATRIX.

Je ne le puis, mais je vous promets de vous revoir demain.

DOM GUTTIERE.

Je reste donc ici.

BÉATRIX.

Adieu. (*Elle s'en va avec Jacinthe.*)



SCÈNE II.

DOM GUTTIÈRE, MARTIN.

MARTIN.

POUR qui la prenez vous ?

DOM GUTTIÈRE.

Pour une Dame de grande qualité,
sans doute.

MARTIN.

Vous voilà assez bien pris.

DOM GUTTIÈRE.

Je n'ai point à m'en repentir.

MARTIN.

N'ayez pas peur non plus qu'elle
manque au rendez-vous qu'elle vous a
donné.

DOM GUTTIÈRE.

Elle m'a laissé un assez bon gage.
Vois ce diamant.

MARTIN.

Elle saura bien vous le faire payer.

DOM GUTTIÈRE.

Comment ?

A v

M A R T I N.

Croyez-vous donc , Monsieur , que j'ignore tous les tours de ces coureuses-là ? Voilà l'heure où elles tendent leurs filets , où elles font leurs meilleurs coups. L'une fort voilée bien soigneusement , elle refuse avec opiniâtreté de se découvrir , c'est qu'elle est laide : sa modestie est une précaution prudente , elle attend le moment de faire valoir sa laideur avec avantage. Cependant la curiosité lui sert d'hameçon ; c'est avec cela qu'elle vous attrape d'un jeune nigaud , des gants , des dentelles , des rubans. Puis quand elle voit qu'on la presse , qu'on veut sçavoir à quoi s'en tenir , que fait-elle ? elle montre sa figure & s'en va , sans qu'on songe à la retenir. Une autre au contraire , fait fonds sur sa beauté , elle se cache , ou elle se montre à propos ; elle craint , dit-elle , la jalousie d'un mari soupçonneux. Pour la voir , il faut des soins infinis ; elle tire toujours des bas de soie , du chocolat , des bijoux ; elle donne une adresse en l'air & puis crac , elle s'échappe comme une biche. Une autre fort parée comme une Déesse : elle va voir une malade ; mais c'est sa bourse

COMÉDIE. 11

qui ne se porte pas bien : elle fait un paquet de mille choses nécessaires à sa malade , la dupe paye ; s'il se fâche , on lui dit avec fierté : eh bien ! Monsieur , reprenez tout : on l'appaise avec quelques faveurs légères & l'espérance de quelque chose de plus. Quand il veut ensuite s'informer de sa beauté , il se trouve que personne ne la connoît. D'autres font encore mieux : elles ressemblent à ces filets de pêcheurs qui arrêtent les petits poissons comme les gros : tout leur est bon , elles ne refusent rien.

DOM GUTTIÈRE.

La divine beauté que j'adore n'est point dans ce cas là ; ses charmes , sa modestie , ses graces , ont captivé mon cœur ; de sorte qu'il n'est occupé , qu'à s'applaudir d'avoir perdu sa liberté. Ah ! Martin ! je meurs d'amour.

MARTIN.

Que ne la suivez-vous donc , si elle vous a si vivement touché ?

DOM GUTTIÈRE.

Je crains de la choquer & de manquer au lever du Roi : voilà son heure.

A vj

J'aurois trop à me reprocher de ne m'y être point trouvé.

M A R T I N.

Nous voila au Palais. Si je ne me trompe , j'apperçois nos aventurieres qui s'en vont par-là fort vîte.

D O M G U T T I E R E.

Puisque le hafard veut que nous les rencontrions encore , suis les Martin ; n'y manque pas.

M A R T I N.

Je le veux bien : ces oiseaux-là vous feront voir du pays.

D O M G U T T I E R E , *seul.*

Par ce moyen je connoîtrai quel est l'objet qui a fait sur moi une si forte impression. Mais le Roi sort ; il faut cacher mon amour.



SCÈNE III.

**LE ROI (1), avec sa suite. DOM
GUTTIÈRE.**

*On entend de la musique, on chante des
vers qu'il n'est pas possible de traduire.*

L E R O I.

QU'ILS se taisent. N'ai-je pas défendu qu'on chantât devant moi ces vers efféminés? Les poètes n'ont-ils pas les belles actions des grands hommes à peindre dans leurs ouvrages? Qu'ils s'y appliquent, qu'ils les mettent en vers, & qu'ensuite on les chante. Voilà le moyen de plaire à l'esprit comme à l'oreille. (*A part.*) Ah! charmante personne! que je réussis mal à écarter vo-

(1) Ce Roi est le fameux Alphonse, dit le Sage: c'est lui qui disoit que si Dieu l'avoit consulté à la création du monde, il lui auroit donné de bons avis.

tre souvenir de mon esprit ! je n'ai cessé de souffrir depuis que je vous ai vue , & je n'ai point de soulagement à attendre : c'est bien assez d'avoir la foiblesse d'écouter un pareil amour sans y joindre celle de le déclarer. (*Haut.*) Les Rois en tenant la place des Dieux , doivent comme eux se montrer supérieurs aux passions. Comment oseroient-ils s'y livrer eux-mêmes , tandis qu'ils sont faits pour les réprimer dans les autres ? (*La Musique parle en termes empoulés du cheval de Troye. Le Roi blâme les expressions & le choix du sujet.*)

L'histoire , dit-il , n'a pas besoin de fables. Un historien doit être clair , simple & véridique : en chargeant ses récits d'ornemens superflus il les rend toujours suspects. On peut se permettre des libertés dans les ouvrages d'imagination ; mais quand il s'agit de la vérité , il faut , comme les anciens , la peindre nue ; c'est par-là qu'une histoire peut instruire la postérité. C'est ce qui m'a fait entreprendre d'écrire celle d'Espagne. Il n'y a gueres qu'un Roi qui puisse faire avec succès le tableau de son siècle ; car ne dépendant de personne , il ne prodiguera ni les

éloges ni les satyres mal-à-propos (2).

D O M G U T T I E R E.

Ce sont ces nobles occupations qui ont valu à votre Majesté le nom de Sage , que les savans lui ont donné.

L E R O I.

Je ne mérite point ce nom : les limites de l'esprit humain sont trop étroites. Depuis ma jeunesse je travaille dans plus d'un genre : plus j'acquiers de science & plus je vois combien je fais peu de chose. (*A part.*) J'ignore sur-tout l'art de vaincre mes passions. (*Haut.*) Qu'on chante toujours. (*A part.*) Que me fert l'empire, si le silence même ne suffit pas pour me défendre de mon propre cœur ?

L A M U S I Q U E.

Les superbes lambris sont déjà tout en feu , la flamme a gagné le sommet des tours les plus élevées.

L E R O I, *à part.*

Et le feu de mon amour s'augmente de plus en plus. (*Haut.*) Cela suffit :

(2) Cette maxime paroîtra peut-être un peu douteuse à bien des gens.

qu'ils se retirent. Nuñès , qu'on avertisse les Vénéurs , que je fortirai demain pour la chasse. J'irai à ce charmant endroit qui s'appelle la Véga Florida. (*A part.*) Puissé-je y apprendre enfin quelle est cette beauté si dangereuse pour mon repos ! (*Haut.*) Guttiere , je veux que vous veniez ce soir avec moi promener à la montagne voisine.

D O M G U T T I E R E .

Je suis trop honoré de pouvoir vous obéir.

L E R O I , *à part.*

Quel état pour un Roi ; si je cache mon amour , je souffre une peine cruelle ; si je le déclare , je commets une action indigne de moi. Le chagrin me ronge : je flotte entre la crainte & l'espérance.

(*Il sort.*)



SCÈNE IV.

DOM GUTTIÈRE, MARTIN.

MARTIN.

DE la joie, Monsieur.

DOM GUTTIÈRE.

Que dis-tu, Martin ?

MARTIN.

Je fais qui est la Dame.

DOM GUTTIÈRE.

Apprends-le moi vite.

MARTIN.

Je l'ai suivie jusqu'à une auberge ; où elle s'est rendue tout droit ; elle y a pris une chambre : en moins de rien elle y est devenue une petite paysanne fraîche, charmante comme une rose. Un jeune garçon étoit là tout prêt avec une charrette bien arrangée : elle s'est mis une gase fine devant le visage, & s'est élancée dans la voiture avec la légèreté d'une nymphe. Il y avoit derrière un paysan à pied qui m'a instruit de tout ce qui la concerne : c'est

la fille d'un Laboureur nommé Jean, qui demeure à la *Véga Florida*, où le Roi aime tant à chasser.

D O M G U T T I E R E .

Ah ! Martin quelle chûte ! cependant , puisque le Roi va demain à ce village , je l'accompagnerai ; je saurai pourquoi cette belle fille est venue ainsi déguisée m'inspirer un amour si violent. Tout ce qui s'est passé me paroîtroit un songe , si cet amour qui me reste ne me faisoit pas voir que c'est une vérité.

(*Ils sortent.*)



S C E N E V .

Le théâtre change : il représente une maison de la Véga Florida.

J E A N le Laboureur avec ses garçons.

J E A N .

ALLONS , Messieurs , allons le jour est déjà grand.

COMÉDIE. 19

UN GARÇON.

Pourquoi nous appelez-vous ,
Messieurs ?

J E A N.

Parce que vous faites les paresseux ,
apparemment : allons , allons , à l'ou-
vrage. Toi , Antoine , va faire labou-
rer ces champs qui sont auprès de
l'hermitage : menes-y dix paires de
bœufs & autant de mules , afin que
l'ouvrage aille plus vite. Toi , Bruno ,
va à la côte , où Constance fait ven-
dancer ; remplis-y quatre ou cinq pa-
niers des plus beaux raisins , tu les por-
reras à nos voisines , & sur tout au Mé-
decin : quoique je n'aie pas encore été
dans le cas de l'employer ni pour moi ,
ni pour mes gens , je le paye toujours
d'avance , afin qu'il n'entre point dans
ma maison. Je veux empêcher qu'il
ne se chagrine de voir qu'on se porte
bien chez moi.

B R U N O.

J'y vais avant que le soleil soit plus
chaud.

J E A N.

Toi , Tircis , va dire à mes enfans
de venir aussi travailler. Quoi qu'ils

n'en aient pas besoin , il faut toujours qu'ils s'occupent pour l'exemple. Quand on demeure dans un petit endroit , il ne faut point être à rien faire , cela cause des caquets.

T I R C I S.

J'y vais , (*à part.*) & j'irai déjeuner.



S C E N E VI.

J E A N , *seul.*

J E te rends mille graces , souverain Arbitre de la Nature , des richesses dont tu m'as comblé. Autant que ma vue peut s'étendre , mon œil n'est frappé que des preuves de tes bienfaits. C'est ta libéralité qui m'a rendu maître de ces champs féconds , de ces prairies inépuisables , de ces ruisseaux qui les fertilisent , de ces troupeaux qui les animent , de ces vignes qui nous préparent une ressource si délicieuse contre la fatigue de nos travaux. Accepte ma reconnoissance, Dispensateur suprême des biens & des maux : daigne continuer de veiller

sur moi & sur ma famille : écarte les chagrins qui pourroient empoisonner l'état de félicité où tu m'as conduit. Oui, je suis heureux ; on ne l'est qu'autant qu'on croit l'être : de tous tes bienfaits le plus grand est de m'avoir préservé de l'ambition ; je suis né dans cette maison rustique , au milieu des châtaigners & des chênes. Je n'ai jamais vu ni Séville ni le Roi , quoique je n'en sois qu'à deux lieues. Ce n'est point un caprice ridicule ; c'est une antipathie naturelle contre l'air faux des courtisans : je ne changerois point mon humble métairie contre les plus beaux châteaux. Je vis ici respecté de mes égaux , sans desirer de vains honneurs. Quand on s'éleve dans le monde , ce n'est que pour tomber de plus haut ; j'ai toujours sous les yeux l'exemple du chêne abaïtu par la fureur des vents , & du roseau qui y résiste par sa foiblesse même.





S C E N E V I I .

J E A N , B É A T R I X , M O N T A N .

B É A T R I X & M O N T A N ,
ensemble.

M O N pere , nous voilà.

J E A N .

Mon fils Montan , Béatrix ma fille ;
qu'est-ce qu'il y a ?

M O N T A N .

Mon pere , je venois vous deman-
der une petite grace .

B É A T R I X .

Et moi aussi .

M O N T A N .

Mais ne vous fâchez pas .

J E A N .

Ma douce espérance , soutiens de
ma vieilleffe , que ne ferois-je pas pour
vous ? Tout ce qui frappe ici vos
yeux vous appartient , c'est pour vous
que mes travaux l'ont acquis .

COMÉDIE. 23

MONTAN.

Eh bien ! mon pere , il faut vous réjouir une fois. Venez voir le Roi ; on dit qu'il chasse ici autour , aujourd'hui ; tout le village est déjà sorti pour aller au-devant.

BÉATRIX.

Venez embrasser ses genoux , puisque c'est à lui que nous devons notre tranquillité. Laissez-là cet habit mal-propre , habillez-vous comme les jours de fête , venez.

JEAN.

Arrêtez ! moi , aller voir le Roi : êtes-vous fous ? Quoi ! je ferois à mon âge , ce que je n'ai point encore fait de ma vie ? allez , j'ai pris un parti , il y a long-tems , à cet égard. Je veux bien lui obéir , mais le voir , non. Ce n'est point fierté de ma part , c'est ménagement , c'est respect. Voyez le soleil , il éclaire tout le monde ; mais quand on le fixe , il éblouit. Je ne veux point voir le Roi : qu'est-ce qui m'en reviendrait ? Me donnera-t-il des emplois , ou des cordons bleus , rouges ? &c. je ne gagnerois auprès de lui que du mépris & des affronts. Non : je suis obligé à l'aimer , à le

servir comme mon maître ; mais rien ne m'oblige à le voir. Je suis peu curieux de toute sa magnificence : & d'ailleurs ne suis-je pas roi ici moi-même ? Mes côteaux , voilà mes villes , les champs sont mes provinces , & mon sceptre est la charrue que j'ai si long tems maniée ; c'est avec elle que je gouverne mes sujets. J'abaisse ce qui s'élève , j'élève ce qui s'abaisse , & par reconnoissance ils me payent de riches tributs. Mes tapis sont les fleurs des prairies. Je n'ai point d'autres dais que les arbres de mon verger : ceux des grands Seigneurs sont ornés de fleurs , brodées avec art ; les miens sont couverts de fruits formés par la nature , Lequel est le plus agréable d'avoir comme eux une peinture qui trompe , ou comme moi une réalité utile ? O ma chere solitude ! je te préfère à tout : rien ne vaut le calme que tu m'assures. Qu'ai-je à faire d'aller considérer la pompe des Rois , leurs couronnes , leurs sceptres , puisqu'enfin tout cela tombe , tout va s'ensevelir dans le cercueil ?



SCENE

SCÈNE VIII.

MONTAN, BÉATRIX,
JACINTHE.

BÉATRIX.

QUEL étrange entêtement !

MONTAN.

Les autres viennent de loin pour
voir le Roi ; lui , il se cache , il s'en-
fuit pour ne le point voir.

JACINTHE.

Quelle sottise philosophie !

BÉATRIX.

Y a-t-il un homme raisonnable qui
ne se réjouisse de voir son Souverain ?

JACINTHE.

Je n'ai jamais vu une pareille opi-
niâtreté.

MONTAN.

Mon pere & moi , ma sœur , nous
pensons bien différemment ; je meurs
d'envie de voir la cour ; la vie de la

campagne m'ennuie. Je ne songe , avec plaisir , qu'à la magnificence de la ville , tout le reste me dégoûte.

B É A T R I X .

Vous avez raison ; j'y ai été quelquefois , vous ne pouvez en rien imaginer qui ne soit au-dessous de la vérité. Pour moi , je fais bien que je ne puis plus goûter de plaisir dans un village , (*A part.*) sur-tout depuis que mon cœur est à la Cour avec Dom Guttiere. Ah Jacinthe ! quel nom ! c'est de lui que dépend tout mon bonheur.

M O N T A N .

Mon pere ne pourroit-il pas , avec tout le bien que le Ciel lui a envoyé , vous donner pour mari un grand Seigneur ? il est en état de vous assurer plus de cent mille ducats de dot.

B É A T R I X .

Suivant lui , c'est se moquer que de songer à me donner un autre mari qu'un payfan ; mais patience , il faudra bien me consulter toujours. Adieu , mon frere , je m'en vais à la messe : j'ai entendu dire que le Roi s'y trouveroit.

MONTAN.

Si vous y voyez Constance , faites-lui bien mes complimens.

BÉATRIX.

Moi ! la voilà qui vient ; vous vous en acquitterez mieux vous-même.



SCENE IX.

CONSTANCE, MONTAN.

MONTAN.

BONJOUR , belle Constance : le jour me paroît plus vif depuis que je vous vois. Le zéphyr , depuis long-tems , murmuroit entre ces feuilles que Constance alloit arriver : ces fleurs même en vous appercevant croyoient voir lever le soleil.

CONSTANCE.

Gardez , Montan , vos galantries pour un autre jour ; pour le présent nous n'avons autre chose à faire que d'aller voir le Roi qui vient à notre village. Vous êtes riche & je suis pauvre : si vous m'aimez, faites-moi ri-

B ij

che comme vous, ou devenez pauvre comme moi. Songez que dorénavant je ne veux plus vous entendre qu'en présence d'un Curé. (*Elle s'en va.*)

M O N T A N.

Arrêtez un moment, écoutez : elle me fait payer cher le bonheur de l'avoir vue. On n'est jamais heureux qu'il n'en coûte quelque chose. (*Il sort.*)



S C E N E X.

La scène change, elle représente le parvis d'une Eglise.

LE ROI, ALVAR NUNÈS, DOM GUTTIÈRE, BÉATRIX, JACINTHE & les Paysans que la curiosité attire, sont dans le fond.

L E R O I, à part.

JE suis venu sous prétexte de chasse jusqu'ici, afin de revoir cette charmante fille pour qui les astres m'inspi-

COMÉDIE. 29

rent une si violente passion. (*Haut.*)
Cette Eglise est belle, Nuñès.

N U Ñ È S.

On ne s'attendroit pas, Sire, à en
trouver une pareille dans un village.

D O M G U T T I E R E.

Il y a ici un Payfan fort riche qui y
a fait des présens magnifiques.

L E R O I.

Avant que d'entrer dans l'Eglise, je
veux voir une épitaphe dont la forme
singuliere excite ma curiosité.

D O M G U T T I E R E.

C'est sans doute quelque vieux mo-
nument. (*Ils s'écartent sur un des côtés
du théâtre. On voit à l'autre Jacinthe &
Béatrix qui les regardent.*)

J A C I N T H E , *en lui montrant Dom
Guttiere.*

Avancez sans rien craindre.

B É A T R I X.

Jacinthe, je tremble depuis que je
l'ai vu. C'est sans doute un grand Sei-
gneur. Mes fottes espérances s'en vont
en fumée.

J A C I N T H E .

L'amour a souvent égalé des partis
bien moins convenables.

B É A T R I X .

Comment veux-tu qu'un Gentilhomme
veuille épouser le fille de Jean le
Laboureur ?

J A C I N T H E .

Mademoiselle , vous ne feriez pas
la première qui auriez passé du Village
à la Cour (3).

*Le Roi rentre & Béatrix se retire , les
Garçons Laboureurs prennent sa place.*

U N D E C E S G A R Ç O N S .

Prends-garde qu'ils ne nous voient
pas.

U N A U T R E .

Tais-toi.

U N A U T R E .

Nous le voyons-bien à notre aise.
Regarde-donc. (*En montrant le Roi.*) Il
a aussi de la barbe tout comme nous.

(3) L'Espagnol dit passer des sabots sous le
dais.

DOM GUTTIÈRE.

Votre Majesté semble contente de ce qu'elle vient de lire.

LE ROI.

C'est la meilleure & la plus singulière inscription que j'aie vue de ma vie. Elle mériterait d'être écrite en lettres d'or. Lisez cette étrange épithèque.

DOM GUTTIÈRE. *Il lit.*

» Ci gît Jean le Laboureur qui n'a
 » jamais fait sa cour à personne. Il n'a
 » jamais été à la Ville. Quoique plein
 » de respect pour le Roi, il ne l'a ja-
 » mais vu. Il n'a ni éprouvé, ni inf-
 » piré la crainte. Il n'a connu ni les
 » besoins, ni les blessures, ni la pri-
 » son. Pendant une vie de soixante
 » ans il n'a vu arriver dans sa maison,
 » ni accident, ni dispute, ni maladie ».

N U Ń È S.

Il n'y a peut-être personne au monde qui pût en dire autant.

DOM GUTTIÈRE.

Il n'y a point de date.

LE ROI.

Cela est vrai. Je voudrais bien

32 L E S A G E , &c.

qu'un pareil homme fût encore en vie
pour avoir le plaisir de le connoître.

D O M G U T T I E R E .

Il est aisé de vous en éclaircir ;
voilà un petit drôle du Village. (*Il ap-
pelle un des garçons.*) Holà, viens ; ne
crains rien.

T I R C I S , *tremblant.*

Que me voulez-vous Monf... Mon-
feign....

D O M G U T T I E R E .

Prends-garde que c'est le Roi qui
te parle.

L E R O I .

Comment t'appelle-t-on ?

T I R C I S .

Monsieur , Tircis.

L E R O I .

Que fais-tu ?

T I R C I S .

Je garde..... des bêtes.....
Il y a de la honte à les nommer (5) ;

(5) Il y a plus que de la honte en Espagne
à ne point manger du cochon, s'il est vrai
que cela suffise pour être mis entre les mains
de la Sainte Inquisition.

C O M É D I E. 33

il y en a encore davantage à n'en point manger.

L E R O I.

Dis-moi , y a-t-il quelqu'un ici qui s'appelle Jean le Laboureur ?

T I R C I S.

Je suis un sot , Monsieur , sur-tout à présent , je ne saurois vous répondre ; demandez à Béatrix.

L E R O I.

Qui est cette Béatrix ?

T I R C I S.

C'est cette fille qui se cache , c'est la plus jolie du village.

DOM G U T T I E R E , *allant vers Béatrix.*

Ma belle fille , venez parler au Roi. Mais Dieu ! n'est-ce pas là celle que j'adore ?

L E R O I.

(*A part.*) N'est-ce pas là , l'objet qui m'attire ici ?

B É A T R I X.

Seigneur , j'embrasse vos genoux.

L E R O I.

Levez-vous , charmante personne ,

B v

34 L E S A G E , &c.

je ne faurois vous voir à mes pieds (6).

B É A T R I X.

Que me veut , votre Majesté ?

L E R O I.

Elle a toute l'assurance d'une femme du grand monde. Y a-t-il ici un Jean le Laboureur ?

B É A T R I X.

Oui , c'est mon pere.

L E R O I.

Il est donc encore en vie ?

B É A T R I X.

Il se porte si bien qu'il vivra encore long-tems. A son âge de soixante ans , il n'a jamais eu seulement un mal de tête.

L E R O I.

Pourquoi donc a-t-il déjà fait placer ici son épitaphe ?

(6) L'Espagnol dit : *Levez-vous ; la sphere du soleil se plaindroit en voyant à mes pieds ses étoiles.* Il faut se rappeler que dans toutes les galanteries des Comédies Espagnoles , le soleil & les étoiles entrent toujours pour quelque chose.

BÉATRIX.

Il dit , que c'est une folie de se bâtir des maisons pour le peu de tems qu'on a à vivre , au lieu que le tombeau devant être notre demeure pendant des siècles , il a voulu faire bâtir le sien avant sa mort..

LE ROI.

Est-il riche , Jean le Laboureur ?

BÉATRIX.

Sire , il a plus de cinquante char-
rues qui ne travaillent que pour lui.

LE ROI.

De quoi s'habille-t-il ?

BÉATRIX.

De serge grise.

LE ROI.

Comment est sa vaisselle ?

BÉATRIX.

De terre grossiere.

LE ROI.

Pourquoi ?

BÉATRIX.

Parce qu'il aime en tout la simpli-
cité. Il déteste les dépenses inutiles.

B vj

L E R O I.

Est-ce qu'il est avare ?

B É A T R I X.

Au contraire, il donne une partie de son bien aux pauvres : il a des terres qu'il ensemence exprès pour eux ; il leur en distribue tout le fruit.

L E R O I.

Voilà un singulier homme. Et pourquoi dédaigne-t-il de voir son Roi ?

B É A T R I X.

Il dit qu'il l'aime, qu'il le respecte comme un bon sujet, qu'il lui donneroit tout son bien, mais qu'il ne veut pas le voir. Cette idée le domine si fort, que chaque fois que votre Majesté vient, il se cache.

L E R O I.

Il est trop heureux de savoir se contenter de l'état où il est né. J'envie la grandeur d'un homme qui méprise ma magnificence & ne veut pas me voir. Si je n'étois pas Roi, je voudrois être Jean le Laboureur : & quel état veut-il donner à ses enfans avec tant de bien ?

B É A T R I X.

Quoiqu'il puisse me donner cent

mille ducats de dot, il ne veut me marier qu'avec un payfan du village. Il dit qu'il ne veut pas d'autre noblesse que celle qui vient de Dieu.

L E R O I.

(*A part.*) Il n'en fera rien : je mourrai plutôt que de la voir entre les bras d'un autre. (*Haut.*) Et vous, que vous en semble ?

B É A T R I X.

Sire, j'ai le cœur si élevé, que hors la Cour rien ne paroît me convenir.

L E R O I.

Voulez-vous que je vous amene à la Cour ?

B É A T R I X.

Sire, si au mariage de Votre Majesté, elle vouloit me placer auprès de la Reine, j'irois volontiers en Cour, sans cela, je ne dois point y penser.

M A R T I N.

Voilà une Payfanne qui n'est pas dégoûtée.

L E R O I.

Belle comme vous êtes, quand vous seriez moins riche, vous réussiriez fa-

cilement à la Cour. (*On vient avertir le Roi que tout est prêt pour la Messe.*)

L E R O I , à part.

Je trouverai un autre moment pour lui parler avec moins de gêne. (*Haut.*) Allons , que vous semble Dom Guttiere de l'orgueil de ce Payfan philosophe?

D O M G U T T I E R E .

Il se vante de n'avoir ni fait la Cour à personne , ni voulu voir son maître : voilà une vanité bien opposée à la modestie qu'il affecte dans tout le reste.

L E R O I .

J'en suis si piqué que je veux m'en venger. Ah ! Jean le Laboureur, je veux aujourd'hui que vous fassiez votre Cour & que vous me voyiez. (*Il sort.*)

L E S P A Y S A N S .

Vive le Roi Alphonse.





SCENE XI.

DOM GUTTIÈRE, *resté avec*
BÉATRIX.

DOM GUTTIÈRE.

CHARMANT objet, *qui brillez comme le soleil & frappez comme l'amour*, souffrez que je vous dise deux mots.

BÉATRIX.

Soit, deux mots, pas davantage.

DOM GUTTIÈRE.

Le premier, c'est que je vous ai vue à la ville; le second, c'est qu'à l'instant vous m'avez inspiré la plus ardente passion.

BÉATRIX.

Vous ne saviez pas qui j'étois; à présent que nous nous connoissons tous deux, l'intervalle prodigieux qui nous sépare me défend de répondre à votre amour.

40 LE SAGE, &c.

DOM GUTTIERE.

Ce n'est pas-là une raison : y a-t-il rien que l'amour n'égle (7) ?

BÉATRIX.

Ecoutez, il y a dans le village un grand orme sous lequel les filles viennent danser le soir. Si vous voulez y venir déguisé, nous causerons ensemble.

DOM GUTTIERE.

Puis-je y compter ?

BÉATRIX.

Oui, je me retire de peur de donner à penser aux gens malins.

DOM GUTTIERE.

Adieu, je vais soupirer jusqu'à cet heureux moment.

(7) Dans l'Espagnol il y a : la musique forme une harmonie complete avec deux voix différentes, un dessus & une basse. L'Amour peut bien aussi faire une musique complete avec deux volontés, & ajuster celle de dessus avec celle de la basse. On voit bien qu'il n'y a pas moyen de traduire cela.

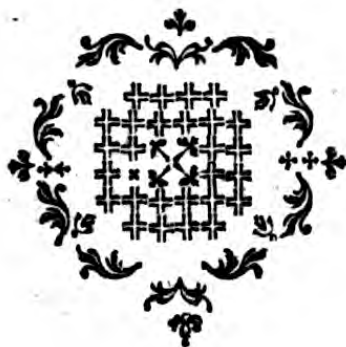
COMÉDIE. 41

BÉATRIX, *en s'en allant.*

Pourquoi faut-il qu'il soit Gentilhomme !

DOM GUTTIÈRE.

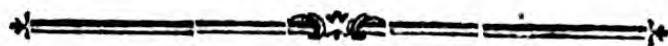
Pourquoi n'est-elle pas née de condition !





SECONDE JOURNÉE.

*Le théâtre représente la place du village,
& l'orme sous lequel dansent les Pay-
sans.*



SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, JACINTHE *d'un côté,*
DOM GUTTIERE, MARTIN
son valet de l'autre habillés en paysans.

B É A T R I X .

IL n'y a personne encore sous l'or-
me.

J A C I N T H E .

Nous sommes venus trop-tôt.

B É A T R I X .

Je voulois voir si Dom Guttierre s'y
feroit déjà rendu.

M A R T I N .

J'ai laissé votre cheval attaché là-bas
à un faule.

COMÉDIE. 43

DOM GUTTIÈRE.

Il n'est pas possible qu'on nous reconnoisse dans ce déguisement : voilà l'orme.

MARTIN.

Et voilà la fille.

DOM GUTTIÈRE.

Vous voyez , ma belle maîtresse , combien je suis obéissant. Nous sommes égaux à présent. Cet habillement simple vous répond de la naïveté de mon amour. Mais aujourd'hui que je suis Laboureur , puis-je espérer de recueillir quelques faveurs pour les soupirs que j'ai semés

BÉATRIX.

Il vaudroit mieux pour moi peut-être qu'au lieu de changer d'habit , vous eussiez changé de façon de penser.

DOM GUTTIÈRE.

Que craignez-vous ? cette eau n'est pas plus pure que le fond de mon cœur.

BÉATRIX.

M'aimez-vous ?

DOM GUTTIÈRE.

Plus que moi-même. Il n'y a rien

que je ne préférasse au bonheur d'entendre votre belle bouche avouer ma passion & me donner lieu d'espérer que vous y pourrez devenir sensible.

B É A T R I X.

Ecoutez-moi. Je suis fille d'un Payfan; mais je ne m'estime pas moins que si j'étois née d'un Gentilhomme. Ce peu de mots ne suffit-il pas pour vous imposer silence?

D O M G U T T I E R E.

Bien au contraire, il justifie mes espérances.

B É A T R I X.

N'entendez-vous pas que cela veut dire que vous n'avez rien à obtenir de moi que par le mariage?

D O M G U T T I E R E.

Je n'ai point d'autre intention. Je suis prêt à vous en faire une promesse authentique.

B É A T R I X.

Oh! les papiers s'envolent: mais si votre amour est si sincère?..... On commence à se rassembler.... nous nous verrons ce soir; je vous indiquerai l'heure & le lieu.

SCENE II.

*Les mêmes, MONTAN,
CONSTANCE, toute la jeunesse du
village.*

BÉATRIX.

QUE chacun se place afin que la danse commence.

MONTAN, à Constance qui est arrivée avec les autres.

Asseyez-vous de ce côté, ma charmante, c'est celui du cœur, à ce qu'on dit.

CONSTANCE.

Je ferai mieux encore, auprès de votre sœur.

BÉATRIX.

Voilà, la première fois, belle Constance, qu'on vous voit au bal; qui peut vous avoir reconciliée avec nos divertissemens?

CONSTANCE.

Il est naturel, ma chère Béatrix,

que vous en foyez surprise, mais je n'y viens que pour obéir à votre pere. Vous savez combien on respecte ses ordres dans tout le village; il m'a fait dire de venir sous l'orme, & qu'il y viendrait aussi, comme mon galant, pour m'y servir.

B É A T R I X.

Ce fera une nouveauté pour moi d'y voir mon pere.

M O N T A N.

Allons, que l'on danse.

On fait danser Martin & ensuite Guttiere qui prend Béatrix. Elle l'avertit qu'elle contera dans le moment une histoire à toute l'assemblée, & qu'il doit prendre pour lui ce qu'elle dira en tirant son mouchoir. Après quelques momens on fait chanter Constance; on propose de s'amuser à faire des contes: Béatrix se charge de commencer.

B É A T R I X.

Il y avoit une fois, une payfanne à qui un Seigneur faisoit l'amour. Il étoit l'ornement de la cour, comme elle celui du village. Il voulut lui faire une promesse de mariage; mais elle qui favoit que cela n'a rien de solide,

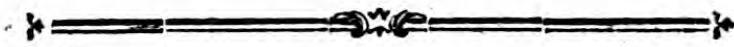
s'enfuyoit toujours. Il vint enfin déguisé pour la voir à son village, & comme l'amour est ingénieux, pour se ménager un plus long entretien, la payfanne lui dit : (*Elle tire son mouchoir.*) Ecoutez-moi bien, mon Gentilhomme, vous voyez combien il faut nous défier de tous les yeux qui nous entourent. Si avant que de vous en aller, vous voulez me parler encore, il y a à notre maison, du côté des champs, une porte qui répond à une allée de lauriers, entrez-y hardiment, rendez-vous à un berceau, formé par une verdure épaisse; attendez-moi là seul, & au milieu de la nuit, j'irai vous y trouver. Il y avoit ensuite des vers où le poëte peignoit les transports de l'amour, mais je les ai oubliés. Allons, que chacun en dise autant à son tour.

D O M G U T T I E R E.

C'est un avis que Béatrix a voulu me donner.

T I R C I S.

Je vais dire aussi quelque chose. Mais voilà notre maître.



S C E N E III.

JEAN, *les mêmes : tout le monde se leve.*

J E A N.

BONSOIR , mes enfans , Dieu vous garde tous : y a-t-il encore de la place ?

C O N S T A N C E.

Qui est-ce qui ne vous donneroit pas la sienne , quand vous avez tous nos cœurs ?

J E A N.

Voudrez-vous bien , belle Constance , me souffrir là auprès de vous ?

C O N S T A N C E.

Vous souffrir ! ce seroit à moi de vous prier de me laisser auprès de vous. (*Chacun se rasseoit.*)

J E A N.

Eh bien , continuez-donc..... J'ai aimé aussi autrefois le plaisir tout comme vous. J'excitois alors l'envie de tous les jeunes-gens du canton. Aucun ne me surpassoit à courir ou à
jetter

jetter la barre ; mais de tout cela , il ne me reste que le souvenir. Je suis à présent un vieil arbre , dont l'automne a séché les feuilles.

T I R C I S.

Bon ! notre maître , pour vous rajeunir , vous n'avez qu'à marier les garçons avec les filles qui sont ici , & commencer par moi.

J E A N.

Savez-vous qu'il pourroit bien en être quelque chose ? Voilà le tems d'établir mes enfans. Je voudrois , Constance , que ce garçon là , (*en montrant Montan*) fût un prince , & je croirois encore l'honorer en lui présentant votre main. Je ne regarde point au bien , j'en ai plus qu'il ne vous en faut. Ce que je veux , ce que je cherche , pour mon fils , c'est une femme vertueuse. Trouvant en vous la discrétion , la beauté , jointe avec la modestie & la sagesse , je ne demande pas d'autre dot. En échangeant mon argent contre vos vertus , je crois les avoir encore à bon marché. Ainsi , ma chere Constance , c'est moi qui me charge de vous doter. Je vous donne trente mille ducats , non pas en hardes & en affiquets

inutiles ; ils font en belles & bonnes terres , & voila la seule espece de biens qui soit vraiment estimable ; les maisons s'écroulent , les troupeaux meurent , l'argent caché est l'amorce des voleurs ; mais des terres ne courent jamais aucun risque. Allons , je voudrois que cela se pût terminer demain.

M O N T A N .

J'embrasse vos genoux.

J A C I N T H E .

Pourquoi ne mariez-vous pas Béatrix tout de suite ?

J E A N ,

Je ne vois point ici pour elle de parti convenable.

J A C I N T H E .

Donnez-lui un Seigneur,

J E A N .

Un Seigneur ! non , de ma vie ; pour que ce que j'ai amassé par mes travaux , on le dissipe à des niaiseries ; non , non , il faut de la convenance dans les mariages : je suis riche , mais je n'oublie pour cela ni mon nom , ni mon état. Je ne demande dans celui qui sera mon gendre que trois choses ,

COMÉDIE. 51

de la probité, une famille sans reproche, & un habit gris.

MARTIN.

Sur ma tête, cet homme-là, n'a point son pareil dans le monde : comme il traite la noblesse !

DOM GUTTIÈRE.

Tais-toi & me fuis. Puisqu'il fait déjà nuit, je ferai en sorte que ce Philosophe rustique se souvienne de moi.

(Ils s'en vont tous.)



SCÈNE IV.

Le théâtre représente la nuit & le devant de la maison de Jean le Laboureur.

LE ROI, ALVAR NUNÈS.

ALVAR NUNÈS.

SE peut-il, Sire, qu'un Laboureur vous cause tant d'inquiétude ?

LE ROI.

J'avoue que sa fierté me pique. J'ai pris exprès ce déguisement pour le voir ; on me blâmera, peut-être, mais

C ij

52 L E S A G E , &c.

il faut bien quelquefois oublier son rang. Je veux qu'on raconte un jour avec surprise cet exemple de foiblesse, & qu'on dise , qu'un Roi est venu de Séville pour voir Jean le Laboureur dans son village,

A L V A R.

Ne valoit-il pas mieux , Sire , l'envoyer chercher ?

L E R O I.

Ce seroit abuser de mon pouvoir , & non pas satisfaire ma curiosité.

A L V A R.

Je pensois que votre Majesté avoit d'autres vues.

L E R O I.

Quelles vues ?

A L V A R.

J'ai cru que la beauté de sa fille...

L E R O I.

Il est vrai qu'en la voyant , j'ai cru voir un ange ; mais ce n'est point elle qui m'amene ici : je ne veux que punir l'impertinence de ce villageois.

A L V A R.

Où voulez-vous que votre suite vous attende ?

L E R O I.

Au pied de la montagne. Qu'elle y reste jusqu'au jour. Je veux passer ici la nuit.

A L V A R.

Nous sommes à la maison.

L E R O I.

Allez, & ne parlez de ceci à personne. (*Il frappe.*) Hola! quelqu'un?

T I R C I S, *en dedans.*

Qui frappe?

L E R O I.

Est-ce ici la maison de Jean le Laboureur?





S C E N E V.

L E R O I , J E A N .

J E A N , *sortant avec précaution.*

Q U I est-ce qui vient à cette heure-ci ? Prenez garde à la porte vous autres , qu'on n'enleve rien d'ici ; il y a assez de filoux qui vivent de mal faire.

L E R O I .

Je ne suis point un filou. Tel que vous me voyez , je suis un Gentilhomme de Séville.

J E A N .

Et que voulez-vous ?

L E R O I .

Je me suis perdu sur cette montagne ; j'ai attaché mon cheval à un arbre , je suis venu à pied jusqu'à ce village , où le curé m'a appris.....

J E A N .

Le Curé ne vous a point trompé. Je puis vous donner à souper & un lit. Vous ne serez pas servi comme

COMÉDIE. 55

chez vous avec magnificence, mais de bon cœur : voilà comme nous en agissons ici. Votre nom ?

LE ROI.

Dom Henrique de Guevara ; grand Seigneur de Castille

J E A N.

Grand Seigneur ! cela est difficile à retenir ; mais pour ne me pas tromper quels sont vos titres ?

LE ROI.

Donnez-moi ceux que vous voudrez, je vous tiens quitte de tout, si je trouve un bon lit chez vous.

J E A N.

Ma foi, demandez vous-même ceux que vous voudrez qu'on vous donne, moi je vous traiterai de fainteté comme le Pape, si cela vous fait plaisir. Puisque les paroles ne sont que du vent, il y auroit bien de la folie à en être avare.

LE ROI.

Ce discours-là est plus d'un courtisant que d'un laboureur.

J E A N.

Vous vous trompez, c'est tout na-

turellement ce que je pense : asseyez-vous en attendant qu'on apporte le souper. Mettez-vous là , point de façons. Tircis, Antoine.

L E S G A R Ç O N S.

Que voulez-vous ?

J E A N.

Dites qu'on dépêche le souper & avertissez mes filles de venir. Prenez donc un siege , je vous prie.

L E R O I.

Après vous.

J E A N.

C'est une cérémonie déplacée , ou pour mieux dire un manque de savoir vivre , de me dire ici ce que je dois faire. Vous êtes chez moi , c'est à vous d'obéir sans répliques. Asseyez-vous, je suis seul en droit de commander dans ma maison.

L E R O I , *assis.*

Parbleu je voudrois vous voir à la Cour pour pouvoir vous payer la bonté avec laquelle vous me recevez.

J E A N.

Moi , à la Cour ! voilà un beau souhait.

COMÉDIE. 57

LE ROI.

Cela ne peut-il pas arriver ?

J E A N.

Vous avez l'air de ne me payer de votre vie, si vous attendez jusques-là.

LE ROI.

Pourquoi marquer tant de mépris pour la Cour ?

J E A N.

Parce que depuis ma naissance je suis toujours resté dans ce village. Je ne connois point d'autre monde, & quand on voudroit me faire Roi, je n'abandonnerois pas ma chaumière. J'ai deux appartemens, l'un ici, l'autre au cimetière. C'en est assez pour ma vie & pour ma mort, & en vérité du premier au second, la différence est bien petite.

LE ROI.

En ce cas vous n'avez jamais vu le Roi en face ?

J E A N.

Cela est vrai : cependant il n'a point de sujet plus soumis que moi & plus respectueux.

C v

58 L E S A G E , &c.

L E R O I.

On dit qu'il vient souvent chasser
ici.

J E A N.

Alors je m'enfuis , je me cache pour
ne le pas voir.

L E R O I.

Pour ne le pas voir ! Par quelle rai-
son ?

J E A N.

D'abord , c'est que je suis ici moi-
même un peu Roi. Ensuite j'envie
très peu sa grandeur , je soupçonne
que je suis plus heureux que lui. Au
moins il est sûr que j'ai toujours plus
de tems qu'il ne m'en faut, & lui n'en
a jamais assez.

L E R O I , *à part.*

Il a raison , je crois que je change-
rois volontiers mon sort contre le sien.
(*Haut.*) Et à quoi donc employez-
vous votre journée ?

J E A N.

Je me leve avec l'aurore , je vais
à la Messe & je remets au Curé l'ar-
gent nécessaire pour la subsistance de
tous les pauvres du lieu. Revenu chez
moi , je déjeûne avec deux tranches
de jambon & un pigeon dont l'odeur

embaume ; à midi , quand la chaleur oblige de quitter l'ouvrage , je me mets à table & la vois avec plaisir ornée de deux enfans que j'aime.

LE ROI.

Quelle félicité ! Et que vous sert-on à dîner.

J E A N.

D'abord , pour ouvrir l'appétit , on sert différentes sortes de fruits dont j'ai toujours grande abondance : car chez moi , il y en a tant qu'on en perd encore plus qu'on n'en consomme. Ensuite vient un poulet rôti , de ceux que j'éleve dans ma Cour , & puis vient une *olla podrida* * telle que le Roi n'en a jamais mangé.

LE ROI.

Et qu'a la vôtre de plus que celles qu'on sert au Roi ?

J E A N.

C'est que la mienne se mange avec plus d'appétit.

LE ROI.

Vous avez raison : & que faites-vous ensuite ?

* Pot-pourri.

J E A N.

J'ai toujours dans ma maison quelque petit orphelin que j'éleve par charité. Je m'amuse à lui donner des leçons. Les graces naturelles à cet âge me réjouissent; & quand il est grand, je lui donne une somme pour aller faire ses études ou embrasser l'état qui lui plaît le mieux.

L E R O I.

Le reste de la soirée à quoi le passez-vous ?

J E A N.

Quand la grande chaleur est tombée, je prends une jument plus légère que le vent, deux chiens & mon fusil, je vais visiter mes vergers & mes campagnes; tout en me promenant, je tue un lievre, une perdrix. Une autre fois je prends un filet, je vais pêcher au ruisseau voisin qui est plein de poissons excellens. Je reviens à la maison. Je soupe légèrement & je me couche en bénissant Dieu.

L E R O I.

Vous êtes l'homme le plus heureux qu'il y ait au monde.

COMÉDIE. 61

J E A N.

Cela est vrai ; je ne crois pas qu'il y ait de vie plus douce que la mienne.

L E R O I.

Il n'y a personne qui ne la doive envier. Je ne trouve en vous qu'une chose à reprendre.

J E A N.

Quelle chose ?

L E R O I.

Cette aversion que vous marquez pour la vue du Roi.

J E A N.

Je vous l'ai dit. Personne n'a pour lui plus de respect. Ma maison, mon bien, ma famille, il peut disposer de tout, mais je ne veux point le voir.

L E R O I.

S'il en avoit besoin, lui prêteriez-vous de l'argent ?

J E A N.

Tout ce que j'ai de bien, j'irois sur le champ le poser à ses pieds ; qu'il me mette à l'épreuve, & il verra mon rare dévouement à ses ordres. Nous lui devons tout, puisque c'est lui

qui maintient parmi nous l'ordre & la paix.

L E R O I.

Pourquoi donc ne voulez-vous pas le voir ?

J E A N.

Que fais-je ? la foiblesse humaine exige que personne ne soit sans quelque petit défaut ; & moi , voilà le mien. Mais, Monsieur , êtes-vous venu ici pour loger ou pour me donner des avis ?

L E R O I.

Je ne parle de cela si long-tems que parce que je suis sûr que le Roi vous donneroit des lettres de noblesse , si vous lui étiez connu.

J E A N.

Je ne mérite pas tant d'honneur. D'ailleurs je n'ai pas besoin d'être plus noble que je ne le suis. Voyez-vous, Monsieur , puisqu'il faut toujours en venir à n'occuper qu'un espace de six pieds dans la terre , que ferai-je d'une grace qui seroit si peu solide ?

(On apporte une table avec des plats.)

T I R C I S.

Monsieur , voilà la table.

COMÉDIE. 63

J E A N.

Allons, Monsieur, soupons.

LE ROI, *voulant se mettre au bout.*

Je veux me mettre ici.

J E A N.

Non, vous n'êtes pas bien, placez-vous là-haut.

L E R O I.

Je n'en ferai rien.

J E A N.

Eh! faites ce que je vous dis, puisque je suis le maître. La politesse veut que l'étranger ait toujours la meilleure place, quelque chétif qu'il soit d'ailleurs.

L E R O I, *s'assessant.*

Bon! me voilà bien honoré.

J E A N.

Toi, Tircis, tandis que nous soupons, va dire qu'on prépare des draps de toile de Hollande. Pour vous (*à Béatrix & Constance qui paroissent*) chantez-nous quelque chose.



S C E N E VI.

LE ROI, JEAN, BÉATRIX,
CONSTANCE.

L E R O I.

Q U O I ! vous avez aussi de la musique ?

J E A N.

Oui, de la musique de village.

L E R O I, *en voyant les deux filles.*

Quelles sont ces deux Demoiselles ?

J E A N.

Ce sont des Paysannes, Monsieur, & non pas des Demoiselles. Celle-ci est ma fille & l'autre doit demain être ma bru.

L E R O I.

Toutes deux sont des prodiges de beauté; je ne vois rien qui les égale (8).

(8) L'Espagnol dit : *le soleil n'égale point les rayons qu'elles lancent.*

COMÉDIE. 65

J E A N.

Mangez, mangez; il y a de l'impolitesse à laisser voir tant de goût pour ce qu'on n'a pas dessein de vous donner. Louez les fausses si elles sont bonnes, & pas autre chose.

L E R O I.

Vous avez raison, je mange & me tais. (*A part.*) Quel homme!

C O N S T A N C E.

Ce Monsieur ressemble bien au Roi, Béatrix.

B É A T R I X.

Cela est vrai, il a sa taille & tout son air; cependant il me paroît un peu plus petit & il n'a pas la barbe si épaisse.

C O N S T A N C E.

Je crois que oui.

L E R O I.

Mon ami, je voudrois avoir à boire?

J E A N.

Demandez-en, mes valets ne savent pas deviner.

B É A T R I X.

Je veux avoir l'honneur de vous en servir.

66 L E S A G E , &c.

L E R O I.

Je ne le souffrirai pas.

B É A T R I X.

Laissez donc.

L E R O I.

Non, vous dis-je.

J E A N.

Eh! que de façons! morbleu prenez la tasse & buvez.

L E R O I.

Vous avez raison, je bois & je me tais.

B É A T R I X , à son pere.

Chanterons-nous?

J E A N.

Oui, sans doute. (*Elles chantent.*)

J E A N , quand elles ont fini.

Levez la table, il est tard; notre hôte est fatigué, il sera bien aise de se reposer.

L E R O I.

Ne vous retirez pas encore, nous causerons un moment.

J E A N.

Monsieur, voilà mon heure de me coucher, je n'y manquerois pas pour

le Roi. Si vous aimez à veiller, causez avec mes gens : ici nous ne nous gênons pas. J'ai envie de dormir, & j'y vais : adieu. Soyez sûr que demain je vous éveillerai de bonne heure. (*Il s'en va & tout le monde après lui. Le Roi retient Béatrix.*)



S C E N E VII.

LE ROI, BÉATRIX.

L E R O I.

EH quoi ! ma belle fille, me quittez-vous ?

B É A T R I X.

Que souhaitez-vous de moi ?

L E R O I, *à part.*

Qui croiroit qu'avec toute ma puissance, je me trouve ici embarrassé devant une Payfanne ? (*Haut.*) Je voulois vous apprendre qu'il ne tient qu'à vous de faire une grande fortune.

B É A T R I X.

Ah, ah.

L E R O I.

Montrez-moi votre main pour savoir si je me trompe dans le bonheur que vous préface votre beauté.

B É A T R I X.

Ma main ! feriez-vous un devin ?

L E R O I.

Je le suis assez pour vous annoncer que vous avez mis un Roi dans vos fers.

B É A T R I X.

Adieu, Monsieur, vous vous amusez à mes dépens.

L E R O I , *en l'arrêtant avec quelque violence.*

Ecoutez-moi.

B É A T R I X , *en colere.*

Quoi, Monsieur, vous m'insultez ! Est-ce ainsi que vous reconnoissez les honnêtetés de mon pere ?

L E R O I.

Pardonnez, charmante Béatrix, mais je voulois m'acquitter d'un ordre que j'ai reçu ; c'est de vous faire connoître que le Roi vous adore , & qu'il ne veut plus vivre que pour vous.

BÉATRIX.

Allez, Monsieur, cette feinte n'est pas honorable; un Roi fait pour protéger ses sujets, ne peut pas donner ordre qu'on les outrage.

(*Elle sort.*)

LE ROI, *seul.*

Je reste confus & plus enflammé que jamais. J'aime sa sagesse autant que sa beauté, mais j'entends du bruit.



SCÈNE VIII.

LE ROI, DOM GUTTIÈRE,
qui s'avance à tâtons.

LE ROI,

QUI va-là?

DOM GUTTIÈRE.

Ciel, c'est le Roi! quoi, Sire, vous ici. Je suis Dom Guttière.

LE ROI.

Qu'entends-je! voilà une singulière rencontre. Eh! que venez-vous faire ici dans cet équipage?

70 L E S A G E , &c.

DOM GUTTIÈRE.

Ma surprise , Sire , n'est pas moindre que la vôtre. J'étois bien éloigné de m'attendre à trouver ici votre Majesté.

L E R O I.

J'ai eu la curiosité de voir ce Philosophe de village , & sous ce déguisement , j'ai reçu de lui l'accueil le plus singulier.

DOM GUTTIÈRE.

Pour moi , Sire , c'est l'amour qui m'amène ici.

L E R O I.

L'amour !

DOM GUTTIÈRE.

Le plus violent , peut-être , qu'on ait jamais éprouvé.

L E R O I.

Et quelle est , Guttierre , la beauté qui vous a vaincu ?

DOM GUTTIÈRE.

Béatrix.

L E R O I.

Béatrix !

COMÉDIE. 71

DOM GUTTIÈRE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Qu'entends-je, vous aimez la fille
de Jean le Laboureur !

DOM GUTTIÈRE.

Je ne puis le nier. C'est elle qui a
fourni mon cœur.

LE ROI.

En avez-vous reçu des faveurs ?

DOM GUTTIÈRE.

Non, Sire ; la seule qu'elle m'ait
encore accordée, c'est la permission de
venir déguisé la voir dans ce jardin ;
mais votre arrivée & le mouvement
qu'elle a causé dans la maison, m'ont
obligé de me cacher, & je me suis re-
tiré ici, faute de trouver d'autre en-
droit.

LE ROI.

Ne savez-vous pas que je l'adore,
moi ?

DOM GUTTIÈRE.

Ah ciel ! quoi, Sire, vous l'aimez ?

LE ROI.

Ne le savez-vous pas ?

DOM GUTTIÈRE.

Non, Sire; si j'en avois eu la moindre connoissance, jamais (9) ma passion n'auroit pris d'empire sur moi.

LE ROI.

Quoique je l'aime, je ne me suis point encore déclaré.

DOM GUTTIÈRE.

C'en est assez, Sire, vous êtes le maître, & je saurai bien me vaincre (10) pour vous prouver mon respect.

LE ROI.

Quoi! vous saurez vaincre votre passion en faveur de la mienne?

DOM GUTTIÈRE.

Je mourrai plutôt que de laisser dorénavant échapper un seul soupir.

(9) Dans l'Espagnol il y a : *je l'ensevelirai dans l'oubli comme un bâtard, & ma mémoire sera le théâtre de sa punition.*

(10) Dans l'Espagnol : *je vous offre le sacrifice de mes prétentions comme l'holocauste de ma loyauté.* J'indique ces expressions singulieres qui ne font pas de tort à la noblesse des sentimens & des scenes où elles se trouvent.

LE ROI.

LE ROI.

Non, Guttierre, je ne veux pas que vous ayez sur moi cet avantage; je vous prie, je vous ordonne de garder vos sentimens. Le Sacrifice généreux que vous en faites exige de moi que je les respecte : si vous croyez faire le devoir d'un sujet, moi j'ai à remplir celui d'un Roi.

DOM GUTTIÈRE.

Non; Sire, non, mon amour doit céder.....

LE ROI

Ne répliquez pas. Je ne veux pas que personne puisse dire que j'aie eu moins de pouvoir sur mes passions que vous sur les vôtres, mais songez que Béatrix est une fille d'honneur, que je veux la protéger. Si je ne vous croyois pas des intentions pures, je ne favoriserois point votre amour. Ce n'est pas en souffrant des désordres que j'ai mérité le nom de sage. Allons, Guttierre, suivez-moi.





TROISIEME JOURNÉE.

Entre la seconde Journée & celle-ci, il s'est passé plusieurs jours : les Acteurs sont supposés en avoir profité, & surtout Béatrix. Elle a donné plusieurs rendez-vous à son amant Un entre autres lui a été fatal. C'est le lendemain d'une nuit dangereuse pour elle, que commence la troisieme Journée.



SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, JACINTHE.

J A C I N T H E.

QUI peut donc ainsi obscurcir vos charmes, belle Béatrix? l'amour, sans doute, cause la mélancolie que je vous vois; mais ces soupirs que vous poussez, faut-il les attribuer à l'absence de votre amant ou à quelque jalousie?

COMÉDIE. 75

BÉATRIX.

Ah ! Jacinthe , à quelque chose de pire.

JACINTHE.

Comment ! quelque chose de pire ?

BÉATRIX.

Oui , Jacinthe.

JACINTHE.

Pourquoi me le cacher ? vous connoissez mon attachement. Je fais depuis combien de tems vous aimez Guttiere. C'est là sans doute l'amant que vous regrettez.

BÉATRIX.

Ah ! Jacinthe , je crains bien que cet amant ne soit un perfide.

JACINTHE.

Je ne vous entends pas.

BÉATRIX.

Je crains de m'entendre moi-même. Hélas ! les animaux dans leur douleur peuvent au moins jeter des cris : mais moi , il faut que je me prive même de cette funeste ressource. J'ai le désespoir dans le cœur & je n'ose parler de ce qui le cause.

D ij

J A C I N T H E.

Quel peut-être le sujet de cette douleur que vous n'osez confier à votre Jacinthe ?

B É A T R I X.

Tu as raison. Je dois ma confiance à ton attachement ; en partageant mon chagrin, tu l'adouciras peut-être. Tu fais tout ce qui m'est arrivé avec Guttiere. Tu fais comment je le trouvais à Séville, comment je l'aimai dès que je le vis. Tu l'as vu venir à nos danses déguisé : aux noces de Constance, il se distingua par ses graces, par son adresse. Toutes les fois qu'il paroïsoit, je le trouvois plus digne de mon amour ; tu fais tout cela ?

J A C I N T H E.

Oùï, je me le rappelle.

B É A T R I X.

Ecoute donc le reste que tu ignores, & juge si ma tristesse est fondée. Une nuit, la plus belle du monde, dont le silence même avoit des charmes, dont l'obscurité n'inspiroit point d'effroi, j'allai le joindre dans cet endroit charmant où je l'avois déjà tant vu ; nous nous y rendions pour parler

de notre passion, sans autres témoins que le respect de sa part, & la pudeur de la mienne. L'amour m'éclairoit ; hélas ! ce dieu cruel ne faisoit briller son flambeau devant moi, que pour m'éblouir. A peine fus-je arrivée, que Guttiere se mit à me peindre sa tendresse dans les termes les plus touchans. Le murmure d'un ruisseau n'est pas plus doux que ses insinuantés paroles. Toute son ame paroissoit être passée sur ses levres. Quand il me vit émue, il me parla de mariage : il promit de m'épouser : il prit le ciel à témoin de ses engagemens, & moi, touchée de reconnoissance, attendrie par tant d'amour, troublée de sa vivacité, je ne pus lui rien refuser, ma chere Jacinthe, il devint mon époux. Ce fut là l'origine de ma douleur & de mes maux. Depuis ce moment il est tout changé, il differe de jour en jour l'accomplissement de sa parole : je vois trop clairement qu'il m'a oubliée. Infortunée ! tout ce qui s'est passé me paroît comme un songe : hélas ! mon bonheur s'est évanoui comme une illusion trompeuse. La crainte a succédé dans mon cœur à l'espérance. Quelque fonds que je puisse faire sur l'é-

quité du Roi, je ne m'en reproche pas moins la foiblesse funeste avec laquelle je me suis imprudemment livrée. Juge si dans la situation où je suis, une fille qui aime l'honneur peut être tranquille.

J A C I N T H E.

Les promesses des amans sont quelquefois peu sûres.

B É A T R I X.

Il est vrai, mais.....

J A C I N T H E.

Cachez vos larmes, voilà votre pere.



S C E N E II.

JEAN, MONTAN, CONSTANCE,
BÉATRIX, JACINTHE.

J E A N.

MA chere fille.....

M O N T A N.

Ma sœur.....

CONSTANCE.

Mon aimable Béatrix.....

J E A N.

Tu paroïs triste.

M O N T A N.

D'où vient votre chagrin?

C O N S T A N C E.

Vous vous plaisez à l'écart , vous paroïsez nous fuir.

J E A N.

D'où vient la mélancolie qui ternit ta beauté ?

B É A T R I X.

Je m'amusois à admirer le doux murmure de ce ruisseau, la beauté que le mois d'Avril rend à la terre.

J E A N.

Nous venons ici , mon enfant , te proposer le remede le plus propre au chagrin qui t'accable. Te voilà à la fleur de ta jeunesse , il est tems que nous ayons tous deux la satisfaction , toi , de te voir dans les bras d'un époux qui t'adorera , moi , de te sentir mariée & contente. Jusques-là il me semble qu'il manquera toujours quel-

80 L E S A G E , &c.

que chose à mon bonheur : j'ai arrangé ton mariage, Béatrix.

T I R C I S.

Mon maître, il arrive ici un Monsieur qui vous cherche avec grand empressement.

J E A N.

Je te dirai après de quoi il s'agit.



S C E N E III.

DOM GUTTIÈRE, TIRCIS,
les mêmes.

B É A T R I X.

GRANDS Dieux ! c'est Dom Guttière !

D O M G U T T I È R E.

Qui s'appelle ici Jean le Laboureur ?

J E A N.

(*A part.*) Je ne fais ce qu'il me veut. (*Haut.*) C'est moi, Monsieur, à votre service.

B É A T R I X.

Cache-toi, mon amour.

C O M É D I E. 81

J E A N.

Que me voulez-vous ?

D O M G U T T I E R E.

Je vous apporte une lettre du Roi.

J E A N.

Le Roi ! écrire à Jean le Laboureur ! c'est un rare exemple de bonté.

D O M G U T T I E R E.

Il a pris la peine de l'écrire de sa main , & pour la porter il a fait choix de moi qui suis son Grand Chambellan.

J E A N.

Je ne méritois pas tant d'honneur : mais je n'en suis pas moins reconnoissant. (*Donnant la lettre à son fils.*) Jeune homme , lis-moi cette lettre , tu as la vue meilleure.

D O M G U T T I E R E.

(*A part.*) L'air de Béatrix annonce assez sa douleur : il faudra tâcher de l'appaiser un peu & de lui cacher que je me marie à une autre femme de mon rang. Tenir la promesse que je lui ai donnée , seroit une foiblesse déshonorante.

D v

M O N T A N , *il lit.*

» Dom Henrique de Guevara m'a dit
 » qu'en soupant un soir avec vous ,
 » vous lui aviez promis de me prêter
 » de l'argent si j'en avois besoin. Ce
 » besoin est venu ; il me faut cent
 » mille ducats. Faites-moi, mon cou-
 » sin , le plaisir de les remettre au por-
 » teur. Sur ce , je prie Dieu , &c ».

T I R C I S .

Le Roi l'appelle son cousin.

J A C I N T H E .

Bon ! tous les riches ne sont-ils pas
 parens ? (11)

J E A N .

Je tiendrai ma parole ; un homme
 ne doit jamais y manquer : tout ce que
 j'ai appartient au Roi ; je suis fait pour
 lui obéir. Montan, Constance ; venez
 avec moi. (*Ils sortent.*)

(11) L'Espagnol dit : *Ils sont tous parens ,
 puisqu'ils ont tous le même sang dans leurs cof-
 fres.* J'ai désespéré de rendre en François cette
 idée qui est cependant heureuse.





SCÈNE IV.

DOM GUTTIÈRE, BÉATRIX ;
JACINTHE.

DOM GUTTIÈRE, *à part.*

LA générosité de cet homme me surprend. A présent, il faut dissimuler avec Béatrix ; car je suis dans mon tort.

BÉATRIX, *à Jacinthe.*

Me regarde-t-il ?

JACINTHE.

Non. Parlez-lui, vous.

BÉATRIX.

Plutôt mourir que d'avoir cette bassesse : c'est moi qui suis offensée. Que fait-il à présent ?

JACINTHE.

Il regarde le Ciel.

BÉATRIX.

Ah ! le traître !

D O M G U T T I E R E .

Qu'on a de peine à feindre de l'amour, quand on n'en sent plus !

B É A T R I X .

N'approche-t-il pas ?

J A C I N T H E .

Non, il ne bouge pas

B É A T R I X , *avec indignation.*

Monsieur le Gentilhomme, Monsieur Guttierre.

D O M G U T T I E R E .

Ma chere Béatrix, je suis enchanté de vous voir ; mais je vous croyois occupée , & je n'osois parler de peur de vous distraire.

B É A T R I X .

Vous êtes bien poli.

D O M G U T T I E R E .

On l'est toujours avec ce qu'on aime.

B É A T R I X .

Quelles marques d'amour ! me laisser en proie aux inquiétudes de l'absence, oublier sa parole, manquer à des engagements sacrés.....

C O M É D I E. 85

D O M G U T T I E R E.

Oui, Béatrix, vous avez raison : mais l'arrivée de la nouvelle Reine m'a donné tant d'occupation, qu'il m'a été impossible de me livrer au penchant de mon cœur. Ayez un peu de patience, & quand ces embarras seront finis, vous verrez combien je vous suis fidele. En pareille occasion il faut aller pas à pas.

B É A T R I X.

Le traître m'insulte, mais je veux le pousser à bout.

D O M G U T T I E R E.

Est-ce que vous vous défiez de mon amour ?

B É A T R I X.

Non, Monsieur, mais il me semble que rien ne vous empêche aujourd'hui d'accomplir cette heureuse promesse que le mien n'a que trop mérité. Jacinthe, prends garde que mon pere n'arrive.

J A C I N T H E.

J'y veille.

B É A T R I X.

Avez-vous oublié les sermens que

vous m'avez faits , en appelant le Ciel
à témoin ?.....

D O M G U T T I E R E .

Et si je ne m'en souvenois pas ,
qu'auriez-vous à me reprocher ?

B É A T R I X .

Je me reprocherois à moi-même
d'avoir eu la bassesse de me fier à un
perfide.

D O M G U T T I E R E .

Vous vous fâchez : non , ma chere
Béatrix , j'avoue tout , je n'ai rien ou-
blié : mais ce court délai n'est pas un
crime , sur-tout étant dans la ferme
résolution de vous épouser.

B É A T R I X .

Vous me rassurez un peu : faites-
moi une grace.

D O M G U T T I E R E .

Quelle grace ?

B É A T R I X .

Celle de me donner un écrit signé
de vous qui puisse me tranquilliser.

D O M G U T T I E R E .

Que dites-vous ? Ne voyez-vous
pas que la parole d'un honnête homme

C O M É D I E. 87

vaut mieux que tous les écrits. Laissez-là toutes ces idées de signature.

B É A T R I X.

(*A part.*) Ingrat! tu te démasques, enfin. (*Haut.*) Quoi! vous refusez à mon amour cette légère complaisance! je ne vous paroissais pas la mériter?

D O M G U T T I E R E.

Elle est inutile, puisque je n'aurai jamais d'autre épouse que vous.

B É A T R I X.

Vous me trompez.

D O M G U T T I E R E.

Moi, vous tromper!

B É A T R I X.

Oui, perfide.

D O M G U T T I E R E.

Quoi, Béatrix! vous vous défiez de votre amant?

B É A T R I X.

Oui, je vois trop bien à quoi tout ceci tend : puis-je espérer que vous me donnerez votre main, quand vous me refusez un simple écrit?

88 L E S A G E, &c.

D O M G U T T I E R E.

Songez que voilà votre pere.

B É A T R I X, *à part.*

Je trouverai bien moyen de t'y for-
cer.



S C E N E V.

J E A N, & *les mêmes.*

J E A N.

T O U T est prêt, Monsieur, vous trou-
verez des domestiques chargés de l'ar-
gent que le Roi demande. Dites-lui
qu'il se défie de ses Courtisans : ce que
j'en dis n'est point par vengeance ; je
lui obéis de bon cœur ; mais je ne puis
m'empêcher d'avouer que ce Henri-
que de Guevara est un dangereux ba-
vard : il s'est hâté d'aller publier ce
que je n'avois dit qu'à lui. Cela part
d'un cœur bien bas. Adieu, Monsieur.

D O M G U T T I E R E.

Adieu. (*Il s'en va.*)





SCÈNE VI.

JEAN, MONTAN, CONSTANCE,
BÉATRIX.

J E A N.

REPRENONS ce que nous disions.

B É A T R I X, *à part.*

Je ne suis guere en état de l'entendre.

J E A N.

Je t'ai choisi pour mari un Laboureur bien fait, sage & vertueux : c'est cette derniere qualité, sur-tout, dont je fais le plus de cas. Il n'est pas riche, mais j'aime mieux de la probité sans bien, que du bien sans probité. Cela posé.....

B É A T R I X.

N'allez pas plus loin, mon pere, je ne veux point me marier à un Laboureur.

J E A N.

Pourquoi donc ?

B É A T R I X.

Parce que j'ai le cœur plus élevé :
vous auriez tort de vouloir me forcer ;
ma repugnance est trop raisonnable.

J E A N.

Ce qu'il y a de plus raisonnable ;
c'est de m'obéir.

B É A T R I X.

Riche comme vous êtes, ne prendrez-vous jamais d'autres sentimens ?
Le plus grand avantage des richesses ,
c'est de donner, pour ainsi dire, une
autre naissance à un homme en lui
procurant le moyen de s'ennoblir.
Pourquoi chercher à m'avilir, quand
vous pouvez me donner un rang plus
distingué..... Faites-moi épouser un
Gentilhomme.

J E A N.

Ecoute, ma fille, je veux te donner
des raisons convaincantes.....

M O N T A N.

Voilà un autre message de la part
du Roi.

B É A T R I X.

Que fera-ce ?

J E A N.

Je suis tout surpris, mais voyons.



SCÈNE VII.

ALVAR NUÑÈS, *les mêmes.*

ALVAR.

Vous êtes tout étonné de me voir : vous le ferez davantage encore de cette seconde lettre du Roi.

JEAN.

Il est vrai que je ne fais à quoi attribuer tant de bonté. Lisons. » Je me suis rappelé que Dom Henrique m'a dit que vous aviez promis de me servir, vous & vos enfans. Envoyez-les moi sur le champ avec Dom Alvar Nuñès : j'en ai besoin. Adieu ». Le Roi me demande mes enfans. Ah ! l'argent me touche peu ; mais mes enfans, me les enlever c'est m'arracher l'ame.

ALVAR.

Ne craignez rien, le Roi ne veut que reconnoître votre rare fidélité.

JEAN.

C'en est fait de mon bonheur. (*A ses*

92 L E S A G E , &c.

enfans.) Pour vous autres je vois bien que cela ne vous afflige guere. Quel fort funeste a amené chez moi cet Henrique , pour renverser toute ma félicité. Quoi ! mes enfans, vous pouvez aimer le tumulte de la Cour ?

M O N T A N.

Oui , mon pere.

J E A N.

Songez donc combien on est plus heureux dans le calme de la retraite.

A L V A R.

Le Roi n'ordonne jamais rien que de raisonnable , & il est étonnant que vous apportiez de la résistance.

J E A N.

Cela est vrai ; mais pouvez-vous me reprocher ma douleur ? Je suis pere & mon cœur s'attendrit en voyant qu'on m'arrache aujourd'hui les deux prunelles des yeux.

B É A T R I X & M O N T A N.

Consolez-vous , mon pere.

B É A T R I X.

Je viendrai vous voir tous les jours.

J E A N.

Allez donc , puisqu'il le faut.

C O M É D I E. 93

A L V A R.

Il y a là-bas une voiture qui nous attend.

J E A N.

Permettez, Monsieur, que je donne à mon fils quelques avis qui sont le fruit d'une longue expérience.

A L V A R.

Je serai charmé de les entendre.

J E A N.

Tu vas à la Cour, mon enfant ; tu es jeune & riche, tu auras grand besoin d'aller, la sonde à la main, sur une mer si pleine d'écueils ; d'abord conserve ta vertu, voilà le moyen de te sauver de tous les dangers. Ensuite mesure ta dépense sur ton bien, ne fais point de dettes & paie toujours au moment où tu as promis. Ne sois ni avare, ni prodigue. L'un se déshonore, l'autre se ruine ; mais songe cependant que ce qu'on dépense, on le perd, ce qu'on épargne, on le retrouve. Fais en sorte de paroître toujours complaisant & jamais bas. Sois poli ; la politesse fait aimer ; cela coûte peu & rien n'est plus avantageux. Sans être de l'avis de tout le monde,

ne contredis jamais personne. On se fait par-là des ennemis , sans convaincre ceux à qui l'on parle. Pour ce qui regarde les femmes , je n'ai rien à te dire , tu es marié avec Constance , & je ne te crois pas capable de lui manquer ; mais cependant conduis-toi avec les autres femmes de façon que ta retenue ne soit point grossièreté , ni tes honnêtetés galanterie. Toi , Béatrix , retiens de ces avis ceux qui peuvent te convenir : allez , que Dieu vous accompagne ; pour moi , dans ma douleur , il ne me restera d'autre soulagement que de vivre ici inconnu.

(Il s'en va.)

M O N T A N & B É A T R I X .

Un moment , mon pere , arrêtez.





SCÈNE VIII.

ALVAR, MONTAN, BÉATRIX.

ALVAR.

IL fait bien d'accourcir les adieux.
Je vous assure que je n'ai point encore vu tant de sagesse dans un homme.

MONTAN.

Je vais, si vous le permettez, prendre congé de ma femme.

ALVAR.

Cela est juste.

BÉATRIX.

Nous vous suivons. O fortune ! si je ne surmonte pas ta funeste influence, je n'aurai à m'en prendre qu'à moi.





SCENE IX.

*Le théâtre change : il est à Séville dans
le Palais.*

LE ROI, DOM GUTTIERE

D O M G U T T I E R E.

A PEINE, Sire, suis-je arrivé à Véga Florida, avec votre ordre, que je l'ai montré au Laboureur Jean. Sans dire un mot, sans sourciller, il a sur le champ été chercher la somme en or & me l'a remise, en ajoutant qu'il ne manquoit jamais à sa parole.

L E R O I.

Tant de générosité me surprend.

D O M G U T T I E R E.

Quant à Henrique de Guevara, il n'en parle pas fort respectueusement, & je crois que votre Majesté le lui pardonne. Il m'a chargé de plus, de lui faire remettre douze mulets, qui, par leur beauté, font réellement un présent considérable. Il y a même
joint

joint un petit agneau avec un couteau pendu au cou. C'est un emblème dont je ne pénétre pas le sens.

LE ROI.

C'est sa soumission sans doute qu'il a voulu signifier par-là : ainsi il ne cesse de m'en donner des preuves, dans le tems même où il paroît le plus éloigné de se rendre à ce que je desire. Mais il n'aura point à s'en repentir ; je veux récompenser sa vertu & sa fidélité de façon à étonner l'avenir. J'ai envoyé chercher aussi ses enfans, afin de l'éprouver en tout.

GUTTIÈRE.

Votre Majesté veut en avoir le plaisir complet.

LE ROI.

Sa grandeur d'ame mérite d'être honorée ; ma place m'y oblige, quand d'ailleurs je n'y ferois pas porté. Moins il brigue l'éclat, & plus il en est digne. Allez, retournez à son village ; amenez-le sur le champ lui-même avec vous, sous prétexte d'une affaire très-importante. Quand il sera ici, faites le bien habiller, qu'on ait pour lui autant d'égards que pour moi, qu'on lui fasse voir mon palais &

98 LE SAGE, &c.

toutes les richesses qu'il renferme ;
pour essayer si nous ne pourrons pas
lui faire oublier sa chaumière. Je le
verrai sans être vu. Allez prompte-
ment, il me tarde qu'il ne soit ici.

DOM GUTTIÈRE.

Je pars, Sire. (*A part.*) Je crains
bien que ce voyage-là ne soit ma
perte. (*Il sort.*)



SCÈNE X.

LE ROI, ALVAR NUNÈS.

ALVAR.

LES enfans de Jean le Laboureur
sont ici rendus à vos ordres.

LE ROI.

Et le père, comment a-t-il pris
cela ?

ALVAR.

Avec beaucoup de peine, quoique
je cherchasse à le rassurer. Il répon-
doit toujours, mon bien, soit ; mais
mes enfans !

LE ROI.

Qu'ils entrent.

SCENE XI.

LE ROI, ALVAR, MONTAN,
BÉATRIX, JACINTHE.

*Montan & Béatrix se jettent aux genoux
du Roi.*

LE ROI.

LEVEZ-VOUS : les procédés de votre
pere exigent ma reconnoissance : quoi-
que je sache que d'abord il fera peu
satisfait de ma maniere de la mar-
quer, je ne puis cependant m'empê-
cher de tenir ma parole comme il a
tenu la sienne.

BÉATRIX.

Il est si content, Sire, de son état,
qu'il ne veut pas s'élever plus haut,
& souhaite nous contraindre d'y res-
ter ; mais nous ne pouvons trop lais-
ser voir combien nous sommes sen-
sibles à des bontés qui nous ouvrent
une autre carrière.

E ij

L E R O I.

Je fais , Béatrix , que vous n'aimez pas le village.

B É A T R I X.

Non , Sire , la Cour a pour moi un attrait tout particulier.

L E R O I.

Vous n'y êtes pourtant pas née : l'amour de la patrie est ordinairement si puissant...

B É A T R I X.

Bien des raisons l'affoiblissent en moi. Ce n'est qu'ici que je puis reprendre mon véritable éclat. C'est du Roi seul que je puis attendre justice.

L E R O I.

(*A part.*) De la façon dont elle parle , je croirois presque qu'elle auroit à se plaindre de Guttiere. Dissimulons. (*Haut.*) Je suis sensible à la confiance que vous me marquez , j'y répondrai.

B É A T R I X.

Votre Majesté verra par cet écrit , (*elle lui donne un mémoire*) la trahison qui m'a été faite. Puisse sa bonté m'en faire avoir la réparation.

COMÉDIE. 101

LE ROI.

Je le lirai. Alvar , c'est vous que
je charge d'avoir soin d'eux.

JACINTHE.

Mademoiselle , le Roi est ce même
étranger que nous avons vu au
logis.

BÉATRIX.

Tais-toi , je le vois bien. (*Ils s'en
vont.*)



SCENE XII.

LE ROI, *seul.*

BÉATRIX m'a remis un papier
cacheté ; je vois qu'il y a là quelque
mystère. Son honneur seroit-il offen-
sé ? Mais cela n'est pas possible. Un
Gentilhomme tel que Guttiere auroit-
il osé lui manquer après les avis que
je lui ai donnés ? Malheur à lui s'il
l'a fait : rien ne pourroit m'empêcher
de le punir. Lisons cependant. » Dom
» Guttiere m'a abusée sous ombre
» d'une promesse de mariage. Votre
» justice , Sire , est intéressée à le pu-

» nir «. Qu'ai-je lu ? Quoi ! Guttierre a osé déshonorer une fille que j'ai respectée moi-même. Il n'a pas craint de la déshonorer, quand j'ai craint, moi, de l'aimer ! il a profité de mes ménagemens pour la trahir ! Les conseils seuls que je lui ai donnés suffisent pour le convaincre. C'est à moi-même qu'il a fait une insulte, en outrageant Béatrix. Il l'épousera d'abord pour mettre son honneur à couvert, & je me réserve ensuite à lui faire sentir tout le poids de ma vengeance.



S C E N E XIII.

LE ROI, DOM GUTTIERE.

D O M G U T T I E R E.

SIRE, Jean le Laboureur est ici. L'obéissance seule l'a contraint d'y venir bien contre son gré : j'ai une autre nouvelle plus intéressante à vous apprendre. L'Infante d'Aragon, notre auguste Reine, est prête d'arriver. Dona Léonor de Moncade, que je

vais épouser... Votre Majesté se détourne : elle paroît m'annoncer un vif ressentiment. Quelque traître sans doute aura noirci ma fidélité... Ah! ne le croyez point...

LE ROI.

Il suffit. (*Il s'en va.*)



SCENE XIV.

DOM GUTTIÈRE, *seul.*

QU'AI-JE VU? le Roi est irrité; il n'y a qu'un moment il me combloit de caresses. J'ai beau chercher la cause de ce changement... Seroit-ce Béatrix? Mais non. Un si foible sujet n'auroit pu détruire mon crédit. Le mal vient sans doute de plus haut. Il faut m'en éclaircir. (*Il sort.*)





S C E N E X V.

ALVAR, JEAN, MARTIN,
TIRCIS, *tous magnifiquement ha-
billés.*

On chante.

A L V A R.

Q U E dites vous de cette musique ?

J E A N.

Elle me paroît bonne, mais j'ai-
mérois encore mieux les oiseaux de
nos bocages.

A L V A R.

Etes-vous content de la richesse de
cet habit ?

J E A N.

Hélas ! Monsieur, il n'est que trop
riche. Croyez que tout cet équipage
me gêne, me tourmente, plus qu'il
ne me fait de plaisir.

A L V A R.

Toutes ces faveurs que le Roi
vous fait, vous les devez à la recon-
noissance.

J E A N.

Ne les dois-je pas aussi à mon argent ? Hélas ! pour toute reconnaissance je ne voudrais que la permission de m'en retourner sur le champ à mon village, dussé-je la payer de cent mille autres ducats.

A L V A R.

Vous ne vous plaisez donc pas à la Cour ?

J E A N.

J'y suis sur les épines ; je ne ferai jamais qu'un mauvais courtifan.

M A R T I N.

Voulez-vous que je vous enseigne à le devenir ?

J E A N.

Voyons.

M A R T I N.

Il faut être fourbe, répandre à droite & à gauche beaucoup de politesses ambulantes...

J E A N.

Qu'est-ce que vous appelez politesses ambulantes ?

M A R T I N.

Celles qui ne servent à rien : au sur,

E v

plus ne donnez jamais, promettez toujours. Riez ou faites-en semblant à tout instant. Ne faites rien pour rien. Gardez-vous de payer vos dettes. Louez à tort & à travers. Prodiguez aux autres les conseils que vous ne suivrez point. Sachez par cœur quelques mauvais vers pour les placer à propos ou non. Ayez avec cela un habit noir, pour paroître décemment les jours de deuil, & je vous tiens pour le plus parfait courtifan, quelque sot que vous foyez d'ailleurs.

J E A N.

Je ne retiendrai jamais tout cela; je tremble même de m'en souvenir. Ah! Monsieur! le Roi m'a rendu un mauvais service. Qu'est-ce que je ferai de ces habits-là? Mon gros surtout gris ne me gêne point, & il me dure trois ans sans le quitter. Je crois toute cette magnificence-là bien inutile & peut-être bien dangereuse. S'il n'y avoit point à la Cour tant de grands jeunes garçons arrachés à la charrue pour en faire des fainéans en livrée, on trouveroit plus de laboureurs à la campagne, & tout n'en iroit que mieux.

A L V A R.

Vous avez raison. Voyons cependant toujours le Palais.

J E A N.

Je le vois : il est digne de son maître.

A L V A R.

Prenez la droite.

J E A N.

A la bonne heure, je la prends : mais à quoi bon tant de cérémonie ? Ne voyez-vous pas qu'à toutes les places du monde nous sommes toujours, vous, Alvar Nuñez, & moi Jean le Laboureur ?

A L V A R.

N'admirez-vous pas ces fallons, ces peintures, ces plafonds ?

J E A N.

Non, sûrement, mes plafonds, à moi, valent bien mieux.

A L V A R.

Quoi ! ils sont mieux peints ?

J E A N.

Non pas, mais plus utiles : ce sont, si vous voulez le savoir, de bonnes

grosses pieces de lard qui tapissent tout mon plancher. J'y trouve une ressource contre le froid & contre la faim : mes antichambres sont remplies de vieilles charrues , de toutes sortes d'outils rustiques brisés à force de servir. Je les pends à la muraille comme des trophées honorables : ce sont des preuves glorieuses de ma force & de mon travail. Croyez-vous que tout cela ne vaut pas bien tous ces colifichets - ci : au moins l'ornement qui en résulte pour ma maison , n'est dû qu'à moi seul.

A L V A R .

Voilà une étrange Philosophie.

J E A N .

C'est la mienne, Monsieur; j'ai la conscience nette. Qu'on me rende avec cela ma cabane & sa charmante tranquillité, le reste ne sera pour moi qu'une folie. Si cela dure, ce palais sera mon tombeau.





SCENE XVI.

LE ROI, ALVAR NUNÈS, JEAN.

(On crie.) PLACE, place.

ALVAR.

Prenez garde à vous, voilà le Roi.

JEAN.

Le Roi ! ah Ciel ! où me cacher !

ALVAR.

Gardez-vous-en bien, restez.

JEAN.

Je n'en suis pas maître.

ALVAR.

Où voulez-vous vous cacher ?

JEAN.

Sous ces tapis. Ah ! vieilleffe infortunée ! *(Il veut se cacher.)*

ALVAR.

Etes-vous fou ?

110 L E S A G E , &c.

J E A N.

Cela se pourroit bien.

A L V A R.

Quand le Roi vous cherche lui-même.

L E R O I.

Qu'y a-t-il donc ?

A L V A R.

Jean le Laboureur, Sire, qui, à l'arrivée de votre Majesté, vouloit se cacher.

L E R O I.

Approchez : pourquoi me haïssez-vous ? Qui vous porte à redouter si fort ma vue ? Ai-je donc l'air si féroce ?

J E A N.

Moi, vous haïr, Sire ! j'en suis bien éloigné. Mais s'il faut vous dire la vérité, je me suis toujours persuadé que le jour où je vous verrois, seroit le dernier de ma vie. Je l'éprouve bien. Je vois à présent que ce prétendu Dom Henrique n'étoit autre que votre Majesté, & depuis ce fâcheux événement je n'ai plus vécu : tous mes jours ont été marqués par de nou-

COMÉDIE. III

veaux chagrins ; on m'a arraché de ma retraite tranquille, pour me traîner à ce palais, où je mene une vie plus cruelle que la mort.

LE ROI.

Vous vous accusez vous-même d'ingratitude. Quoi ! petit Laboureur, votre maître, oubliant sa dignité, a bien voulu s'abaisser à vous aller voir, & vous avez l'insolence de lui refuser une visite. (*Avec emportement.*) Est-ce là le retour que vous devez à mes bontés, la reconnoissance que vous me gardez ?

JEAN, *effrayé.*

Oui, je l'avoue, Sire, je suis coupable ; voilà ma tête, punissez-moi.

LE ROI.

Le défaut d'éducation peut vous servir d'excuse : je suspends mon ressentiment. Il faut bien d'ailleurs passer quelque chose à un homme qui me prête de l'argent.

JEAN.

Je ne vous ai rien prêté ; tout mon bien est à vous. Les ducats que vous m'avez demandés en font les intérêts.

112 LE SAGE, &c.

LE ROI. *Il fait un signe à Dom Alvar qui sort.*

Bon , je suis content asseyez-vous.

J E A N.

Devant le Roi ! Non , Jean le Laboureur n'est point si grossier : ce qui honore les grands devient une source d'affront pour les petits. Non , Sire , je suis bien là ; que votre Majeste s'asseye toujours.

L E R O I.

Vous ne savez pas vivre. Quoi ! vous voulez commander dans ma maison ?

J E A N.

Si je vous ai manqué dans la mienne, je ne vous connoissois pas : daignez l'oublier.

L E R O I.

Je suis chez moi : c'est à vous de faire tout ce que je vous ordonne.

J E A N.

Vous avez raison , Sire , je me tais & j'obéis.

L E R O I, *en riant.*

Il me paroît que voilà à peu près ce

que je disois la nuit du souper.

J E A N.

Je suis honteux de ne vous avoir pas connu , & les reproches que je me fais , vous en vengent assez.

L E R O I.

Rassurez-vous , Jean , vous dînez aujourd'hui avec moi : je veux vous payer du repas que vous m'avez donné. Oubliez que je suis votre Roi , comme je l'oublie moi-même : ne voyez ici que votre ami , votre égal. Alvar Nuñez , avertissez Dom Gutierrez de se tenir prêt ; faites apporter la table qui est déjà dressée , & qu'on dise aux enfans de Jean de venir assister au repas de leur Pere. (*A Jean.*) Ce sera un repas singulier : si les mets n'y sont pas agréables , la leçon que je veux y donner servira d'avis pour vous & d'exemple au reste de mes sujets.





S C E N E X V I I .

L E R O I , J E A N , M O N T A N ,
B É A T R I X , D O M G U T T I E R E ,
A L V A R , *Suite.*

D O M G U T T I E R E .

J E A N le Laboureur , assis avec le
Roi ! Que signifie cela ?

M O N T A N .

Grand Dieu ! mon pere avec le Roi
à la même table !

B É A T R I X .

Voilà le plus beau ou le dernier
jour de ma vie.

J E A N .

Puis-je demander , grand Roi , ce
que signifie ce mystere ?

*On a apporté une table avec trois plats ,
où sont un sceptre , un miroir & une
épée.*

L E R O I .

Voilà les trois plats que je vous

conservois. Dans le premier est le sceptre , la marque du pouvoir que tous mes sujets sont obligés de reconnoître.

J E A N.

Je ne m'en suis jamais écarté.

L E R O I.

Ici est un miroir ; il signifie que le Roi doit être le miroir de la noblesse. Il en part des rayons qui pénètrent jusque dans la plus chetive cabane : il rend tout présent aux yeux du Roi : c'est le soleil dont rien ne peut fuir la clarté.

J E A N.

Je crains cette clarté si pure.

L E R O I.

Ne craignez rien , Jean le Laboureur , le Roi n'a rien à vous reprocher ; mais cette épée est destinée à punir un traître qui vous déshonore.

J E A N.

Qui donc peut me déshonorer ?

L E R O I.

Un perfide qui , en méprisant mes avis , vous a fait une insulte : Al-

116 L E S A G E , &c.

phonse Guttiere a promis mariage à votre fille.

J E A N.

Qu'entends-je ?

L E R O I.

A l'abri de cette promesse , il en a obtenu des faveurs : il refuse aujourd'hui de l'épouser. Il sentira si je suis juste & sévère. D'abord , je prétends qu'il l'épouse. Guttiere donnez-lui la main.

D O M G U T T I E R E.

Sire , songez au moins.....

L E R O I.

Vous osez repliquer ?

D O M G U T T I E R E.

Non , Sire , je l'épouse.

L E R O I.

Son honneur est content , mais ma justice ne l'est pas. Pour donner un exemple , vous porterez votre tête sur l'échafaud.

B É A T R I X.

Ah ! Sire , j'embrasse vos genoux.

J E A N.

Vous me voyez à vos pieds ; accor-

dez-moi la vie de Guttiere, c'est la seule grace que je vous demanderai jamais.

L E R O I.

Je vous l'accorde. Afin même d'effacer dans cette alliance toute inégalité, j'ennoblis vos enfans avec le droit de porter mon écusson. De plus, je donne en dot à Béatrix trois villes qui valent le double de l'argent que vous m'avez prêté. Quant à vous, pour vous punir d'avoir vécu soixante ans sans me voir, je veux que vous restiez ici, & que vous me voyez tous les jours de votre vie.

J E A N.

Je ne trouve plus à cette condition rien qui m'effraie.

F I N.

1000



1



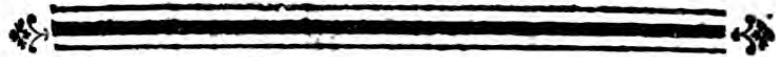
L A
F I D É L I T É
D I F F I C I L E ,

En Espagnol,

EL DUELO CONTRA SU DAMA,

C O M É D I E

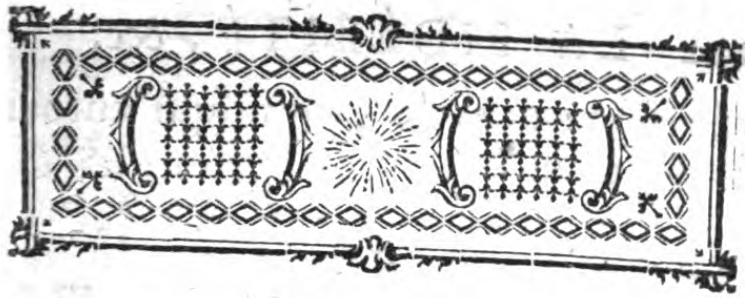
*De Dom FRANCISCO BANDES
Y CANDAMO.*



P E R S O N N A G E S.

ENRIQUE DE LORRAINE.
DOM FERNAND, *Infant de Portugal.*
GASTON, *Prince de Béarn.*
DOM FADRIQUE D'ARAGON.
MATHILDE, *Comtesse de Flandre.*
MARGUERITE.
ISABELLE, } *Suivantes de Mathilde.*
PORCIA, }
LOTAIRE.
FABIO, *Valet de Gaston.*
CÉLIO, *Valet de Lotaire.*
RICHARD, *Valet de Dom Fadrique.*
ADOLPHE.
LAURETTE, *Suivante de Marguerite.*
ROBERT, *Valet de Enrique.*
VOLEURS.
GARDES.





L A
FIDÉLITÉ
DIFFICILE.



PREMIERE JOURNÉE.

*Le théâtre représente un jardin. Il
fait nuit.*



SCENE PREMIERE.

LOTAIRE, CELIO.

LOTAIRE.

As-tu apporté une échelle ?

CÉLIO.

Oui, Monsieur, elle est déjà pla-

Tome IV.

F

122 LA FIDÉLITÉ, &c.

cée là-bas dans le jardin qui entoure le château.

L O T A I R E.

O fortune ! s'il est vrai que tu aimes à favoriser les entreprises audacieuses , aucune n'a jamais mieux mérité ta protection que la mienne ; mais tu vas peut-être prouver ici que tu es encore plus capricieuse que je ne suis hardi.

C É L I O.

Effectivement , Monsieur : savez-vous bien que votre projet est diablement sérieux ?

L O T A I R E.

Ne me fais pas de représentations. Je vois aussi bien que toi tout ce que j'ai à craindre , mais ma passion me ferme les yeux sur le danger.

C É L I O.

Ainsi sans autre sûreté que la parole d'une coquine de Soubrette , à qui l'on feroit tout faire pour de l'argent , vous allez escalader l'appartement d'une femme du premier rang... Ah ! mon cher maître , plaise au Ciel que votre folie n'ait pas des suites sanglantes & que...

L O T A I R E.

Paix , tais-toi. Crois-tu que je n'aie pas prévenu toutes tes réflexions , & que mon esprit n'ait pas été au devant de tout ce que tu pouvois me dire ? Eh ! que pourrois-tu me rappeler ? Que Marguerite me hait , & qu'après m'avoir long-tems dédaigné , elle en est venue à me mépriser ; que son orgueil est égal à sa beauté , & que son visage offre moins de charmes que son cœur ne renferme de hauteur ; que son pere , en qualité de Général des troupes Lorraines , ayant toujours eu des intérêts à démêler avec la France & l'Empire , s'est plu à inspirer à sa fille les mœurs Allemandes , & la fierté qui en est le caractère ; qu'il y a entre sa maison & la mienne des sujets de haine que le tems ne sauroit effacer ; que son pere & le mien sont morts les armes à la main , chacun dans un parti opposé à celui de l'autre.... Eh ! bien , quand tu me peindrois , avec plus de force que tu ne le peux faire , tous les obstacles qui nous séparent elle & moi , tu ne ferois qu'enflammer davantage ma passion. Allons , il n'y a point de fautes qu'une femme ne par-

donne, quand elles ont l'amour pour cause. Il est tems que Marguerite connoisse la violence du mien; j'enlèverai par l'audace ce que trois ans entiers de respect n'ont pu m'obtenir, & le désespoir va peut-être me réussir mieux que la soumission. Viens, écoute si tu n'entends pas Laurette chanter, ce sera le signal que Marguerite sera descendue dans le jardin.

C É L I O.

Je vous suis; mais je crains bien qu'après vous avoir aidé à monter par dessus la muraille, il ne faille aller vous attendre au-dessous de la fenêtre.





SCENE II.

MARGUERITE & LAURETTE,
*habillées à la Française. Marguerite
 tient une lettre qu'elle lit, & Laurette
 l'éclaire.*

MARGUERITE.

APPROCHEZ cette lumière. J'ai
 déjà lu cent fois cette lettre & je ne
 me lasse point de la relire, tant je suis
 flattée des tendres sentimens qu'elle
 exprime.

LAURETTE, *à part.*

Ah ! maudite avarice ! que tu vas
 peut-être me coûter cher aujourd'hui !

MARGUERITE, *lisant.*

Mon ame, mon cœur, ma chere
 femme... ah ! Laurette, que ce peu
 de mots chatouille agréablement mon
 oreille & mon cœur. J'oublie en les
 lisant, trois années entieres de peines
 & de larmes. (*Elle continue à lire.*) Ces
 trois années, ou plutôt ces trois siècles
 qui se sont écoulés sans vous voir...

126 LA FIDÉLITÉ, &c.

Hélas ! elles ne m'ont pas paru plus courtes qu'à lui... vont enfin se terminer cette nuit.

L A U R E T T E , *à part.*

Ciel ! que vais-je devenir ? & le rendez-vous que j'ai donné à Lo-taire ?

M A R G U E R I T E , *lisant.*

J'arrive à Nancy où une affaire indis-pensable m'arrête pour la journée ; mais à quelque prix que ce soit , je vous verrai avant la fin de la nuit.

L A U R E T T E .

Me voilà bien.

M A R G U E R I T E , *continue à lire.*

Je n'ai avec moi qu'un de mes gens qui ne vous connoît pas. C'est un homme que j'ai pris à la place de ce pauvre Floro qui a été tué en Alle-magne. Il faudra m'attendre à la fausse-porte du jardin comme autrefois , & le signal auquel je connoîtrai qu'elle fera ouverte , sera quand j'entendrai chanter Laurette comme elle faisoit dans ces tems si chers à ma mémoire.

L A U R E T T E , *à part.*

Je suis morte ! malheureuse que je suis ! je suis convenue du même signal

avec Lotaire. Comment ne me suis-je pas avisée d'une autre ruse, ou plutôt qui pouvoit imaginer ce cruel incident ?

MARGUERITE.

Laurette, tu partages bien peu ma joie.

LAURETTE.

Madame, je suis si transportée, que je ne puis pas dire un seul mot. Ah ! (*Elle soupire.*)

MARGUERITE.

Qu'as-tu à soupirer ?

LAURETTE.

Ce n'est rien.

MARGUERITE.

Est-ce que la vue de mon cousin t'afflige ?

LAURETTE.

Mais, à vous dire le vrai, elle ne me réjouit pas trop.

MARGUERITE.

Comment ! insolente....

LAURETTE.

Ecoutez donc, Madame : là, mettez-vous à ma place. Vous ne voyez Enrique que la nuit, c'est moi qui

veille pour l'attendre , pour le recon-
duire ; c'est moi qui ai toute la fa-
tigue de votre amour , & vous...

M A R G U E R I T E .

Ayez un peu de courage , ma chere
Laurette , & tu verras si je fais re-
connoître tes services ; mais tout dort
dans la maison , suis-moi dans ce ca-
binet de verdure , où j'ai passé de si
doux momens avec Enrique. Pose ta
lumiere ici.

L A U R E T T E .

Je vais l'éteindre. Qu'avez - vous
besoin de lumiere dans un jardin ?

M A R G U E R I T E .

Garde - t - en bien. Quoi ! tu veux
qu'après trois ans d'absence je ne
puisse pas du moins jouir de sa vue !

L A U R E T T E .

Eh ! qu'importe ? L'obscurité n'est-
elle pas encore plus favorable à l'a-
mour que le jour même ?

M A R G U E R I T E .

Finissons. Peut-être Enrique est-il
à la porte ; chante pour l'avertir.

L A U R E T T E .

Je ne puis pas , Madame. Est-ce

que vous ne vous rappelez pas combien je suis enrhumée ?

M A R G U E R I T E.

Cela n'y fait rien ; je ne te dis pas de bien chanter , mais de chanter comme tu pourras.

L A U R E T T E.

Je ne puis pas faire un ton : voyez comme je touffe.

M A R G U E R I T E.

Tu nous étourdissois encore ce matin ; voilà un rhume bien subit. Chante , te dis-je , ou bien....

L A U R E T T E.

Allons , je chanterai , quand il devoit m'en coûter la vie. (*A part.*)
Avertissons Lotaire comme je pourrai. S'il avoit l'esprit de deviner le sens de ce que je vais chanter.

Fontaine dont le murmure
Flatte si doucement & l'oreille & les cœurs ,
Toi qui d'une eau si pure
Viens rafraîchir ces fleurs ;
Fuis la route qui t'est offerte
Pour te glisser dans ce jardin.
Hélas ! à ce ruisseau voisin,
F v

130 LA FIDÉLITÉ, &c.

Elle est également ouverte.

Il est plus fort que toi, Fontaine, & dans son
sein,

Tu ne pourrais manquer de rencontrer ta
perte.



S C E N E III.

Les mêmes, L O T A I R E.

L O T A I R E.

J'AI entendu Laurette. Me voilà descendu à la faveur de ces charmilles.

M A R G U E R I T E.

J'ai ouvert la porte : regarde s'il n'y est point.

L O T A I R E, *en s'approchant.*

Puisque ma destinée....

L A U R E T T E.

C'en est fait de moi.

M A R G U E R I T E.

Ciel ! que vois-je ! vous Lotaire ! vous ici ! je suis perdue... Quoi ! au moment où j'attends Enrique, il faut que je trouve cet ennemi de mon repos?..

L O T A I R E.

Oui, c'est moi, cruelle; c'est moi qui, désespéré de vos mépris, viens apporter à vos pieds mon amour & ma vie.

M A R G U E R I T E.

Je vois bien qu'il faut vous écouter, mais ayez quelques égards pour mon honneur. Entrez dans ce cabinet, tandis que Laurette & moi irons voir si tout est tranquille dans la maison.

L O T A I R E.

Vous allez m'échapper.

M A R G U E R I T E.

Non, je vous donne ma parole de revenir vous entendre.

L O T A I R E.

Vous me le promettez?

M A R G U E R I T E.

Oui. Entrez promptement.

L O T A I R E.

Serois-je à la fin de mes peines?

(Il entre dans un cabinet disposé, comme on a déjà dit que l'étoient les différentes piéces d'un appartement sur le théâtre Espagnol, c'est-à-dire que les

132 LA FIDÉLITÉ, &c.

*spectateurs peuvent le voir sans qu'il
soit vu des acteurs. Marguerite ferme
la porte à la clef.)*

L A U R E T T E.

Que faites-vous, Madame ?

M A R G U E R I T E.

Laisse, je veux être sûr qu'il ne
puisse pas sortir sans ma permission.

L A U R E T T E.

Vous ne songez pas qu'il n'y a pas
de volets, & que s'il veut sortir il n'a
qu'à ouvrir la fenêtre.

M A R G U E R I T E.

Je ne veux que m'assurer le tems de
tirer Enrique d'ici ; ensuite de quoi
je verrai à faire sortir Lotaire & à le
punir. Continue à chanter.

L A U R E T T E.

Fuis la route qui t'est offerte
Pour te glisser dans ce jardin :
Hélas ! à ce ruisseau voisin, &c.

M A R G U E R I T E.

On frappe.

L A U R E T T E.

Je vais ouvrir. (*A part.*) Je trem-
ble de peur.

MARGUERITE.

Je vais donc le revoir; mon cœur
tressaille & vole au devant de lui.



SCENE IV.

Les mêmes, ENRIQUE, ROBERT.

LAURETTE.

ENTREZ.

ENRIQUE.

Robert, cache ici tes chevaux sous
cette charmille épaisse, & prends
garde d'être vu par ces gens qui se
promènent ici autour.

ROBERT.

Vous serez obéi.

ENRIQUE.

Oh, amour! avec quel plaisir je me
retrouverois dans un lieu où tu m'as
comblé de tant de bienfaits, si tu
avois pu préserver mon cœur d'une
autre blessure?

MARGUERITE.

C'est donc vous que je revois, mon

134 LA FIDÉLITÉ, &c.

cher époux. Avec quelle impatience mes vœux pressoient votre arrivée.

L O T A I R E.

Marguerite tarde bien à revenir : il faut entr'ouvrir ces croisées, & tâcher de voir si elle n'est pas dans le jardin.

M A R G U E R I T E.

Combien vous m'avez causé d'alarmes, mon cher époux.

L O T A I R E.

Qu'entends-je ?

E N R I Q U E.

Je n'ai pas moins souffert d'une si cruelle & si longue séparation.

M A R G U E R I T E.

Tout est oublié & réparé dès que je vous vois.

L O T A I R E.

Quoi ! c'est à ce rôle qu'elle m'a réservé ? Quoi ! c'est pour me rendre témoin de la tendresse qu'elle prodigue à mon rival, que je me suis enfermé ici. Vive-dieu, je rougis d'y rester.

M A R G U E R I T E.

Retirons-nous d'ici, allons vers

COMÉDIE. 135

cette fontaine où nous causerons en liberté.

LOTAIRE.

Brisons ce cachot, où je meurs de jalousie & de rage. (*Il brise la croisée.*)

LAURETTE.

Tout est découvert.

ENRIQUE.

D'où vient ce fracas ?

MARGUERITE.

Je suis morte.

LAURETTE.

Il a tout brisé. (*A Marguerite.*)
Quelle indiscretion aussi d'avoir cru une barrière si foible, suffisante pour retenir un jaloux.

LOTAIRE.

Voilà donc, perfide, voilà le sujet pour lequel vous m'avez si soigneusement fait cacher.

ENRIQUE.

Malheureuse, voilà comme vous m'attendiez !

LOTAIRE.

Je serai vengé.

136 LA FIDÉLITÉ, &c.

ENRIQUE.

Je n'endurerai point patiemment
un tel affront. (*Ils se battent.*)

MARGUERITE.

Infortunée ! que vais-je devenir !
Enrique, arrêtez.

ENRIQUE.

Vous tremblez pour lui.

MARGUERITE.

Un moment, Lotaire.

LOTAIRE.

C'est lui que vous voulez sauver.

LAURETTE.

Au secours, au secours.

LOTAIRE, *en tombant.*

Je suis mort.

MARGUERITE.

Qu'avez-vous fait, cruel Enrique ?

ENRIQUE.

Je me suis vengé, perfide, sur ce
malheureux. Rendez graces au mépris
que j'ai pour vous, si je ne vous traite
pas de même.

MARGUERITE.

Pour moi ! & d'où vous vient cette
insolence ?

COMÉDIE. 137

ENRIQUE.

D'où! regarde ici infâme. Quoi! tu vois ton nouvel amant baigné dans son sang, & tu demandes pourquoi je te méprise! Tu joins l'audace à la trahison, & le mensonge à la scélératesse. Adieu, ingrate, adieu; je vais porter ailleurs mon cœur & mon hommage. La belle Mathilde me vengera de ta légèreté. Je t'abandonne à tes remords ou à tes regrets. Si tu as pu m'oublier sans honte, tu n'auras pas vu peut-être avec autant d'insensibilité, couler le sang de l'indigne amant que tu m'as préféré. (*Il s'en va.*)

MARGUERITE.

Attendez, Enrique.

CÉLIO, *dehors.*

C'est ici que j'ai entendu le bruit.

MARGUERITE.

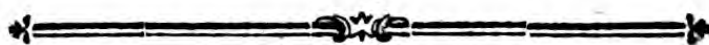
Donne-moi l'épée de ce malheureux.

LAURETTE.

Qui! moi vous la donner! Ah! mon Dieu! je n'oserois y toucher.

MARGUERITE.

Je la prendrai bien, moi.



SCENE V.

*Les mêmes, CÉLIO, avec d'autres
Domestiques de Lotaire.*

C É L I O.

LA porte est ouverte, entrons.

MARGUERITE, *tenant l'épée de Lotaire.*

Vous palissez ! entrez , & voyez comment je fais punir un audacieux qui m'outrage. Si vous venez pour le secourir , emportez-le , & publiez par tout son insulte & ma vengeance.

C É L I O.

Ah ! mon cher maître , si vous m'aviez cru , vous ne seriez pas dans cet état : mais puisqu'il n'y a pas de remède , voyons s'il lui reste encore quelque souffle de vie , & tâchons de le rappeler. (*On emporte Lotaire.*)

L A U R E T T E.

Ah ! Madame , qu'avez-vous fait ?

M A R G U E R I T E.

Suis-moi. L'ingrat Enrique s'est

trahi lui-même : je vois trop qu'il me préfère Mathilde. Quand la malheureuse indiscretion de Lotaire ne lui auroit pas fourni un prétexte pour me quitter, il en auroit bientôt fait naître un autre. Viens, je saurai mettre mon honneur à couvert, & punir un inconstant.



SCENE VI.

Le théâtre change, il représente le Palais de Mathilde.

MATHILDE, PORCIA, ISABELLE
habillées à la Françoise, GASTON,
DOM FERNAND, *avec leurs*
Valets, ADOLPHE. *On entend*
de la musique.

GASTON.

MADAME, recevez l'hommage...

DOM FERNAND.

Daignez accepter les vœux...

GASTON.

Du Prince de Béarn.

140 LA FIDÉLITÉ, &c.

DOM FERNAND.

D'un Infant de Portugal.

MATHILDE.

Princes , levez vous, je rougis de vous voir à mes genoux.

GASTON.

Le desir de voir les merveilles que publie la renommée de la beauté de la charmante Mathilde , m'amene à vos pieds du fond des Pyrénées ; trop heureux si votre cœur daignoit me distinguer dans le choix qu'il doit faire d'un époux.

DOM FERNAND.

La même envie m'arrache aux plaisirs de la Cour de Lisbonne.

MATHILDE.

Je ne puis répondre à tant de politesse , qu'en vous marquant combien j'en suis reconnoissante : mais nous aurons le tems de parler de tous ces objets. L'essentiel à présent est de vous délasser des fatigues d'un si long voyage. Adolphe , que l'on conduise les Princes dans leurs appartemens, &

COMÉDIE. 147

qu'ils y soient servis comme moi-même.

DOM FERNAND.

Si je vous quitte, ce ne sera que pour m'occuper de vous avec moins de distraction.

GASTON.

Pour moi, Madame, sans vous voir, je vous aurai toujours devant les yeux. (*Ils s'en vont.*)





SCENE VII.

MATHILDE, ISABELLE,
PORCIA.

ISABELLE.

IL paroît qu'ils n'ont pas fait une vive impression sur vous.

MATHILDE.

Qu'on voie si les voitures sont prêtes pour la chasse, comme j'en ai donné l'ordre.

PORCIA.

J'y vais, Madame.

MATHILDE, à Isabelle.

Que te dirai-je, ma chere Isabelle? Auquel de ces Princes puis-je penser, quand j'ai auprès de moi un homme qui doit les effacer tous dans mon cœur? Rappelle-toi le mérite d'Enrique & les obligations que je lui ai: tu ne feras pas étonnée de la froideur avec laquelle je reçois tous les amans qui me fatiguent de leurs déclarations. Tu te souviens comme il me

fauva la vie , un jour que j'allois la perdre pour m'être imprudemment exposée sur le fleuve. Ce qui m'a plus touchée en lui , c'est moins le service qu'il me rendit alors , tout grand qu'il étoit , que la générosité qu'il a eue de n'en jamais parler. Je le lui avois défendu de peur que l'Empereur Baudouin , mon oncle , ne me grondât de m'être ainsi exposée. En-rique , malgré cette belle occasion de lui faire sa cour , m'a obéi , & personne n'a jamais sçu l'obligation que je lui ai. Je t'avoue que ce trait seul , indépendamment de son mérite , suffiroit pour l'élever à mes yeux au-dessus de tous ses rivaux.

P O R C I A.

Les voitures sont prêtes , Madame.

M A T H I L D E.

Allons... Nous parlerons en marchant de ce que je vous ai dit , Isabelle.





SCENE VIII.

*Le théâtre représente un bois près de
Bruxelles.*

ENRIQUE, ROBERT.

ENRIQUE.

QUE l'on court avec rapidité quand il s'agit de s'éloigner d'une femme que l'on hait, & de se rapprocher de celle que l'on aime !

ROBERT.

Ma foi, Monsieur, vos chevaux & moi, nous nous en appercevons bien.

ENRIQUE.

Arrêtons ici un instant. Je ne veux entrer dans Bruxelles qu'avec la nuit.

ROBERT.

Volontiers. Aussi bien la course m'a paru diablement longue, & s'il étoit honnête de dire tout ce que l'on souffre Mais, Monsieur, à propos, vous aviez affaire là-bas à une
maîtresse

maîtresse femme , au moins... Tout ce que je regrette , c'est de ne l'avoir pas vue.

E N R I Q U E.

Garde-toi de me parler jamais d'elle. L'ingrate est sortie de mon cœur sans retour. Il est tout entier à Mathilde.

R O B E R T.

Mais , Monsieur , il me semble que nous avons mal choisi le lieu de notre halte. Ce bois - ci n'est pas trop sûr.

E N R I Q U E.

Que crains-tu ?

R O B E R T.

Les voleurs dont il est rempli.

E N R I Q U E.

Ces malheureux ne sont redoutables que pour ceux qui manquent de cœur.

R O B E R T.

Ma foi , ils ne laissent pas que de me faire trembler ; mais...

(Il sort du bois quatre voleurs masqués.)

U N V O L E U R.

Cavalier , la bourse ou la vie.

Tome IV.

G

ENRIQUE.

Qui auroit jamais pu s'attendre à trouver ainsi des Voleurs si près de la Cour ?

ROBERT.

Eh ! n'y en a-t-il pas à la Cour même ?

ENRIQUE.

Messieurs, quand on arrive de l'armée, on n'est pas riche : contentez-vous de ceci. (*Il leur offre de l'argent.*)

UN VOLEUR.

Cela ne suffit pas.

ENRIQUE, *en resserrant son argent & mettant l'épée à la main.*

Voyons donc si ceci vous accommodera mieux. (*Il les charge.*)



SCÈNE IX.

Les mêmes, MARGUERITE,
LAURETTE *en hommes*.

MARGUERITE, *tombarit l'épée à la main
sur les voleurs*.

FUYEZ, misérables.

LES VOLEURS.

Voilà du monde, retirons-nous.

ENRIQUE.

Vaillant homme, c'est à vous seul
que je dois la vie. Mais que vois-je ?

MARGUERITE.

Taisez-vous. (*A Robert & à Laurette.*)
Laissez-nous (*Ils se retirent.*) Enrique,
vous me connoissez : vous venez de
voir une preuve non suspecte de mon
courage : vous m'avez fait un affront
que je ne méritois pas. Les apparences
étoient contre moi, je l'avoue, mais elles
n'auroient pas dû vous empêcher d'ap-
profondir le fait, & alors vous vous se-
riez convaincu de mon innocence. Il
en est tems encore : je ne vous quitte

150 LA FIDÉLITÉ, &c.

MARGUERITE.

Courons empêcher qu'il ne se rende plus cher à sa maîtresse par un service de cette importance.



SCENE X.

ENRIQUE, *portant* MATHILDE
évanouie, MARGUERITE.

ENRIQUE, *à Mathilde.*

REVENEZ à vous, divine Princesse;
reconnoissez l'amant le plus tendre....
Mais que vois-je ?

MARGUERITE, *voulant lui ôter*
Mathilde.

Tu crois que je souffrirai cet outrage.

ENRIQUE.

Laissez-moi.

MARGUERITE.

Moi, te laisser ta maîtresse dans tes bras, perfide ! Trembles que je ne me fasse raison avec cette épée de ton audace.

COMÉDIE. 151

ENRIQUE.

Que prétendez-vous?

MARGUERITE.

Te ravir la gloire de l'avoir sauvée.

MATHILDE, *revenant à elle.*

Où suis-je?

ENRIQUE.

Paix, elle paroît se reconnoître.

GENS *de la suite, derriere le théâtre.*

Son cheval a couru jusqu'ici.

MATHILDE.

Quelles voix entends-je?



SCENE XI.

Les mêmes, GASTON, DOM FERNAND, leur suite.

DOM FERNAND.

QUE j'ai de regret, Madame, de n'avoir pu vous secourir!

GASTON.

Que la pesanteur de mon cheval m'a été funeste!

MATHILDE.

Je me vois entre deux personnes à

G iv

qui je puis avoir une égale obligation.
Qui de vous deux est mon libérateur ?

M A R G U E R I T E.

Moi, Madame, & je ne crois pas que personne ose me disputer le mérite d'avoir sauvé une si belle vie. Vous n'avez pas au reste à rougir de la main qui vous a servie : je suis Dom Fadrique, Infant d'Aragon : j'ai quitté mon pays, je ne le cache pas, par un motif peu obligeant pour vous, Madame. Je ne pouvois croire tout ce que la renommée publioit de vos charmes ; j'ai voulu m'en assurer par mes propres yeux. Je suis arrivé ici à tems pour vous être utile, & j'expie déjà le motif criminel de mon voyage par mon admiration pour l'objet qui l'a causé. Je ne me serois pas fait connoître encore à vous avant que d'avoir mon équipage, & d'être en état de vous présenter les lettres du Roi mon frere dont mes gens sont chargés, si je n'avois cru devoir faire rentrer en lui-même ce Cavalier qui ose me disputer la gloire dont la fortune vient de me couvrir.

E N R I Q U E.

Moi ! je vous la dispute. Eh ! ne m'appartient-elle pas ?

MATHILDE.

Enrique, ce procédé m'étonne. N'avez-vous pas par devers vous assez d'actions glorieuses, sans chercher encore à vous approprier celles des autres?

ENRIQUE.

Vous m'en soupçonnez, Madame.

MATHILDE.

Il suffit. Retournons au Palais. Isabelle, je ne lui pardonnerai jamais de n'être pas arrivé le premier.

ENRIQUE.

Mon fatal serment me coûtera l'honneur & la vie : je ne fais si je dois me taire ou parler.

MATHILDE.

Allons, Prince ; il y a long-tems que je suis prévenue de votre voyage par votre invincible frere Dom Pédro. Vous ne nous quittez pas si tôt, sans doute ; pardon, si je me retire : l'accident qui vient de m'arriver, m'a laissé un étourdissement dont je crains les suites. Nous nous reverrons demain.

(Elle s'en va, tout le monde la suit, excepté Enrique & Marguerite.)



S C E N E XII.

ENRIQUE, MARGUERITE.

ENRIQUE.

AH! cruelle, ah! perfide, est-ce donc là l'usage que vous vouliez faire de ma parole? Votre dessein est-il de profiter de ma délicatesse même, pour me rendre méprisable aux yeux de l'univers entier?

MARGUERITE.

Traître, oses-tu bien me parler ainsi, après avoir laissé paroître à mes yeux de l'amour pour une autre? Mais pourquoi me plaindre quand je puis me venger. Meurs, perfide. (*Elle le charge l'épée à la main.*)

ENRIQUE, *en reculant.*

Ciel! que faites-vous?

ROBERT.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a?

LAURETTE.

Eh! Monsieur, arrêtez.....

COMÉDIE. 155

MARGUERITE.

Laissez-moi, malheureux.

ENRIQUE.

Je me retire. Dans ma fureur j'oublierois peut-être ce que je me dois à moi-même.

En se retirant, il rencontre Mathilde qui revient avec toute sa suite, sur ce qu'elle a apperçu que l'Infant d'Aragon & Enrique sont restés ensemble. Elle est indignée de voir Enrique se disposer à fuir.

MATHILDE.

Quoi! Enrique, il faut que je sois témoin de votre retraite! Je venois pour vous séparer; mais à ce que je vois, votre prudence m'en épargne la peine.

ENRIQUE.

Ah! Princesse, croyez.....

MARGUERITE.

Croyez, divine Comtesse, que si votre présence n'enchaînoit mon ressentiment, j'allois punir un insolent qui ose dans ses discours manquer au respect qu'il vous doit. (*Elle s'en va avec Laurette.*)

G vj

156 LA FIDÉLITÉ, &c.

MATHILDE.

Vous, me manquer de respect!

ENRIQUE.

Pouvez-vous le penser?

GASTON.

Ce seroit une excessive hardiesse : il fait qu'au défaut du Prince d'Aragon, il trouveroit en moi un homme prêt à l'en faire repentir.

DOM FERNAND.

Je faurois mettre des bornes à sa témérité.

ENRIQUE.

Je puis avoir eu des raisons pour ne point répondre au Prince d'Aragon; mais à vous, cette épée.....

MATHILDE.

Comment! devant moi, vous osez menacer, tandis que vous fuyiez tout à l'heure.

ENRIQUE.

Quels discours il faut que j'entende!

MATHILDE.

Suivez-moi, Princes.

GASTON.

Nous vous suivons , Madame. (*A
Enrique.*) Tant de foiblesse & tant
d'audace s'accordent mal ensemble.

DOM FERNAND.

De pareils propos conviennent bien
peu à un vrai Chevalier.

ENRIQUE.

Vous me trouverez prêt à vous par-
ler d'une autre sorte , quand vous en
voudrez courir le risque.

MATHILDE.

Ah ! Isabelle ! je meurs de honte !
qui auroit jamais soupçonné Enrique
d'une lâcheté si basse ?

ENRIQUE.

Cruelle Marguerite ! dans quel aby-
me m'as-tu plongé ? Sexe impitoya-
ble ! quel abus tu fais de ta beauté
& des ressources de ton esprit ?





SECONDE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

LAURETTE, ROBERT.

LAURETTE.

ICI, mon ami; on ne m'échappe pas ainsi : marchons par-là.

ROBERT.

Où me menez-vous?

LAURETTE.

Sur le pré.

ROBERT.

Sur le pré! Et quoi faire?

LAURETTE.

Nous couper la gorge.

ROBERT.

Oh! oh! mais il me semble qu'il auroit auparavant fallu me demander si j'en avois envie.

L A U R E T T E.

Tu m'as l'air d'être un lâche coquin.

R O B E R T.

Eh! mais, il en peut bien être quelque chose. Croyez-moi, allez ailleurs chercher des gens qui soient en humeur de se battre.

L A U R E T T E.

Prends garde à ce que tu fais. On ne refuse pourtant gueres d'en venir aux mains avec des gens comme moi.

R O B E R T.

Eh! bien, je serai le premier.

L A U R E T T E.

Non, non, tu viendras : faches qu'il faut qu'un de nous reste sur le champ de bataille.

R O B E R T.

Il le faut ?

L A U R E T T E.

Oui.

R O B E R T.

Il n'y a pas moyen que les choses aillent autrement ?

170 LA FIDÉLITÉ, &c

L A U R E T T E.

Non.

R O B E R T.

En ce cas , il faut prendre son parti : sois donc celui qui reste , car pour moi je me sauve. (*Il s'enfuit.*)

L A U R E T T E.

Voilà un grand poltron. Je n'ai rien pu tirer de lui de ce que ma maîtresse desiroit savoir. Il n'y a pas grande perte : allons la rejoindre. Elle m'attend pour s'habiller & jouer tout de bon le rôle de Prince. Elle a des diamans , de l'esprit. Elle connoît bien l'Espagne , par le long séjour qu'elle y a fait quand son pere y étoit Ambassadeur : mais avec tout cela sa feinte ne peut pas se soutenir long-tems. Le véritable Infant arrivera , & puis notre principauté ira au diable , & gare à toi , pauvre Laurette : mais ce n'est pas moi qui cours le plus grand risque. Allons , jouissons toujours du présent , & devienne l'avenir ce qu'il pourra. (*Elle s'en va.*)





SCÈNE II.

ENRIQUE, *seul.*

POURRA-T-ON jamais croire, ô ciel ! ce qui m'arrive ? Et mes malheurs ne surpassent-ils pas même la vraisemblance ? On a bien vu des femmes irritées se venger de leurs amans. On en a vu se déguiser en homme, se porter aux derniers excès, outrager même avec violence les objets de leur colere, & s'efforcer de les déshonorer pour satisfaire leur ressentiment, mais la patience des uns étoit justifiée par la liberté qu'ils avoient de publier le sexe des autres. Ils pouvoient sans honte endurer des affronts qui n'impriment point de taches. Le secret de l'amante furieuse, une fois découvert, mettoit à l'abri de tout reproche l'amant insulté & pacifique ; mais moi je me vois indignement compromis par une femme vindicative, sans pouvoir publier ce qu'elle est ! mon serment me défend de parler, & la parole que j'ai

donnée me ferme la bouche. Mais ai-je pu contracter l'engagement de me taire, au péril même de mon honneur. Suis-je lié? Ah! écartons ces lâches subtilités, indignes d'un Gentilhomme. Oui, ma parole me lie. C'étoit à moi d'examiner ce que je promettois avant que de le promettre, & d'ailleurs quel est le principe des emportemens de Marguerite? N'est-ce pas l'amour qu'elle a pour moi? Et dois-je le reconnoître en lui ôtant la vie? Mon honneur sera-t-il rétabli quand j'aurai compromis le sien? Je ne puis l'épouser après ce que j'ai vu; mais je ne puis la trahir après ce qu'elle a fait pour moi. Cependant, que vais-je devenir? Que dira de moi la Comtesse? Si je me retire tandis que Marguerite passe ici pour un homme, on croira que la lâcheté me fait fuir. Si je reste, je risque ma gloire. Comment sortirai-je d'embarras, puisqu'ici la raison ne m'offre point de ressources? Attendons quelque chose du tems, c'est lui qui m'apprendra si je dois me taire ou parler.





SCÈNE III.

ENRIQUE, MARGUERITE,

MARGUERITE.

EH ! bien, vous voilà seul. A quoi vous occupez-vous ?

ENRIQUE.

A réfléchir sur votre inhumanité, perfide ! N'étoit-ce pas assez d'avoir trahi mon amour, sans venir encore ici me faire perdre l'honneur ? Falloit-il donc vous faire de ma délicatesse, une arme pour ternir ma gloire ? Jusqu'où prétendez-vous donc pousser les choses ?

MARGUERITE.

Je veux être vengée ou satisfaite.

ENRIQUE.

Vous ! Eh ! n'est-ce pas moi qui ai droit de demander vengeance ?

MARGUERITE.

Non, traître.

ENRIQUE.

Mes oreilles m'ont-elles trompé ?

M A R G U E R I T E.

Oui.

E N R I Q U E.

Quelle preuve en avez-vous ?

M A R G U E R I T E.

Mon témoignage.

E N R I Q U E.

Quand on s'est une fois laissé séduire....

M A R G U E R I T E.

Arrête, je puis te pardonner tout, excepté des soupçons.

E N R I Q U E.

Prenez garde, on peut nous observer. Je crois avoir vu la Comtesse à la fenêtre. La vivacité de notre conversation seroit aisément remarquée : mais que vois-je ? Un ruban qui tombe de la fenêtre où s'est appuyée Mathilde. (*Il va pour ramasser ce ruban, Marguerite le saisit en même-tems que lui.*)

M A R G U E R I T E.

La Comtesse nous voit, tant mieux : lâchez donc.

E N R I Q U E.

Lâchez-le vous-même.

COMÉDIE. 164

MARGUERITE.

Prenez garde à vous , je ne l'abandonnerai pas , & l'on peut vous voir.

ENRIQUE.

Vous me forcerez à en venir à quelque extrémité...

MARGUERITE.

Qu'ai-je à craindre de vous?



SCÈNE IV.

Les mêmes , GASTON , DOM FERNAND.

GASTON.

SUR le bruit de votre dispute & en voyant ce qui la cause...

DOM FERNAND.

En vous appercevant aux prises pour cet objet...

GASTON

Je me suis hâté d'accourir...

DOM FERNAND.

Je suis venu promptement...

GASTON.

Pour l'enlever à celui de vous deux
qui en restera le possesseur.

DOM FERNAND.

M'informer à qui ce ruban va de-
meurer, afin de le lui disputer.

MARGUERITE.

C'est autre chose. Prenez-le, En-
rique, je vous le cede ; c'est à lui,
Messieurs, qu'il le faut arracher ; mais
je vous avertis que si quelqu'un de
vous a la hardiesse de l'attaquer, je
sacrifierai ma vie pour le défendre.

DOM FERNAND.

Vous m'étonnez. Quoi ! si brouil-
lés tout à l'heure, & tout d'un coup
si unis ?

ENRIQUE.

Oui, & puisque je vous ai promis
tantôt de vous répondre à tous deux,
j'y suis prêt : voyez où vous voulez
que je vous suive.

GASTON & DOM FERNAND, *ensemble.*

Suivez-moi donc, & voyons à qui
le ruban...





SCÈNE V.

Les mêmes, MATHILDE,
ISABELLE.

MATHILDE.

QUEL ruban ?

ISABELLE.

Je viens d'en laisser tomber un par cette fenêtre ; apparemment ces Princes auront cru qu'il étoit à vous , & ils se le disputent.

MATHILDE.

S'ils avoient cru qu'il fût à moi ; je me flatte qu'aucun n'auroit l'audace de prétendre le garder ; mais je ne veux pas même , en cas qu'il vienne de mes femmes , tolérer l'usage que l'on en pourroit faire. Entre les mains de qui est-il ?

ENRIQUE.

Entre les miennes, Madame.

MATHILDE.

Donnez-le moi.

E N R I Q U E.

Je vous en supplie , n'exigez pas une preuve si cruelle de mon obéissance.

M A R G U E R I T E.

Si vous ne le rendez pas , songez que j'ai des moyens pour le recouvrer.

G A S T O N.

Vous n'en resterez le possesseur que quand je ferai hors d'état d'y prétendre.

M A R G U E R I T E.

A la bonne heure ; mais au moment où vous vous réunirez contre lui , foyez sûrs de me voir épouser sa querelle.

M A T H I L D E.

Je vous écoute avec une surprise telle que je n'en ai encore éprouvée de ma vie. Quoi ! devant moi ! Enri- que , donnez ce ruban , vous dis-je. Vous êtes bien hardi...

E N R I Q U E.

Le voilà , Madame , votre colere me terrasse : mais je ne pouvois avoir cette déférence que pour vous. Les témoins de ma soumission doivent
 penser

COMÉDIE. 169

penfer qu'ils n'y entrent pour rien. En renonçant par vos ordres à cette faveur du fort, ils doivent être persuadés que je n'ai pas perdu le courage avec lequel je me préparois à la défendre contre eux. (*Il s'en va.*)

DOM FERNAND.

Voilà un orgueil bien étrange !

GASTON.

Sa fierté mérite d'être punie.

MATHILDE

Allons. Isabelle, suivez moi & brûlez ce ruban : qu'il ne choque plus ma vue après les extravagances qu'il a causées. (*Elle sort avec sa suite.*)



SCÈNE VI.

MARGUERITE, GASTON,
DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

VOILA le seul obstacle qui pût m'empêcher de soutenir mes prétentions au risque de ma vie.

Tome IV.

H

G A S T O N.

Je veux bien par respect pour la volonté de la Princesse, remettre ma vengeance à un autre moment.

M A R G U E R I T E.

Doucement, Messieurs, s'il vous plaît; si vous êtes si avides de vous venger, choisissez l'heure & le lieu. Nous nous y rendrons, Enrique & moi.

D O M F E R N A N D.

Vous! Pourquoi?

M A R G U E R I T E.

Parce que Enrique ne courra aucun péril que je ne partage.

D O M F E R N A N D.

Vous le poussiez tantôt avec si peu de ménagement. Quel intérêt prenez-vous à ses jours?

M A R G U E R I T E.

Je ne veux pas qu'il soit vaincu par d'autres que par moi.

D O M F E R N A N D.

La supériorité que vous auriez sur lui, un autre peut sans doute l'avoir aussi.

COMÉDIE. 171

MARGUERITE.

Non, vous ne savez pas quel homme je suis.

DOM FERNAND.

Vous cherchez à nous insulter.

GASTON.

Vous vous mêlez là d'une affaire qui ne vous regarde pas, & vous pourriez vous en repentir.

MARGUERITE.

Messieurs, les paroles ne servent à rien. Aux effets : trouvez-vous à trois heures au bout du parc, nous y serons Enrique & moi.

GASTON & DOM FERNAND.

Vous nous y verrez. (*Ils s'en vont.*)

MARGUERITE.

Je n'y manquerai pas. (*A Laurette.*)
Va, cours me chercher Enrique.

LAURETTE.

Madame, en vérité, vous faites le Prince de manière que je m'y trompe moi-même. Pour ne pas croire ce que vous dites, il faut que je fasse des efforts surprenans.

H ij

172 LA FIDÉLITÉ, &c.

MARGUERITE.

L'as-tu vu ?

LAURETTE.

Il est ici près, rêveur, mélancolique.

MARGUERITE.

Dis lui que je l'attends ici.



SCENE VII.

MARGUERITE, *seule.*

O AMOUR ! vois dans quel précipice tu m'as jettée ! Je me perds pour retrouver un ingrat qui me fuit. Je lui ai ôté l'honneur ; il faut le lui rendre Je veux bien le brouiller avec sa maîtresse, mais je ne veux pas le déshonorer aux yeux des hommes.





SCÈNE VIII.

MARGUERITE, ENRIQUE.

ENRIQUE.

QUE souhaitez-vous de moi ? Quelque funeste que me soit votre nom, il a encore sur mon cœur assez de pouvoir pour que je ne puisse l'entendre sans émotion.

MARGUERITE.

Laurette, laissez-nous. Enrique ; écoutez-moi. Il n'est plus ici question d'amour. L'Infant de Portugal & le Prince de Béarn nous attendent au bout de cette allée couverte, qui est à l'extrémité du parc, à trois heures précises ; vous vous y trouverez & moi aussi.

ENRIQUE.

Que dites-vous ?

MARGUERITE.

Ce que j'ai promis.

ENRIQUE.

Ciel ! où suis-je ? Avez-vous donc juré d'épuiser ma patience de toutes les manières ?

M A R G U E R I T E.

Quoi ! est-ce que ceci vous déplaît ?

E N R I Q U E.

M'avez-vous cru assez lâche pour souffrir que vous vous battiez à cause de moi & sous mes yeux ?

M A R G U E R I T E.

Que vous importe ? mon courage ne vous est-il pas connu ?

E N R I Q U E.

Je ne connois que votre imprudence , & dans l'état où sont les choses , toute ma circonspection ne peut en prévenir les suites , ni mon courage les voir de sang froid.

M A R G U E R I T E.

Ingrat ! est-ce le risque auquel je m'expose qui vous trouble ainsi ?

E N R I Q U E.

Ah ! cruelle ! pourquoi faut-il que vous me forciez à être le complice de vos assassins ? Vous méritez que je vous laisse périr ; mais je dois à moi-même d'empêcher que vous ne périssiez auprès de moi.

MARGUERITE.

Vous vous amusez à de vaines subtilités.

ENRIQUE.

Que dira-t-on de moi, grand Dieux, quand on saura, & on le saura tôt ou tard, qu'ayant à combattre deux Princes illustres, je me suis fait secourir par une femme, par une femme qui a été ma maîtresse, & qui m'a été chère au point...

MARGUERITE.

Il n'est plus tems de faire ces réflexions ; le rendez-vous est donné.

ENRIQUE.

Par pitié, Madame, ne me compromettez pas si indignement.

MARGUERITE.

Vous balancez en vain. Je suis résolue à tout. Adieu ; vous savez le lieu, l'heure. Soyez-y, & vous verrez si je suis indigne de combattre à vos côtés. (*A Laurette.*) Toi, suis Enrique, ne le perds pas de vue un instant, & rends-moi compte de tous ses pas. (*Elle s'en va.*)

H iv

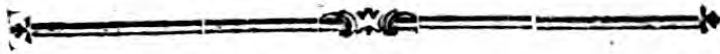


SCENE IX.

ENRIQUE, *seul.*

DESTIN impitoyable ! où m'as-tu conduit ? Quel homme s'est jamais vu dans un si horrible embarras ? Quel amant s'est jamais trouvé forcé à mener lui-même sa maîtresse au combat, & à la prendre pour second dans un duel ? Si elle est exacte au rendez-vous & que je ne m'y trouve pas, ils se réuniront contre elle : si j'y vais il faudra souffrir qu'elle s'expose au fort des armes, & je serai témoin de son danger : & c'est pour moi qu'elle le brave ! c'est pour moi..... Que dois-je faire ? Plus je réfléchis & plus ma raison se perd.





SCÈNE X.

ENRIQUE, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

ENRIQUE.

ENRIQUE.

Ciel ! que vois-je ? je ne fais où j'en suis.

DOM FERNAND.

L'Infant d'Aragon vous aura prévenu, sans doute, sur l'affaire de tantôt.

ENRIQUE.

J'en suis instruit.

DOM FERNAND.

J'ai entendu dire que la Comtesse alloit ce soir à la promenade. L'endroit du parc que nous avons choisi, est celui par où elle aime le mieux à passer. Cela rend l'exécution de notre projet impossible. Ainsi, choisissons pour champ de bataille un lieu moins fréquenté.

H v

ENRIQUE.

Ciel! je te rends grace; tu m'ouvres une voie dont je vais profiter. Vous avez raison. Eh bien! trouvons-nous dans ce petit bois qui est près du chemin de Gand. Mais songez à une chose.

DOM FERNAND.

Qui est que ?

ENRIQUE.

Que c'est à moi que vous aurez à faire.

DOM FERNAND.

J'y consens.

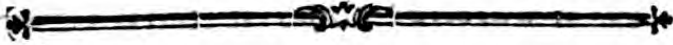
ENRIQUE.

Mais à moi seul, entendez-vous ?

DOM FERNAND.

Ce choix me fait honneur : à recevoir ; toujours pour trois heures : prévenez-en votre second : j'aurai soin d'en instruire le mien. (*Il s'en va.*)





SCENE XI.

ENRIQUE, *seul.*

COURAGE, mon cœur, respirons un moment. Me voilà déjà rassuré d'un côté; je n'ai qu'à ne point avertir Marguerite, elle ira nous chercher dans le parc; je donnerai une autre heure au Prince de Béarn & dans un autre lieu. Par ce moyen je me battrai seul, & la cruelle qui m'allarme si vivement, fera garantie du péril qu'elle recherche.



SCENE XII.

ENRIQUE, FABIO.

FABIO.

VOILA un billet que vous écrit le Prince de Béarn.

ENRIQUE.

Ceci ne viendrait-il pas déranger mon projet. (*Il lit.*) « La Comtesse

H vj

» va se promener dans le parc : com-
 » me c'est moi qui ai reçu le défi, je
 » crois avoir le droit de changer le
 » lieu du combat, & je choisis le bois
 » du côté de Gand : tout autre lieu
 » seroit dangereux. Je vous observe
 » de plus que j'ai des raisons qui me
 » font souhaiter d'avoir affaire à vous
 » par préférence, plutôt qu'à Dom
 » Fadrique que vous voudrez bien
 » avertir de tout ceci, comme j'en in-
 » formerai le Prince de Portugal ».

(*A Fabio.*) Dites à Dom Gaston
 que je me rendrai à ses ordres.

F A B I O , *à part.*

Mais qu'est-ce que cela signifie ?
 Tous ces mystères-là me sont suspects.
 Un billet ici, un billet là & du secret.
 J'empêcherai bien que cela n'ait des
 suites : j'en avertirai des gens qui sau-
 ront y mettre obstacle.





SCÈNE XIII.

ENRIQUE, *seul.*

IL est donc décidé que rien ne me réussira. Il faut pour confondre mes foibles espérances, que tous deux choisissent le même lieu, la même heure. A ces traits qui peut méconnoître un être malin acharné à me persécuter ? Il n'y a plus moyen de reculer ; mais après tout pourquoi m'affliger si fort ? Marguerite n'y fera point. L'Infant de Portugal est convenu de se battre avec moi, le Prince de Béarn me demande expressément pour son adversaire. Je les satisferai tous deux, & tous deux ensemble s'il le faut. Allons j'aurai du moins rempli mon devoir, le reste dépendra de la fortune. (*Il s'en va.*)





SCENE XIV.

Le théâtre représente le bois.

DOM FERNAND, GASTON.

DOM FERNAND.

J'EN ai prévenu Enrique.

GASTON.

Et moi aussi. Mais qui est-ce qui a averti Dom Fadrique ?

DOM FERNAND.

Enrique s'en est chargé, mais je ne puis vous dissimuler un soupçon qui s'éleve malgré moi dans mon cœur. L'Infant & moi nous sommes parens; celui-ci en agit si singulièrement avec moi que j'imaginerois presque....

GASTON.

Quoi ! qu'imagineriez-vous ?

DOM FERNAND.

Que ce n'est pas Dom Fadrique.

GASTON.

Quelle idée !

DOM FERNAND.

Il ne ressemble certainement pas aux portraits que j'ai vus de lui. Les gens qui l'ont autrefois vu lui-même, m'ont assuré qu'il n'est ni si jeune ni si beau. Mais il faut attendre jusqu'à ce que j'aie reçu réponse aux lettres que j'ai écrites en Espagne.



SCÈNE XV.

Les mêmes, ENRIQUE, LAURETTE
dans le fond.

ENRIQUE.

J'ARRIVE un peu tard, mais vous voudrez bien me le pardonner.

LAURETTE, *à part.*

Voilà Enrique qui va rester ici. Je vais en donner avis à ma Maîtresse.

GASTON.

Des hommes tels que vous ne se font pas attendre. Soyez sans inquiétude, nous arrivons aussi.

DOM FERNAND.

Mais l'Infant ne vient-il pas ?

E N R I Q U E

Comme il n'y a que moi d'intéressé dans notre querelle j'ai cru que je suffirois seul pour la vuidet.

G A S T O N.

Ce seroit l'affliger que de ne pas l'attendre.

E N R I Q U E.

Pourquoi donc ? ce n'est pas pour attendre que nous sommes ici.

D O M F E R N A N D.

Cela est vrai ; mais Dom Fadrique mérite qu'on ait pour lui cet égard.

E N R I Q U E.

Il arrivera tôt ou tard : mais jusques - là que celui de vous deux qui doit lui tenir tête soit juge de mon combat avec l'autre.

D O M F E R N A N D.

A la bonne heure. J'y consens d'autant plus aisément que c'est à moi à me battre contre vous.

E N R I Q U E, *mettant l'épée à la main.*

En garde donc ?

G A S T O N.

Arrêtez, vous vous méprenez. Ne

COMÉDIE 185

vous ai je pas écrit que c'étoit contre
vous que je voulois me battre ?

ENRIQUE.

Cela est vrai , mais.....



SCENE XVI.

Les mêmes , MARGUERITE.

MARGUERITE.

JE vous joins.

ENRIQUE.

Je suis confondu.

MARGUERITE.

Je ferois en droit de me plaindre
du tour que vous me jouez , Messieurs ;
mais je vais ici prouver que je ne le
méritois pas.

DOM FERNAND.

J'étois convenu avec Enrique qu'il
vous avertiroit.

GASTON.

Et moi aussi.

MARGUERITE.

Ce n'est pas la premiere fois que

Enrique a exposé mon honneur. Mais commençons par notre combat.

E N R I Q U E.

Je puis à peine respirer. Quel parti prendre ?

M A R G U E R I T E.

Allons, à vous, Monsieur.

E N R I Q U E.

Arrêtez, je ne me fens pas.

M A R G U E R I T E.

Que voulez - vous ?

E N R I Q U E.

Vous ne vous battrez pas.

M A R G U E R I T E

Vous perdez la raison, je crois, Enrique.

G A S T O N, à Enrique

On pourroit vous soupçonner de craindre le combat, pour vous autant que pour lui.

E N R I Q U E.

Moi ! vous allez voir.

M A R G U E R I T E.

Voyons donc.

E N R I Q U E.

Non, vous dis-je, vous ne vous batte

COMÉDIE. 187

trez ni pour moi , ni avec moi , ni
d'aucune maniere

M A R G U E R I T E .

Finissez.

G A S T O N .

Laissez-nous.

E N R I Q U E .

Celui qui l'approchera , je lui passe-
rai mon épée dans le cœur.

G A S T O N & D O M F E R N A N D .

C'est ce qu'il faut voir.

E N R I Q U E *les chargeant , & se mettant
devant Marguerite.*

Que ma juste colere fasse donc ce
que n'a pu ma prudence. Mourez ,
cruels , qui osez...





S C E N E X V I I .

Les mêmes, ADOLPHE, FABIO,
DES SOLDATS.

A D O L P H E .

C'est ici qu'ils font.

D O M F E R N A N D .

Voilà du monde.

A D O L P H E .

Arrêtez, Messieurs. (*On les entoure.*)

F A B I O .

J'ai eu bon nez à ce qu'il paroît.

A D O L P H E .

J'ai ordre de vous arrêter, Enri-
que.

G A S T O N & D O M F E R N A N D .

On ne l'arrêtera pas sans nous ar-
rêter aussi.

A D O L P H E .

Madame, n'a désigné que lui ;

COMÉDIE. 189

mais vous êtes les maîtres de le suivre.

G A S T O N.

Marchons donc.

E N R I Q U E.

Voilà le dernier trait que me gardoit la fortune.





TROISIEME JOURNÉE.

*Le théâtre représente le Palais de
Mathilde.*



SCENE PREMIERE.

MATHILDE & sa suite, ADOLPHE,
ENRIQUE, MARGUERITE,
GASTON, DOM FERNAND,

A D O L P H E.

V O I C I Enrique, Madame.

M A R G U E R I T E.

Et vous voyez avec lui d'autres cou-
pables qui ne sont pas moins dignes
que lui de votre ressentiment.

G A S T O N.

Nous sommes les complices de son
crime, nous devons en partager le
châtiment.

COMÉDIE. 191

DOM FERNAND.

Si nous sommes tous également coupables, au moins ce n'est pas envers vous.

MATHILDE.

Enrique, ni vous, ni vos généreux ennemis n'avez à craindre de ma part une trop grande sévérité; si je me suis opposée à votre combat, c'est parce que j'en redoutois les suites par estime pour chacun de vous, & il est triste pour moi-même que des Princes qui ont honoré ma cour de leur présence, & qui devoient n'y porter que de la joie, soient les premiers à la troubler par des événemens de ce genre. Dès affaires m'appellent à mon conseil: Princes, donnez moi votre parole de ne pas attaquer Enrique & son illustre second, avant que j'aie pu chercher un moyen pour terminer vos différends.

GASTON & DOM FERNAND.

Vos bontés sont pour nous des ordres souverains.

MATHILDE.

Suivez-moi donc tous.

Ils s'en vont avec Mathilde, Marguerite arrête Enrique.



S C E N E II.

MARGUERITE, ENRIQUE.

M A R G U E R I T E.

U N mot Enrique. (*A part.*) Essayons encore d'attendrir cet ingrat avant que d'en venir contre lui aux dernières extrémités.

E N R I Q U E.

Eh bien ! Madame , êtes-vous lasse de me persécuter , & d'exposer mon honneur au mépris public. Quelles sont vos intentions ? que prétendez-vous encore ?

M A R G U E R I T E.

Ecoutez-moi , cher & cruel objet de l'amour le plus tendre , trop inflexible époux.... Vous détournez les yeux. Ce nom vous choque. Hélas ! en le comparant à l'état où je me trouve , il ne m'afflige pas moins que vous. Qu'ai-je fait cependant pour mériter qu'il vous devînt si odieux ? mon seul crime a été de vous aimer. Cet amour funeste m'a chassée de ma patrie. Il m'a coûté
ma

ma gloire , il me coûtera bientôt la vie. Car enfin que deviendrai je ? à quel sort puis je m'attendre. L'Infant d'Aragon est prêt d'arriver. Il faudra quitter son nom sous lequel j'ai osé me cacher , & que dira-t-on de moi alors ? mon désespoir préviendra ce moment fatal. Si votre impitoyable rigueur s'obstine à me refuser enfin l'éclaircissement que je souhaite , si vous persistez à me croire coupable malgré les preuves que je puis vous donner de mon innocence ; tremblez des excès où je puis me porter. Comme rien n'a jamais égalé mon infortune , rien n'égalera non plus les travers auxquels je me livrerai pour en accélérer la fin.

E N R I Q U E.

Laissez-moi, perfide. Si vos larmes & votre beauté réveillent ma tendresse , songez qu'elles raniment aussi ma fureur. Oui, j'ai juré de vous épouser , mais votre inconstance m'a dégagé de mes sermens. Je ne puis me rappeler ce que je vous ai promis sans me souvenir de l'affront que vous m'avez fait : laissez-moi. Ce qui peut nous arriver de plus heureux à tous deux , c'est de ne nous plus voir. Adieu.

194 LA FIDÉLITÉ, &c.

M A R G U E R I T E,
Est-ce là ta résolution ?

E N R I Q U E.
Je n'en aurai jamais d'autre.

M A R G U E R I T E *en mettant l'épée à la main.*

Défens-toi donc, ingrat, tu vas voir qu'une femme est capable de punir un traître qui l'outrage.

E N R I Q U E.
Ciel ! que faites-vous ?

M A R G U E R I T E.
Je t'arracherai ce cœur que la compassion n'a pu toucher : défens-toi, te dis-je, où je vais te percer sans scrupule.

E N R I Q U E,
Mais examinez....

M A R G U E R I T E,
Je n'examine rien.

E N R I Q U E
Je me défendrai donc, mais c'est moins pour sauver ma vie que pour épargner la vôtre.





SCÈNE III.

MARGUERITE, ENRIQUE,
MATHILDE, GASTON, DOM
FERNAND, ADOLPHE, DES
SOLDATS.

ADOLPHE.

ENCORE des épées. Vîte, c'est ici.

GASTON.

Que vois-je ! arrêtez, Enrique.

DOM FERNAND.

Infant, modérez-vous.

MATHILDE.

Quoi Prince ! ici même, sous mes
yeux !

MARGUERITE.

Grande Princesse, & vous illustres
Princes qui m'écoutez, soyez témoins
de la déclaration que je fais ici de-
vant vous. J'accuse Enrique de trahison
& de lâcheté. Je veux bien oublier
qui je suis pour lui en offrir la preu-
ve, les armes à la main.

ENRIQUE.

Je suis perdu.

M A R G U E R I T E.

Il m'a manqué de parole. Suivant toutes les loix, c'est une cause suffisante de duel. Je vous le demande, Comtesse, & vous supplie de nous assigner le champ de bataille, comme vous seule en avez le droit en qualité de Souveraine de ces Provinces. Notre combat sera public; je voudrois rendre l'univers entier témoin de ma vengeance & de sa honte. (*Elle s'en va.*)

E N R I Q U E.

Arrêtez, écoutez-moi.

D O M F E R N A N D.

Que voulez-vous lui dire? je suis son parent, je suis obligé de lui servir de parain dans le combat: je recevrai pour lui tout ce que vous avez à lui faire parvenir,

E N R I Q U E.

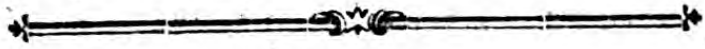
Je ne puis parler qu'à lui.

D O M F E R N A N D.

En ce cas je vous quitte, & vais le trouver pour lui offrir mes services.

G A S T O N.

Puisque vous restez seul, Enrique, c'est à moi à vous servir de parain & je m'en charge avec joie. (*Il s'en va.*)



SCÈNE IV.

MATHILDE, ENRIQUE.

ENRIQUE.

J'EMBRASSE vos genoux, Madame; si j'ai acquis quelques droits à votre reconnaissance par les services que j'ai eu le bonheur de rendre à votre illustre maison, pour toute récompense, je ne demande.... Que vais-je dire? ô Ciel!.... que d'être dispensé de combattre contre le Prince d'Aragon.

MATHILDE.

Mais, Enrique, pensez-vous bien à ce que vous dites?

ENRIQUE.

Accordez-moi cette grace, Madame. Vous fremiriez pour moi, si vous saviez le péril que j'y cours.

MATHILDE.

Plus je vous écoute, moins je conçois ce que j'entends.

ENRIQUE.

Ah! si vous pouviez lire dans mon

cœur , mes paroles ne vous paroîtroient pas si obscures.

MATHILDE.

Ce n'est point à moi à prononcer sur cette grande affaire ; elle dépend de mon Conseil : mais Enrique , toute femme que je suis , je ne puis m'empêcher de vous rappeler à vous-même , & de vous dire que ce n'est pas ainsi qu'on se comporte dans de pareilles occasions. (*Elle s'en va.*)



SCÈNE V.

ENRIQUE, *seul.*

CE n'est pas ainsi qu'on se comporte en de pareilles occasions ! hélas ! il n'est que trop vrai. Mai si jamais gentilhomme n'en a agi comme moi , jamais aussi il n'est arrivé à un gentilhomme une pareille aventure. Que je me batte , ou que je ne me batte pas , je n'en suis pas moins déshonoré. Accepter le duel contre une femme , est une lâcheté : le refuser , m'expose au mépris public : m'absenter est une

bassesse. Il n'y a aucun moyen pour me tirer de l'affreuse situation où je me trouve. Que t'ai-je fait ! que t'ai-je fait, ô destin ennemi, pour me plonger dans de si horribles allarmes ? Hélas ! je n'ai pas même la triste consolation de pouvoir, parmi les maux qui m'accablent, me permettre un choix.



SCÈNE VI.

ENRIQUE, LOTAIRE.

ENRIQUE.

ENCORE si..... (*Appercevant Lotaire.*) Mais que vois-je ?

LOTAIRE.

A peine remis de ma blessure, je me traîne ici sur les pas de Marguerite pour la sauver, si je le puis, du ressentiment d'Enrique : mais où la trouver ? Monsieur, pouvez-vous m'enseigner.... Ah ! Ciel ! c'est lui.

ENRIQUE.

Surcroît d'embarras.

L O T A I R E.

C'est vous que je cherche , Enri- que. Je vous dois compte de tout ce qui s'est passé dans cette nuit funeste , où vous avez eu sur moi un si cruel avantage. Vous m'en ferez raison tout-à-l'heure ; mais avant tout je veux justifier Marguerite. Puisque vous l'avez avec vous , c'est pour l'épouser sans doute , & je ne puis souffrir que vous ayez contre elle le moindre soupçon, qui pourroit dans la suite empoisonner sa vie. Elle n'a jamais eu pour moi la moindre complaisance. Si je suis entré dans son jardin , c'est à l'aide de sa femme-de-chambre qui m'a procuré une échelle. Marguerite fut épouvantée en me voyant , & d'autant plus qu'elle vous attendoit , comme la suite me l'a fait connoître. Elle m'engagea à me cacher dans un cabinet qui devoit me dérober à votre vue. Vous savez le reste , vous savez...

E N R I Q U E.

Il suffit. Vous m'avez dit que vous veniez me demander raison de votre blessure : marchons.

L O T A I R E.

Je vous suis. (*On entend un tambour.*) Qu'est-ce que cela ?

COMÉDIE. 201

ENRIQUE.

C'est quelque chose que l'on publie.

LOTAIRE.

Le Palais est ouvert & le peuple s'y amasse en foule, pour lire un placard qui y est exposé.

ENRIQUE.

Voyons ; tout ceci m'embarrasse cruellement.



SCENE VII.

Les mêmes, MARGUERITE dans le fond du théâtre.

MARGUERITE.

JE cherche Enrique. Voyons un peu si l'extrémité où il se trouve l'aura amené à quelque espoir de conciliation.

ENRIQUE, *après avoir lu.*

Ciel ! je suis perdu !

LOTAIRE.

Nous ne pouvons donc plus nous battre ?

E N R I Q U E.

Comment donc ?

M A R G U E R I T E.

Mais , ne vois je pas Lotaire ?

L O T A I R E.

Je vois que vous avez une affaire. Mon devoir est de vous y rendre tous les services qui dépendront de moi ; si vous en revenez, nous vuiderons la mienne.

E N R I Q U E.

Non , non , vous avez ma parole. Un Gentilhomme qui a accepté un combat ne peut pas le différer pour un autre , & c'est à vous que je donne la préférence.

M A R G U E R I T E.

Puisque je suis assez heureuse pour retrouver ce témoin irréprochable de mon innocence que je croyois mort, il faut l'obliger à défabuser Enrique. C'est vous que je cherche , Enrique.

E N R I Q U E.

Cruelle !... Mais dissimulons. Que me veut votre Altesse.

L O T A I R E.

Son Altesse !



SCÈNE VIII.

Les mêmes, GASTON, DOM
FERNAND.

DOM FERNAND.

INFANT, je vous cherche...

GASTON.

Enrique, tout est prêt.

DOM FERNAND.

Le Conseil vous permet de vous
battre.

GASTON.

Ainsi, c'est à nous à convenir en-
semble de l'heure & des armes.

ENRIQUE.

Elles me sont indifférentes; mais
comme le plutôt vaut le mieux, ce
fera ce matin même si le Prince le
veut. Quant aux armes, nous n'aurons
que celles qui conviennent à des
Gentilhommes, l'épée; j'en ai deux
parfaitement égales, dont je laisse le
choix à mon adversaire.

GASTON & DOM FERNAND.

Allons donc tous.

ENRIQUE, *à part.*

Il m'est heureusement venu une idée qui me tirera d'embarras.



SCENE IX.

LOTAIRE, *seul.*

UN Prince ! un Infant ! une Altesse ! voilà bien de la grandeur ; mais je m'y perds. J'ai certainement vu là Marguerite déguisée. Cependant, si c'est elle, comment Enrique peut-il ne pas la reconnoître ? Comment consent-il à se battre avec elle ? Comment souffre-t-il qu'on l'appelle l'Infant devant lui ? Il y a sûrement ici quelque mystere que je ne puis pénétrer ; mais peut être aussi n'est-ce pas elle. Ce n'est pas la premiere fois qu'on auroit vu une aussi étonnante ressemblance. Si c'étoit elle, Enrique n'est pas assez lâche pour tirer l'épée... Mais si ce n'étoit pas elle aussi... Attendons l'événement, je suis cu-

rieux d'en voir le succès. Si c'est elle il n'y a rien à craindre , & toute mon impatience est de savoir comment En-rique se tirera d'affaire.



S C E N E X.

LOTAIRE , LAURETTE ;
ENRIQUE , *dans le fond.*

E N R I Q U E.

J E vois Laurette tourner de ce côté, voyons si elle parlera à Lotaire.

L A U R E T T E.

Ah ! Monsieur , prenez pitié d'une infortunée.

L O T A I R E.

Quoi ! c'est toi , ma pauvre Lau-rette ? Et dans quel équipage !

L A U R E T T E.

Je me jette à vos genoux , ma vie dépend de vous seul. Si Enrique ou ma maîtresse savoient jamais que c'est moi qui vous ai fait entrer la nuit dans le jardin , non - seulement sans

206 LA FIDÉLITÉ, &c.

que Marguerite le fût , mais même sans qu'elle en eût le moindre soupçon , tout mon sang ne suffiroit pas pour satisfaire leur fureur. Vous êtes Gentilhomme, Lotaire , je compte que vous ne ferez rien d'indigne d'un Gentilhomme , & qu'une malheureuse fille qui vous a obligée n'en portera pas la peine. Adieu. (*Elle s'en va.*)

L O T A I R E , *en la suivant.*

Laurette , un moment. N'as-tu rien de plus à me dire ?

E N R I Q U E .

Heureux aveu qui commence à me faire connoître la vertu de Marguerite & son innocence. Allons , tâchons de m'en assurer complètement , & finissons enfin cette journée. (*Il s'en va.*)





SCÈNE XI.

DOM FADRIQUE D'ARAGON;
RICHARD.

DOM FADRIQUE.

ENFIN, me voici dans cette célèbre ville de Bruxelles, où je desiro d'être depuis si long-tems : quoique mon équipage ne soit pas arrivé, je n'y ferai pas moins bien reçu.

RICHARD.

Ma foi, je crois qu'on vous y attend & qu'on vous croyoit perdu. Tenez, voilà une affiche qui porte votre nom, c'est peut-être pour apprendre de vos nouvelles.

DOM FADRIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

RICHARD, *qui a lu.*

Mais cela passe la raillerie.

DOM FADRIQUE *s'approche de l'affiche & lit.*

„ Dom Fadrique d'Aragon, Infant
„ d'Aragon, Seigneur de Cardonne,

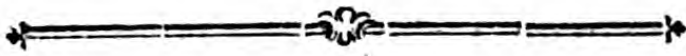
» Grand-Maître de Saint-Jacques, sous
 » l'autorité du Conseil Souverain de
 » cette province, & en présence de
 » la Sérénissime Princesse, Madame
 » Jeanne Mathilde, Comtesse Palati-
 » ne de Bourgogne, de Flandre, &c.
 » soutiendra à Enriquer de Lorraine,
 » Comte de Clermont, le jour & l'heu-
 » re de cette année qu'il voudra choi-
 » sir, que lui Comte de Lorraine est
 » un menteur, qui a trompé lui Dom
 » Fadrique & lui a manqué de paro-
 » le, & pour que tout l'univers soit
 » instruit... ». C'est assez lire. Voilà
 une grande impudence; prendre ainsi
 mon nom publiquement! Que dis-tu
 de ceci, Richard?

R I C H A R D.

Pardieu, Monseigneur, je ne dis rien. Vous voyez ce qui en est.

D O M F A D R I Q U E.

Je fais ce que j'ai à faire. Je me trouverai sur le champ de bataille, & là, en prenant à partie & l'affronteur & l'affronté, je ferai connoître que de me voler mon nom, n'est pas une entreprise légère.



SCÈNE XII.

Le théâtre change ; il représente une grande place au milieu & une tente superbe, où sont assises, sur des gradins, Mathilde & toutes les femmes de sa Cour. Aux deux côtés sont deux tentes plus basses, où l'on apperçoit d'un côté Marguerite, & de l'autre Enrique, chacun avec son parrain. Adolphe, en qualité de juge du camp, est assis aux pieds de Mathilde. Lotaire & Dom Fadrique se glissent en dedans de la barrière. Les trompettes sonnent un appel.

DOM FERNAND, à Marguerite.

C'EST à vous à sortir.

MARGUERITE, à part.

Allons, voici l'instant décisif. Je ferai bientôt morte ou vengée. Je recouvrerai mon honneur, ou je perdrai la vie.

210 LA FIDÉLITÉ, &c.

(*Les trompettes sonnent un second appel.*)

G A S T O N , à *Enrique.*

C'est à vous.

E N R I Q U E .

Paroiſſons donc puisqu'il le faut , & faisons usage de notre dernière ressource , pour éluder une si cruelle nécessité.

L O T A I R E .

Je sortirai bientôt d'incertitude.

A D O L P H E .

Dom Fadrique d'Aragon . . .

D O M F A D R I Q U E .

Le voici , le vrai Dom Fadrique : Je viens ici réclamer & défendre mon nom contre l'imposteur qui ose l'usurper.

M A R G U E R I T E .

Quoi ! voilà l'Infant ! que vais-je devenir ?

D O M F A D R I Q U E .

Auguste Mathilde , le premier objet qui a frappé mes yeux en entrant dans vos Etats , c'est un placard où j'ai vu mon nom compromis. Je ne demande point justice de cet attentat , mais je vais la faire. Je suis seul le

véritable Dom Fadrique d'Aragon. Puisque c'est à lui que le champ a été accordé, je vais d'abord me battre contre Enrique pour prouver que je ne suis pas indigne de ce nom illustre. Ensuite, je punirai le téméraire qui n'a pas tremblé de se l'approprier. Il faut que ce soit un lâche bien méprisable. Quiconque porte un titre honnête, ne vole point ceux des autres.

ENRIQUE, *à part.*

Voilà d'autres difficultés auxquelles je ne vois point de remède.

LOTAIRE, *à part.*

A quoi me décider entre elle, lui & Enrique?

DOM FERNAND.

Voilà donc deux Infans d'Aragon : j'ai promis de servir le véritable ; mais à quoi le reconnoître ?

ADOLPHE.

Il faut terminer tout ceci. Voilà une aventure telle qu'il n'en est peut-être jamais arrivée depuis l'institution de la Chevalerie. Qui de vous est Dom Fadrique ?

MARGUERITE & DOM FADRIQUE.

Moi.

A D O L P H E.

Je n'en suis pas plus instruit.

D O M F A D R I Q U E.

Qui donc peut être ce jeune téméraire ? J'ai quelque idée que ses traits ne me sont pas inconnus. Enfin , je suis le vrai Dom Fadrique. Quiconque osera ou soutenir le contraire ou refuser de me croire , aura tout à l'heure affaire à moi. (*Il met l'épée à la main.*)

A D O L P H E.

Arrêtez.

D O M F E R N A N D.

Celui-ci me paroît avoir raison. C'est à lui que mon secours est dû.

L O T A I R E.

Quoi ! deux contre un ! (*A part.*)
Je vais la défendre , puisqu'elle est seule. (*Il se range auprès de Marguerite.*)

E N R I Q U E.

Qui vous dit de vous mêler dans tout ceci ? N'est-ce pas à moi à le soutenir quand on l'attaque ?

GASTON.

Pour moi je défendrai Enrique,
dans tous les cas possibles.

MARGUERITE, à Lotaire.

Et qui demande votre secours, à
vous ? Sachez que chaque moment où
je diffère à vous arracher la vie, paroît
un siècle à mon cœur irrité. Laissez-
moi.

ADOLPHE.

Qu'on se taise. Sachez tous que
celui qui osera faire un pas avant que
la Princesse ait prononcé, sera traité
comme coupable de leze-majesté.

DOM FADRIQUE.

Je mourrai mille fois plutôt que
de souffrir que personne s'attribue
mon nom & en profite à mes yeux
pour se battre.

ADOLPHE.

Silence, encore une fois. Je vais
de l'autorité de la Comtesse, vous con-
cilier tous.

Tous ensemble.

Comment !

ADOLPHE.

C'est aux personnes plutôt qu'aux

noms, que le champ a été accordé. Or, sur les personnes il n'y a pas d'incertitude : Enrique est défié ; voilà celui qui le défie. Qu'ils se battent, & le survivant aura affaire, s'il le juge à propos, avec ce troisième Gentilhomme. Allons, qu'on ne réplique pas, la sentence est sans appel.

D O M F E R N A N D.

En ce cas je suis lié par ma parole envers le premier Dom Fadrique ; mais celui des deux qui sera le véritable, peut être sûr du zèle avec lequel je contribuerai à le venger de l'autre.

D O M F A D R I Q U E.

Puisqu'il n'y a point d'appel, je veux donc bien attendre l'issue de ce premier combat ; mais le vainqueur ne jouira pas long-tems de son avantage.

E N R I Q U E, *à part.*

Me voilà revenu au point que je redoutois.

L O T A I R E, *à part.*

Voyons donc ce que va faire Enrique.

A D O L P H E, *à Enrique*

Allons, choisissez les armes, vous

COMÉDIE. 215

en avez le droit, comme j'ai celui de les visiter.

ENRIQUE.

(*A part.*) Il n'y a plus à balancer. Ufons de stratagême. (*Haut.*) Messieurs, il me semble que des Chevaliers qui se présentent au combat couverts de fer, rendent plus leur valeur suspecte qu'ils n'assurent leur personne. Je ne veux point de ces remparts plus favorables à la lâcheté qu'au courage, & afin qu'il n'y ait aucune espee de soupçons, je demande que le combat se fasse nud en chemise, avec une simple épée.

DOM FERNAND.

Voilà un beau trait.

GASTON.

Cette demande est d'un homme de cœur.

MARGUERITE, *à part.*

Ah ! malheureuse ! que vais-je faire ? Moi ! me battre nue !

LOTAIRE, *à part.*

Voilà la défaite la plus adroite qu'il soit possible d'imaginer.

216 LA FIDÉLITÉ, &c.

DOM FERNAND, à Marguerite.

Allons, venez vous déshabiller.

MARGUERITE.

Moi ! me déshabiller !

ADOLPHE.

Vous balancez.

MARGUERITE.

Où me suis-je précipitée ?

ADOLPHE.

Eh bien, êtes-vous décidé ?

MARGUERITE.

Mais, il me semble qu'il n'y a que des barbares, de vils gladiateurs, ou des bêtes féroces, qui puissent se battre en cet état ; mais nous...

ADOLPHE.

Tout cela est fort bien ; mais vous n'avez pas le choix, il appartient à celui qui est défié.

MARGUERITE.

Je ne puis.

DOM FERNAND.

Vive-dieu ; tant de lenteur ressemble bien à de la crainte.

LOTAIRE, à part.

Elle est terriblement embarrassée.

MARGUERITE.

COMÉDIE. 217

MARGUERITE.

Mais ne peut-on pas changer cet arrêt ?

ADOLPHE.

On ne le peut.

MARGUERITE.

Eh ! bien , puisqu'il faut que ma honte & ma confusion deviennent publiques, jouis de ton triomphe, cruel ! vois mes yeux noyés de larmes, & Marguerite à tes genoux confesser sa défaite.

ENRIQUE.

Vous pleurez !

DOM FERNAND.

Le lâche est indigne des soins que j'ai pris pour lui.

DOM FADRIQUE.

Imposteur, je puis à présent te punir.

ADOLPHE.

Il va recevoir le châtiment de ses calomnies.

LOTAIRE, *s'avançant auprès d'elle.*

Je saurai l'arracher de vos mains.

Tome IV.

K

218 LA FIDÉLITÉ, &c.

ENRIQUE.

Arrêtez, je vais vous éclaircir & vous satisfaire tous.

Tous.

De quelle maniere ?

ENRIQUE.

La voici. (*Il donne la main à Marguerite & l'embrasse.*) Je ne trahis point votre secret, mais publiez-le vous-même, vous voyez qu'il le faut.

MARGUERITE.

Que Lotaire commence donc par me rendre justice.

ENRIQUE.

Il n'en est pas besoin : si je ne vous savois innocente, vous offrirois-je ma main comme je l'ai fait ?

LES PRINCES.

Mais, que signifie donc tout ceci ?

ENRIQUE.

Mon adversaire pleure ; je lui donne la main & je reçois la sienne. A sa blancheur, à sa beauté, ne devinez-vous pas que c'est un ennemi, par lequel on peut être insulté sans honte ?

COMÉDIE. 219

LOTAIRE.

C'est donc à moi à vous apprendre que le jeune homme que vous voyez est une femme & la femme de Enrique de Lorraine. Je lui voue mon secours.

DOM FADRIQUE.

Cela suffit. Je me rappelle à présent ses traits. Je fais qui elle est, & je ne puis que la prier d'agréer mes respects.

MATHILDE, *en se levant.*

Je ne puis que féliciter Enrique de cet heureux dénouement, & j'en suis ravie pour moi-même. Allons, oublions dans les divertissemens les inquiétudes que ce jour nous a données.

FIN.

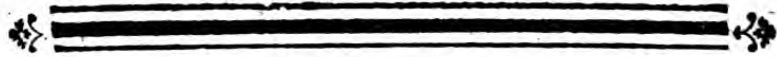
LE FOU
INCOMMODE;

En Espagnol,

UN BOBO HAZE CIENTO;

COMÉDIE

*De Dom ANTONIO
DE SOLIS.*



P E R S O N N A G E S.

Dom LOUIS.

Dom DIÉGO, *frere de Dona Aña.*

Dom COSME, *frere de Dona Isabelle.*

Dona AÑA, *sœur de Dom Diégo.*

Dona ISABELLE, *sœur de Dom Cosme.*

MARTIN, *Valet de Dom Louis.*

PETIT-JEAN, *Valet de Dom Cosme.*

LAURETTE, *Suivante de Dona Aña.*

INÈS, *Suivante d'Isabelle.*





LE FOU INCOMMODE.



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS, MARTIN.

DOM LOUIS.

LAURETTE étoit avec elle, autant que j'en ai pu juger sous le voile.

MARTIN.

Laurette ! vous vous moquez.

DOM LOUIS.

Point du tout. Je me suis même promis que tu me la ferois connoître.

K iv

tre, & j'étois fort pressé de te revoir pour être instruit de ce que tu fais.

M A R T I N.

J'en ai conté à Laurette pendant quelque tems, mais elle a depuis changé de maison, & je ne fais à présent où elle est, ni même si elle ne m'a pas oublié depuis que je ne la vois plus. Si c'est elle qui accompagne votre belle inconnue, en deux minutes je serai informé de tout. Elle a donc fait une bien vive impression sur vous?

D O M L O U I S.

Ah ! Martin ! c'est ce qu'on peut imaginer de plus charmant ! voilà quatre jours que je la vois tous les soirs, & j'en suis de plus en plus enchanté. Elle m'a donné rendez-vous ici aujourd'hui ; mais l'accident d'hier ne l'en détournera-t-il pas ?

M A R T I N.

Quel accident !

D O M L O U I S.

J'étois à parler avec Dona Ifabelle à sa fenêtre, quand mon adorable inconnue a passé. Elle m'a pris par le bras d'une manière toute engageante,

& m'a emmené avec elle, sans que je fisse, comme tu peux croire, beaucoup de résistance. Je m'entretenois avec elle, lorsque deux hommes, enveloppés dans leurs manteaux, sont venus l'examiner de si près, que je n'ai pu m'empêcher de leur dire de s'éloigner. Pour toute réponse, ils ont mis l'épée à la main & moi aussi. Cela a fait du bruit, du monde est venu, ils se sont sauvés, & je n'ai plus revu la beauté qui m'a inspiré tant d'amour; mais je veux l'attendre ici dans l'espérance qu'elle y pourra venir.

MARTIN.

Voilà donc la pauvre Isabelle oubliée sans retour. Elle vous aime pourtant bien tendrement.

DOM LOUIS.

Il est vrai.

MARTIN.

Elle a de la beauté.

DOM LOUIS.

Je l'avoue.

MARTIN.

Elle a trois mille bons ducats de

K y

226 L E F O U , &c.

rente , & le double au moins en esprit , en graces.

D O M L O U I S .

Je conviens de tout cela.

M A R T I N .

Et vous l'abandonnez , pour qui ? Pour une inconnue que vous n'avez encore vue que deux ou trois fois.

D O M L O U I S .

Que veux-tu que je fasse ? Dom Diégo , mon ami , est amoureux d'Isabelle.

M A R T I N .

Celui-là est bon : & ne l'étiez-vous pas avant lui , vous ?

D O M L O U I S .

Mais il ignoroit ma passion quand il s'est livré à la sienne ; il m'en a depuis fait confidence & je ne lui ai rien opposé. Après tout , quand , pour me détacher d'Isabelle , il n'y auroit que l'extravagance de son frere , c'en seroit assez.

M A R T I N .

J'avoue que c'est un étrange faquin , que ce Dom Cosme , un fanfaron qui parle toujours de pourfendre les gens , & qui fuit à la vue d'une

épée ; à qui son opulence donne un orgueil insupportable, & qui n'a que de mauvaises qualités.

DOM LOUIS.

Eh ! bien, feroit-il décent que j'épousasse la sœur d'un fou comme celui-là ?

MARTIN.

Eh ! oui, sans doute. On peut très-bien faire son beau-frère d'un homme dont on ne voudroit pas pour ami.

DOM LOUIS.

Paix. Il me semble que j'apperçois Dom Diégo qui vient ici avec des femmes.

MARTIN.

Si c'étoit la belle inconnue qui vous cherchât ?

DOM LOUIS.

Elle m'a promis de se rendre ici, ce pourroit être elle.



 S C E N E II.

ISABELLE , INÈS , *voilées* ;
 DOM LOUIS , DOM DIÉGO ,
 MARTIN.

D O M D I É G O .

D O M L O U I S , un mot.

D O M L O U I S .

Je vous écoute. (*Dom Diégo lui
 parle bas.*)

I N È S .

Savez-vous qu'il y a bien de la hardiesse dans ce que nous faisons. Quoi ! sur la foi de votre voile , vous osez prier Dom Diégo de vous mener à Dom Louis ? Vous le forcez de vous indiquer lui-même son rival.

I S A B E L L E .

Il ne pourra me reconnoître. J'ai soin de déguiser ma voix , & il faut absolument que je sache qui est cette femme qui est venue arracher Dom Louis de ma fenêtre.

C O M É D I E. 229

D O M D I É G O.

Elles se font adressées à moi pour favoir où elles pourroient vous trouver, & je les ai conduites ici.

D O M L O U I S.

C'est la Dame du parc, celle dont je vous ai parlé.

D O M D I É G O.

Entretenez-vous avec elle; je vais veiller pour qu'on ne puisse vous surprendre.

D O M L O U I S.

Je vous en ferai bien obligé.

D O M D I É G O.

Que je serois heureux si Isabelle vouloit vous exposer à me rendre le même service.

D O M L O U I S, *à Isabelle.*

Adorable beauté, pour qui tout soupire ici, & soupire en vain...

I S A B E L L E.

Il ne m'a pas reconnu.

D O M L O U I S.

Ne me ferez-vous point la grace de lever enfin ce voile envieux? Du moment que je vous ai vue au parc...

230 L E F O U , &c.

I S A B E L L E , *bas.*

Au parc ! l'infidèle me trompe ;
il croit parler à une autre.

D O M L O U I S .

De ce moment je vous ai donné
mon cœur.

I S A B E L L E .

Il faut que je me découvre , nous
verrons un peu quelle excuse il pour-
ra me donner. (*Comme elle veut lever
son voile , Inès l'arrête.*) Que veux-tu ?

I N È S .

Prenez garde , le voilà.

I S A B E L L E .

Suis - moi sans faire semblant de
rien.

I N È S .

Oui , retirons nous ; car si cet im-
bécille nous apperçoit , il s'acharnera
à nous suivre précisément parce que
ce fera une impertinence.

D O M L O U I S .

Où allez-vous ?

I S A B E L L E , *à Inès.*

Dis-lui de rester ici.

C O M É D I E. 231

D O M L O U I S.

Vous ne répondez pas.

I N È S.

N'allez pas plus loin, Dom Louis.
Il est de la plus grande conséquence
que.... Le voilà. Adieu. (*Elles s'en
vont.*)



S C E N E III.

DOM LOUIS, DOM DIÉGO;
DOM COSME.

D O M L O U I S.

Q U'EST-CE que cela veut dire?

D O M D I É G O.

Je n'y comprends rien; mais j'ap-
perçois Dom Cosme, c'est sûrement
lui de qui elles ont craint d'être ap-
perçues.

D O M L O U I S.

Il faut que je sache à quoi m'en
tenir. Faites-moi le plaisir de l'arrê-
ter ici, tandis que je vais les sui-
vre.

232 L E F O U , &c.

D O M D I É G O .

Ce feroit lui donner plus d'envie de les rejoindre. Il fait que je fers sa sœur Isabelle , & il est encore plus jaloux qu'extravagant.

D O M L O U I S .

Allons-nous-en donc tous deux.

D O M C O S M E .

Arrêtez un instant.

D O M L O U I S .

Voilà mon reste , je ne puis l'éviter. Dom Diégo , mon ami , puis je vous supplier de tâcher d'arrêter cette Dame quelques minutes. Votre maison est ici près , & votre appartement très-solitaire. Voyez si vous pourriez l'engager à y entrer un instant pour m'attendre.

D O M D I É G O .

Je vais essayer. Cependant mon appartement...

D O M L O U I S .

Je sens toute la grandeur du service que vous me rendrez.

D O M D I É G O .

Si je réussis , voilà la clef. J'ai un passe-partout qui m'en tiendra lieu.

Vous vous y rendrez quand vous pourrez ; mais il ne me sera pas possible de vous y attendre , parce que j'ai une affaire qui exige ma présence.

DOM LOUIS.

Ne vous gênez point. Adieu.



SCÈNE IV.

DOM LOUIS, DOM COSME,
PETIT-JEAN.

DOM COSME.

EH ! Dom Louis , quel secret aviez-vous donc là avec Dom Diégo ?

DOM LOUIS.

Voilà une belle question. Est-il possible que vous ne prendrez jamais le ton des honnêtes gens ?

DOM COSME.

Dom Louis , bride en main , s'il vous plaît. Le livre de la civilité dit , en propres termes , chapitre 4 , que c'est une impolitesse que de parler bas.

234 L E F O U , &c.

D O M L O U I S.

Oh ! si le livre de la civilité le dit , je ne le ferai plus.

D O M C O S M E.

Et si vous & Dom Diégo retombez encore dans cette faute , je saurai...

D O M L O U I S.

Que ferez-vous ?

D O M C O S M E.

Comment ! ce que je saurai ! vous couper les oreilles , par-dieu

D O M L O U I S.

A nous deux !

D O M C O S M E.

Et à cinquante autres avec.

D O M L O U I S.

Vous êtes un homme d'expédition.

D O M C O S M E.

Petit-Jean , eh ! suis-je bien là ?

P E T I T - J E A N.

On ne peut pas mieux. Vous menacez , on ne vous répond pas , & c'est très-bien fait.

D O M C O S M E.

J'ai du courage , oui ; mais il suffit , Dom Louis. J'ai quelque chose à vous

confier. J'ai eu une affaire sur laquelle il faut que je vous consulte.

D O M L O U I S.

Il ne manquoit plus que cela.

M A R T I N.

Voilà une bonne aventure.

D O M C O S M E.

Comme je vous l'ai déjà dit, mon cher Dom Louis, je suis amoureux à la folie. Me suivez-vous?

D O M L O U I S.

A merveille. (*A part.*) Cela est fort intéressant.

D O M C O S M E.

L'objet de ma passion y répond de même. Je lui en ai déjà fait l'aveu en personne, & ce n'est pas encore là la plus grande preuve d'attachement que je lui ai donnée.

D O M L O U I S.

Oh! oh! qu'avez-vous donc fait?

D O M C O S M E.

Comment! morbleu! j'ai tiré l'épée pour elle.

D O M L O U I S.

Voilà le fin de l'amour. C'en est le dernier degré.

236 L E F O U , &c.

D O M C O S M E .

Vers le soir : je me suis promené du côté de la maison de ma belle inhumaine. Je l'ai vue qui sortoit voilée ; vous m'entendez ?

D O M L O U I S .

On ne peut pas mieux.

D O M C O S M E .

Je l'ai suivie jusques auprès de chez moi Vous ne m'écoutez pas ?

D O M L O U I S .

Si fait , vraiment , je ne perds pas un mot.

D O M C O S M E .

Il y avoit là un homme de sa connoissance ; car elle l'a tout d'un coup pris par le bras & l'a emmené avec la plus grande vitesse

D O M L O U I S , *à part.*

Qu'entends-je ? C'est avec ce fou que j'ai mis l'épée à la main , & c'est sa maîtresse qui sort d'ici. Qui l'auroit jamais deviné d'une si jolie femme ?

D O M C O S M E .

Moi , témoin de tout cela , j'ai bravement dégainé , & je suis tombé

comme la foudre sur mon homme.

DOM LOUIS.

L'avez-vous reconnu ?

DOM COSME.

Non , il se cachoit trop bien ; mais ce que je fais de lui , c'est que c'est un grand poltron. Ah ! ah ! ah !

DOM LOUIS.

Comment poltron !

DOM COSME.

Oh ! si poltron , que c'est une honte de le dire.

DOM LOUIS.

Quoi ! s'est-il battu en traître ?
Avoit-il du monde avec lui ?

DOM COSME.

Non , il étoit seul.

DOM LOUIS.

Et vous ?

DOM COSME.

J'avois Petit-Jean avec moi.

DOM LOUIS.

Eh ! bien , vous étiez donc deux contre lui ? Il me semble que s'il y

238 LE FOU, &c.

a de la poltronnerie , ce n'est point de sa part.

D O M C O S M E.

Il y a de la mal-adresse , au moins.

D O M L O U I S.

En quoi ?

D O M C O S M E.

En quoi ! pouvez - vous le demander , vous le phénix des esprits délicats & pénétrants. Il avoit avec lui la Dame aux pieds de laquelle je mets toutes mes facultés. S'il avoit profité de ce moment d'aliénation , d'extase de ma part , ne pouvoit-il pas me casser la tête sans le moindre péril ?

D O M L O U I S.

Vous avez raison.

D O M C O S M E.

Vous riez , je crois.

D O M L O U I S.

Moi ! non en vérité.

D O M C O S M E.

Savez-vous bien , mon petit ami ; qu'on ne rit pas ainsi à mon nez , impunément ? Adieu.

COMÉDIE. 239

DOM LOUIS.

Où allez vous ?

DOM COSME.

Je me retire par compassion pour vous.

DOM LOUIS.

Qu'est-ce que cela signifie ?

DOM COSME.

Oui, si je restois, je suis méchant, & vous pourriez vous en trouver mal. Rendez graces à mon courage, qui me porte à la retraite.



SCENE V.

DOM LOUIS, MARTIN.

MARTIN.

Nous voilà bien.

DOM LOUIS.

Tu as tout entendu.

MARTIN.

Oui, & j'en ai bien ri aussi. Il faut avouer que la Dame du parc est une belle trouvaille. Vous ne voulez pas

240 L E F O U , &c.

de cet extravagant pour beau-frère ;
& il se trouve être votre rival , & ri-
val favorisé.

D O M L O U I S .

Si Dom Diégo a pu la faire entrer
chez lui , je vais être instruit de tout.
Va-t-en par là , toi , & prends garde
que Dom Cosme ne m'examine ; pour
moi je sors par ici & je reviens dans
un moment.



S C E N E V I .

*Le théâtre change ; il représente l'apparte-
ment de Dom Diégo. Il en ouvre la
porte & y fait entrer Inès.*

D O M D I É G O , I S A B E L L E , I N È S .

D O M D I É G O .

V O I L A mon appartement , Mada-
me. (*A part.*) Je n'ai jamais vu de
femme aussi silencieuse. Elle ne parle
que par signes. Il n'a pourtant pas fallu
la prier beaucoup pour la déterminer
à venir ici. (*Haut.*) Souhaitez-vous
que

que je ferme la porte? (*Elle fait signe que oui.*) Bon, je vais la fermer. Adieu donc. (*A part.*) Je vais voir si je serai assez heureux pour trouver Isabelle à la promenade. Dom Louis a sa clef. Il va venir tout-à-l'heure. Je ne fais; cette femme-ci m'a l'air d'une friponne qui veut se donner pour quelque chose de conséquence: mais Dom Louis est un homme d'esprit, il faudra bien l'apprécier. (*Il s'en va.*)



SCÈNE VII.

ISABELLE, INÈS.

INÈS.

Nous voilà bien, Madame. Savez-vous que tout ceci a l'air d'une aventure de comédie? Un de vos amans vous prête sa maison pour y voir son rival.

ISABELLE.

Je suis honteuse moi-même de me trouver ici; mais peut-on raisonner avec de la jalousie? Ce que m'a dit Dom Louis en me prenant pour

une autre , m'a mis hors de moi. Je me suis laissé conduire fans savoir si c'étoit ou par envie d'être instruite de sa perfidie , ou par crainte que Dom Diégo ne me reconnût en me suivant jusques chez moi. Je me suis trouvée entrée , avant même que d'être décidée si j'entrerois ; mais je vais terminer tout ici. Je romprai avec l'ingrat qui me trompe. Dom Diégo est plus fidele & plus constant. Puisqu'il faut renoncer à mon amour , je sauverai du moins mon honneur.

I N È S.

Mais , Madame , il me vient une idée : si la nouvelle maîtresse de Dom Louis est , comme vous le soupçonnez , Dona Aña , oseroit-il venir vous parler dans l'appartement du frere de cette Dame ?

I S A B E L L E.

Tu ne connois ni sa hardiesse ni son indiscretion. D'ailleurs , il me paroît que ce logement-ci est écarté de celui de Dona Aña.

I N È S.

Je ne fais , voilà une porte qui pourroit bien y communiquer ; mais tenez , voilà qu'on l'ouvre.

COMÉDIE. 247

ISABELLE.

Je suis perdue : que faire ?

INÈS.

Nous ne pouvons pas fortir , le mieux est de nous cacher.

ISABELLE.

A la bonne heure. Couvre-toi bien.

INÈS.

Entrons dans ce cabinet, jusqu'à ce que nous sachions de quoi il s'agit.

ISABELLE.

Tu as raison. (*Elles se cachent.*)



SCÈNE VIII.

ISABELLE, INÈS *cachées & voilées* ;
DONA ANA, LAURETTE,
avec leurs voiles, mais le visage à découvert.

DONA ANA.

QUOIQUE je fusse prête à fortir ;
je veux avant tout m'éclaircir de tout

L ij

cela. Ce que tu me dis n'est pas possible.

L A U R E T T E.

Je vous le répète : j'allois au parc pour faire vos excuses à Dom Louis , quand j'ai rencontré son valet. Je lui ai demandé où étoit son maître , il m'a assuré que je le trouverois dans l'appartement de votre frere , de Dom Diégo , en grande conférence avec ma maîtresse. J'en ai tremblé d'abord , craignant qu'il ne s'agît en effet de vous & qu'il ne vous eût reconnue ; mais la suite de son discours m'a fait voir qu'il n'en étoit rien. Il faut que votre fripon d'amant ait un rendez-vous dans ce logis avec deux autres femmes , que Martin ne connoît pas. Il en a pour cet effet demandé la clef à votre frere , & il va y venir. Voilà les chiens d'hommes , & puis croyez à leurs sermens.

I S A B E L L E.

C'est Dona Aña.

I N È S , *bas.*

Si Dom Louis arrive en ce moment , ce sera une plaisante rencontre.

ISABELLE, *bas.*

Je n'en ferois pas fâchée. Je verrois tout d'un coup si c'est pour elle qu'il me trahit.

INÈS, *bas.*

Je n'entends pas ce qu'elles se disent.

DONA ANA.

Il ne m'est pas ordinaire d'entrer ici. Il l'est encore moins pour moi d'éprouver des chagrins de cette nature, & je ne puis résister à l'envie de vérifier tout ce que tu me dis. Je fais que si, en effet, Dom Louis a tort, je ne serai pas moins mortifiée que lui, mais je veux en avoir le cœur net. On ouvre; écoutons.

LAURETTE.

C'est lui-même; voyons.





S C E N E IX.

Les mêmes , DOM LOUIS ;
MARTIN. *Ils ferment la porte en dedans.*

M A R T I N.

DOUCEMENT, Monsieur ; la Laurette m'a juré sur son ame que sa maîtresse n'étoit pas sortie de la journée : ainsi ce n'est pas elle que nous avons trouvée.

D O M L O U I S.

Je le crois comme toi : si c'étoit elle... Mais si fait , parbleu , la voilà.

M A R T I N.

Ah ! ah ! par ma foi , votre benêt de rival n'est pas si sot.

D O M L O U I S.

Je ne fais où j'en suis.

D O N A , A Ñ A.

Il se trouble à ma vue.

I S A B E L L E , *bas.*

Écoutons , Inès.

D O M L O U I S.

Je ne fais que lui dire ; mais il faut lui parler. Madame...

D O N A A Ñ A.

Quoi ! Dom Louis ! c'est vous ici !

D O M L O U I S.

Je ne me serois jamais attendu que votre rencontre pût m'embarrasser.

D O N A A Ñ A.

Bon ! quel embarras puis-je vous causer ?

I S A B E L L E, *bas.*

Ils se connoissent, Inès ; mes soupçons ne sont que trop justes.

D O M L O U I S.

Mon embarras, Madame, vient du reproche que je me fais d'avoir adressé mes vœux à une divinité qui reçoit les offrandes de plus d'un adorateur.

D O N A A Ñ A.

Ce propos est celui d'un homme qui ne fait où il en est, ou à qui la tête a tourné. Je ne vous entends pas.

D O M L O U I S.

Vous allez m'entendre, Madame. Vous connoissez mon amour : cette

flamme vive & pure n'a pu se cacher : vous avez paru l'approuver d'abord , & le Ciel m'est témoin de la sincérité avec laquelle je brûlois pour vous. Un bruit trop certain m'apprend aujourd'hui que Dom Cosme me chasse de votre cœur. Cela se peut ; il arrive des choses plus extraordinaires dans la vie , & le caprice peut faire réussir un fou tout comme un autre. Je ne m'en plains pas , quoique j'en eusse le droit : mais enfin si cela est , dites-le moi tout naturellement , & je me retirerai sans regret.

D O N A A N A .

Quoi ! quand c'est moi qui m'étonne de vous trouver ici , quand je me prépare à vous en demander raison , vous prétendez m'obliger à me justifier !

L A U R E T T E .

Je n'y conçois rien. Comment peut-il être si tranquille , tandis qu'il doit trembler que ses deux femmes n'arrivent.

M A R T I N .

Mais Laurette ne me dit rien : cela me paroît singulier. Eh ! ma chère , laissons-là nos maîtres s'arranger. com

me ils pourront : nous, entrons ici, nous y causerons à notre aise.

L A U R E T T E.

A la bonne heure.

Ils veulent entrer dans le cabinet où Isabelle & Inès sont cachées, & s'arrêtent. Laurette continue.

Oh! Ciel! qui va là?

D O N A A Ñ A.

Qu'entends-je? Quel bruit faites-vous?

L A U R E T T E.

Ce n'est rien : c'est que voilà des Dames qui se sont emparées de la place avant nous.

ISABELLE sortant voilée avec Inès.

Je suis découverte : je ne puis plus penser à me cacher. Tirons nous seulement d'ici sans être connues, s'il se peut. Dom Louis, ouvrez-moi la porte.

D O M L O U I S.

Comment? Que voulez-vous dire?

I S A B E L L E.

Je suffoque de rage. Croyez que je vous fais une grace de vous cacher mon visage. Ouvrez, vous dis je : une

250 L E F O U , &c.

femme telle que moi n'étoit pas faite pour être exposée à de pareils désagrémens .

D O N A A Ñ A , à *Laurette*.

Ce sont les femmes de tantôt.

D O M L O U I S .

Mais ces désagrémens , qui vous a obligée de les venir chercher ?

D O N A A Ñ A .

Mon pauvre Dom Louis ! voilà une feinte bien ridicule.

D O M L O U I S .

Comment ! Madame , c'est un tour que l'on me joue.

I S A B E L L E .

Ouvrez la porte vous dis-je.

D O M L O U I S .

Avant tout je saurai qui vous êtes : je leverai ce voile.

I S A B E L L E .

Je vous en épargnerai la peine.
(*Elle se découvre.*)

D O M L O U I S .

Quoi ! c'est vous , Madame ?

C O M É D I E. 251

M A R T I N.

En voilà bien d'une autre

D O M L O U I S.

Je ne fais que dire.

D O N A A Ñ A.

Voilà un singulier incident. Vous, ici, ma chere amie, vous, dans cet équipage !

I S A B E L L E.

Dona Aña, n'insultez point une infortunée... Mais on ouvre.

D O M L O U I S.

C'est assurément Dom Diégo.

D O N A A Ñ A.

Mon frere !

D O M L O U I S.

Quoi ! Dom Diégo est votre frere ?



 SCENE X.

Les mêmes, DOM DIÉGO;
DOM COSME.

DOM DIÉGO.

JE n'ai pu trouver Isabelle dans toute la promenade ; je reviens voir ce que Dom Louis a fait des rendez-vous... Mais que vois-je ! Lui, ici, avec Isabelle & ma sœur ! Je n'y conçois rien.

DOM COSME, *à la porte.*

Dom Diégo est-il chez lui ?

ISABELLE.

Je suis perdue, c'est mon frere.

DOM COSME, *il entre.*

Mais, qu'est ceci ? Dom Diégo & Dom Louis ensemble avec ma sœur & ma maîtresse. Il y a là du bien & du mal.

MARTIN.

Ils ont tous perdu la parole.

DOM DIÉGO.

Je suis dans un horrible embarras.

Qu'est-ce que cela signifie, Dom Louis? Qu'est devenue la dame que vous m'avez dit de faire entrer ici; & pourquoi ces deux dames s'y trouvent-elles?

D O M L O U I S.

Je ne fais que lui répondre.

D O M C O S M E.

Bon, ferme. Qu'il parle; j'y suis ici pour moitié à cause de ma sœur.

D O N A A Ñ A.

(*A part.*) Il se tait. Si je ne prends la parole tout est perdu. (*Haut.*) Ne foyez pas surpris, mon frere, de voir ce cavalier muet: il est honteux des remontrances que je lui ai faites.

D O M D I É G O.

Vous! des remontrances! & sur quoi?

D O N A A Ñ A.

Sur une faute dont vous êtes complice.

D O M D I É G O.

Moi!

D O N A A Ñ A.

Vous-même. Je suis fâchée que

254 L E F O U , &c.

Dona Isabelle ait été témoin d'un pareil travers.

D O M D I É G O .

Je ne vous entends pas.

D O N A A Ñ A .

Elle est venue me voir aujourd'hui. Tandis qu'on nous préparoit une collation, nous avons voulu voir dans la rue, & nous sommes passées dans cette chambre, parce que c'est la seule de la maison qui ait cette vue. Le premier objet qui nous a frappées en entrant, ce sont des femmes voilées qui se sont enfuies à notre approche. A peine avoient-elles disparues, que Dom Louis est arrivé avec une clef qu'il ne pouvoit tenir que de vous, & il cherchoit apparemment les objets que nous avions épouvantés. Je lui en ai dit mon avis & je vous le dis à vous-même. Ce n'est pas quand on a une sœur chez soi que l'on prête sa maison pour de pareilles sottises: songez-y bien. Allons, Isabelle, rentrons chez moi.

M A R T I N , *à part.*

Voilà une fille d'esprit.

C O M É D I E. 255

D O M D I É G O.

Dom Louis, il n'y a rien à répondre, elle a raison.

D O M C O S M E.

Cela me réjouit. Ah ! je savois bien que Dona Aña ne pouvoit pas m'avoir trahi.

D O N A A Ñ A, *revenant.*

Dom Cosme, entrez ici; votre sœur veut vous parler.

D O M C O S M E, *bas.*

C'est elle-même qui brûle de me voir; cela est clair.

D O M D I É G O.

Dom Louis, pour nous, sortons par-là.

D O M L O U I S.

Je vous suis. (*A part.*) Je suis jaloux de cet imbécille.

D O M C O S M E, *à part.*

Je me trouve très-bien de ma méthode de faire l'amour. Je bois, je mange, je dors, je ris & l'on m'adore. Ah, ah, ah.

D O N A A Ñ A, *à part.*

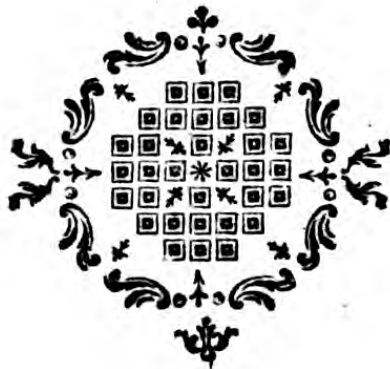
J'étouffe de chagrin.

256 LE FOU, &c.

ISABELLE, *à part.*
Je meurs de dépit.

DOM LOUIS, *à part.*
Je suis au désespoir.

DOM COSME, *à part.*
Je creve de plaisir.





SECONDE JOURNÉE.

*Le théâtre représente le devant des maisons
de Dom Cosme & de Dom Diégo qui
se touchent.*



SCENE PREMIERE.

DOM DIÉGO, MARTIN.

MARTIN.

ME voilà donc à vous, Monsieur, pour aujourd'hui. Il m'est permis de vous demander ce que vous allez faire.

DOM DIÉGO.

Dom Cosme n'est point chez vous : je vais tâcher d'y entrer & de parler à son adorable sœur. Si j'avois pu trouver Dom Louis, je l'aurois prié de m'attendre ici; mais je crois que tu mérites assez ma confiance pour espérer de toi le même service.

M A R T I N.

Faut-il entrer là-dedans ?

D O M D I É G O.

Non ; prends garde seulement ici ,
& tu m'avertiras s'il se passoit quelque
chose. (*Il entre.*)

M A R T I N , *seul.*

Voilà un bon chien de métier , pas-
ser la nuit à une porte à attendre.
Mais allons , il faut bien s'y résoudre ;
 tâchons de nous distraire par quelques
pensées agréables. J'ai aujourd'hui re-
trouvé Laurette ; elle est jolie , oui ;
mais je ne fais , cet extravagant de
Dom Cosme la regardoit d'un œil....
Allons doucement , n'achetons pas chat
en poche : mais j'entends marcher , ce
me semble : je n'ai pas trop de cou-
rage , quoique j'occupe ici un poste
qui en demande : mettons-nous à
quartier d'abord , & pour cause.





SCÈNE II.

MARTIN, DOM COSME,
PETIT-JEAN.

DOM COSME.

IL est bien nuit : j'ai tout arrangé admirablement. Tiens , Petit-Jean , prends-moi cette échelle de corde , entre chez Dona Aña ; tu la remettras à Laurette que j'ai gagnée : dis-lui de faire ce dont nous sommes convenus , moyennant les trente pistoles que je lui ai promises : qu'elle l'attache sur le champ , il n'y a rien à craindre , car Dom Diégo se couche avec les poules.

MARTIN , à part.

C'est-là Dom Cosme , sûrement , il arrive avec Petit-Jean. S'il a vu Dom Diégo , nous aurons de belles affaires.

DOM COSME.

Es-tu revenu ?

PETIT-JEAN.

Je pars.

260 L E F O U , &c.

D O M C O S M E .

Ecoute , à propos.

P E T I T - J E A N .

Que voulez-vous ?

D O M C O S M E .

Dis-lui de la bien attacher au moins. Il n'y a rien que je ne sacrifie pour voir Dona Aña ; mais je ne veux mor-dieu pas risquer de me casser le cou pour elle.

P E T I T - J E A N .

La Laurette est adroite ; laissez-la faire. Je lui dirai de l'attacher à ce balcon qui se jette du côté de la petite rue.

D O M C O S M E .

Qui se jette , impertinent. Voilà un beau présage. Je ne veux rien ici qui se jette , entends-tu ? Ce maraud , il me fera rompre les côtes avec ses chiennes d'expressions. Je te ferai monter le premier. Va , & nous verrons ce qui se jettera.

P E T I T - J E A N .

J'y cours.

D O M C O S M E .

A présent je vais rentrer un instant

chez moi pour m'y rafraîchir un peu le sang, & préparer un grand discours à la beauté qui regne dans mon cœur. Parler & mourir, sont deux choses qu'il ne faut faire qu'avec réflexion.
(*Il paroît s'en aller.*)

MARTIN, *bas.*

Bon, m'en voilà quitte; l'un court par-là, l'autre entre par ici; mais il revient. S'il m'a vu...

DOM COSME, *revenant sur ses pas.*
Petit-Jean, écoute, arrête.

MARTIN, *à part.*

Il faut rester ici.

DOM COSME, *le prenant pour Petit-Jean.*

Je suis bien heureux de te retrouver encore ici. Tiens, afin que Laurette fasse plus sûrement ce que je lui demande, prends-moi ces trente pistoles que tu lui donneras. Ce que c'est que de savoir placer les choses à propos! (*Il s'en va en laissant à Martin la bourse où sont les trente pistoles.*)

MARTIN, *seul.*

Pour que Laurette fasse plus sûrement ce que je lui demande! Laurette, ma mie, vous n'êtes pas à trop bon

marché, non. La bourse est diablement pesante ; on voit bien que celui qui vous la destinoit n'étoit qu'un fou ; mais vaille que vaille , je profiterai de vos sottises : allons , voilà une nuit assez bien employée.

S C E N E III.

ISABELLE, INÈS, DOM DIÉGO,
MARTIN.

I S A B E L L E.

Ou dis-tu qu'il est ?

I N È S.

Dans sa chambre. Nous a-t-il entendus ?

M A R T I N.

Je le crois fort, à en juger par l'air de colere avec lequel il marchoit.

I S A B E L L E.

Mon Dieu ! Dom Diégo, ne vous flattez point que de pareilles imprudences puissent être regardées comme des preuves d'amour. Laissez-moi au plutôt ; je ne puis qu'être offensée de

COMÉDIE. 263

votre manque de respect , & si mon frere avoit la tête un peu meilleure, c'est à lui que j'en demanderois vengeance. Adieu.

DOM DIÉGO.

Charmante Isabelle....

ISABELLE.

Voyez dans quel péril vous me jetez.

DOM DIÉGO.

C'est une raison de plus pour ne vous pas quitter.

ISABELLE.

Point du tout. Le plus grand danger que je puisse courir , est d'être trouvée ici avec vous par mon frere.

DOM DIÉGO.

Il faut donc vous obéir ; mais souvenez-vous...

ISABELLE.

Obéissez & partez. (*Elle rentre avec Inès.*)

DOM DIÉGO.

Martin.

MARTIN.

Me voilà. Partons-nous ?

DOM DIÉGO.

Oui.

M A R T I N .

Tant mieux. Un fou de frere comme celui-là, est encore cent fois pis qu'un mari. (*Ils s'en vont.*)



S C E N E I V .

I S A B E L L E , I N È S .

I S A B E L L E .

S O N T - I L S partis ?

I N È S .

Oui, Madame.

I S A B E L L E .

Je meurs de peur que mon frere n'ait entendu.

I N È S .

Si cela est, nous sommes mal dans nos affaires. C'est fait de nous.

I S A B E L L E .

Rentrons avant que... Mais que vois-je ! Mon frere l'épée à la main avec un air tout effaré !

I N È S .

C'est à nous certainement qu'il en veut.

SCENE



SCÈNE V.

ISABELLE, INÈS, DOM COSME
*une bougie dans une main & son épée
nue dans l'autre.*

DOM COSME, *criant comme un
homme qui se bat.*

AH! ah! où te caches-tu donc,
scélérat? Ici, que je te tue.

ISABELLE.

Cela est clair. C'est nous qu'il me-
nace. Que ferons-nous?

INÈS.

Il faut nous sauver comme nous
pourrons.

ISABELLE.

Voyons, suis-moi.

DOM COSME, *en tirant toujours des
bottes.*

Une, deux. Après avoir répé-
té un discours pour Dona Aña, je
me prépare ici au combat. C'est la
rocambole des rendez-vous nocturnes.

Une, deux, une, deux. C'est-là mon

habitude , quand je mets l'épée à la main. Je serois fâché que ce tapage guerrier vînt à réveiller ma sœur ; mais ces filles , cela n'a point de soin. Cela dort comme des fouches. Allons, mon épée , rentre dans ta gaine. Voilà la première fois que tu t'y caches sans y porter du sang.



S C E N E VI.

DOM COSME, PETIT-JEAN.

P E T I T - J E A N .

ALLEZ, allez, passez coquines.

D O M C O S M E .

Eh ! qu'est-ce donc , Petit-Jean ?

P E T I T - J E A N .

Deux drôlesses qui s'étoient cachées sous votre porte.

D O M C O S M E .

Eh ! plaît-il ?

P E T I T - J E A N .

Oui , par-dieu ; mais en me voyant elles se sont mises à courir , & je leur

C O M É D I E. 267

ai bravement fermé la porte au nez.

D O M C O S M E.

Oh ! oh ! les friandes. Je suis comme cela importuné tous les jours. Ce sont des commeres qui veulent me connoître ; mais , par-dieu , qu'elles attendent. J'ai trop affaire aujourd'hui. As-tu parlé à Laurette ? Et l'échelle ?

P E T I T - J E A N.

Elle est en place , tout est prêt.

D O M C O S M E.

Admirable effet des pistoles ! J'ai bien-là le plus intelligent & le plus fidele des commissionnaires. Mais , écoute , Laurette est-elle forte ?

P E T I T - J E A N.

Je vous en réponds.

D O M C O S M E

Dame , c'est que de pere en fils , nous n'aimons pas les chûtes , au moins , dans notre maison. Nous ressemblons au verre , & nous ne faurions tomber sans nous casser. Viens , nous allons monter à l'escalade tout-à-l'heure ; mais faisons d'abord le tour de la maison , pour voir si tout est

M ij

bien fermé. Diable , quand on a des sœurs , & des sœurs fringantes comme la mienne , on ne peut pas les veiller trop exactement.



SCENE VII.

Le théâtre change ; il représente l'appartement de Dona Aña.

DONA AÑA , LAURETTE *avec une bougie.*

D O N A A Ñ A .

LAURETTE , pose-là ta lumière & va ouvrir à Dom Louis.

L A U R E T T E ,

Comment ! Dom Louis va se rendre ici ?

D O N A A Ñ A ,

Oui. Mon frere ne doit pas rentrer de bonne heure aujourd'hui , & l'état où je suis est si cruel , qu'il n'y a rien que je ne hafarde pour m'en tirer. Il faut qu'il s'explique , & que je sache

aujourd'hui ce que je dois penser de
ses sermens.

LAURETTE, *à part.*

Si elle savoit que j'ai promis à Dom
Cosme de le faire entrer...

DONANA.

Va-donc.

LAURETTE.

J'y cours. (*A part.*) Mais, après
tout, j'en serai quitte pour nier com-
me un beau diable, & ce ne sera
pas la première fois que je me serai
ainsi tirée d'affaire.

DONANA.

Je hasarde ici une entrevue péril-
leuse; mais elle m'est nécessaire. Moi
qui ai jusqu'aujourd'hui méconnu le
pouvoir de l'amour, s'il faut que je
m'y soumette, ce ne sera du moins
qu'en faveur d'un homme digne de
son triomphe &...





S C E N E V I I I .

DONA AÑA , DOM LOUIS ,
LAURETTE.

L A U R E T T E .

E N T R E Z , Madame est ici. (*A part.*)
Si , tandis qu'ils sont occupés , je pou-
vois aller détacher l'échelle.

D O M L O U I S .

Je n'avance qu'en tremblant.

D O N A A Ñ A .

Dom Louis , vous penserez ce qu'il
vous plaira de la liberté que je veux
bien vous donner aujourd'hui ; mais
il faut finir une bonne fois entre nous.
Il faut ou justifier ma foiblesse pour
vous , ou m'en guérir.

D O M L O U I S .

Belle & dangereuse ennemie , mon
ressentiment a peine à tenir contre
vos charmes. Cependant...

D O N A A Ñ A .

Dom Louis , il ne s'agit point ici

de complimens. Je ne vous demande que de la sincérité.

D O M L O U I S.

Eh ! bien , Madame , puisque vous voulez que je sois sincere , permettez-moi de vous demander comment vous souffrez qu'un extravagant publie hautement que vous l'écoutez ? Vous détournez le visage. Ah ! je le fais trop , dans des éclaircissemens comme ceux-ci , c'est s'exposer à déplaire que d'avoir trop raison.

D O N A A N A.

Croyez-moi , Dom Louis , vos soupçons sont si indignes de nous deux , ou du moins si peu faits pour moi , que je ne puis y répondre qu'en les méprisant ; mais ce qui mérite une véritable attention , ce qui me paroît embarrassant pour vous , ce qui n'est que trop bien prouvé , c'est la rencontre de Dona Isabelle , tantôt chez mon frere. Ecoutez-moi , Dom Louis , l'amour & ses tourmens m'ont jusqu'à présent été entièrement inconnus. Ce que je cherche dans une union honnête , c'est la liberté , la confiance , le repos. Si je ne dois pas trouver ces avantages dans les liens que je puis

former , j'aimerois mieux mourir que de m'y jamais soumettre. Ainsi , examinez-vous. Nous pouvons vivre chacun de notre côté. Croyez-moi , ne hasardons pas de nous unir pour être toujours malheureux.

D O M L O U I S .

Votre maniere de penser mérite toute mon admiration : mais comment la concilier avec... Qu'entends-je ? On frappe à votre balcon.

D O N A A Ñ A .

Laurette , qu'est-ce qu'il y a là.

D O M L O U I S .

Bon , Madame , affectez l'ignorance & la surprise. Eh ! bien , Laurette , que ne justifies-tu ta maîtresse à tes dépens ? Que ne dis-tu que c'est à toi que s'adresse le signal ? Eh ! n'ai-je pas deviné ?

L A U R E T T E .

Moi ! Monsieur ! je n'en fais rien. (*Bas.*) C'est assurément Dom Cosme. Je meurs de frayeur.

D O N A A Ñ A .

Dom Louis...

COMÉDIE. 273

DOM LOUIS.

Il n'y a plus de Dom Louis pour vous, Madame; je n'ai pas assez de courage pour endurer des supercherries de cette espece. Adieu, adieu.

DONA ANA.

Arrêtez un moment; il faut approfondir ceci.

DOM LOUIS.

Eh! pourquoi l'approfondir? y prends-je quelque intérêt?

DONA ANA.

Vous ne fortirez point.

DOM LOUIS.

Vous craignez que ces gens-là ne me voient sortir, & c'est par cette raison que je fors.

DONA ANA.

Dom Louis, que le ciel me puisse écraser, si je fais de quoi il s'agit... Mais le bruit redouble.

(On pourroit essayer en dehors de pousser la fenêtre.)

LAURETTE.

Je suis à moitié morte.

DONA ANA.

Qui fera-ce?

M v

274 L E F O U , &c.

D O M L O U I S.

Je vais le savoir. (*Il ouvre la fenêtre, il met l'épée à la main & voit entrer Martin.*)



S C E N E IX.

D O N A A N A , L A U R E T T E ,
D O M L O U I S , M A R T I N .

M A R T I N .

Q U O I ! Monsieur, c'est vous ! voilà
une étrange crise !

D O M L O U I S .

Que veux-tu dire ?

M A R T I N .

Ceci ne vaut pas le diable.

D O M L O U I S .

Comment !

M A R T I N .

Cachez-vous au plus vite.

D O M L O U I S .

Et pourquoi me cacher ?

C O M É D I E. 275

M A R T I N.

Eh ! c'est Dom Diégo qui vous attend là-bas.

D O N A A Ñ A.

Mon frere !

M A R T I N.

Il est dans la rue , pestant , jurant comme un démon.

D O M L O U I S.

Et à quelle occasion ?

M A R T I N.

A l'occasion de cette échelle qu'il a trouvée attachée à la fenêtre.

D O N A A Ñ A.

Comment ! une échelle !

M A R T I N.

Oui , & une forte encore , qui regne depuis votre balcon jusqu'au pavé.

D O N A A Ñ A.

Ah ! Ciel ! quel téméraire a osé...

D O M L O U I S.

Courage , Madame , jurez que vous n'en savez rien.

M A R T I N.

Nous revenions tous deux de vous

M vj

chercher. En approchant de chez lui il a apperçu cette malheureuse échelle. Il a couru à la porte , il l'a trouvée ouverte. Cela l'a jetté dans une perplexité épouvantable. Il a pensé que s'il montoit par la fenêtre , son ennemi s'en iroit par la porte , & qu'en entrant lui-même par la porte la fenêtre ouvrirait une issue à cet escadreur de balcon qu'il veut trouver & punir. Dans son incertitude , il m'a fait monter moi seulement , pour battre les buissons , & il est là-bas à l'affut , pour tomber sur la bête , de quelque côté qu'elle s'échappe. Voyez tous deux ce que vous avez à faire & vous dépêchez , car mon homme est impatient , je vous en avertis.

D O N A A Ñ A .

Le cœur me manque.

M A R T I N .

Il n'y a pas de tems à perdre.

D O M L O U I S .

Dona Aña , quoiqu'après ce que j'ai vu , je ne puisse plus vous promettre d'amour ; je suis gentilhomme & ne vous abandonnerai point

dans une si triste conjoncture. Rentrez chez vous. Je vais rester ici caché dans un coin , prêt à courir à votre défense s'il le faut. Je ne suis que trop dispensé de vous aimer , mais je ne le suis pas de vous secourir.

D O N A A Ñ A.

Je prends le Ciel à témoin que je n'ai point de reproches à me faire.

D O M L O U I S.

C'est assez , Madame , je vous crois.

D O N A A Ñ A.

Allons , puisqu'il le faut , je vais me retirer dans cette chambre , d'où j'observerai ce qui se passera.

D O M L O U I S.

Et moi dans cette autre à côté.

M A R T I N.

Et moi je vais au-devant de Dom Diégo , pour l'éclairer. (*Il s'en va.*)

D O M L O U I S , à *Dona Aña.*

Vous me donnez-là une belle récompense de l'amour que j'ai eu pour vous.

D O N A A Ñ A.

Vous verrez un jour votre erreur.

278 L E F O U , &c.

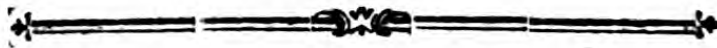
D O M L O U I S .

Je ne m'en apperçois déjà que trop.

L A U R E T T E .

Séparez-vous , j'entends du bruit.

(Ils se retirent chacun de leur côté.)



S C E N E X .

DOM LOUIS & DONA ANA ;
*cachés , mais cependant à la vue du
spectateur par la disposition du théâtre
dont on a déjà plusieurs fois parlé.*

ISABELLE , INÈS , DOM COSME.

I N È S .

T O U T paroît tranquille ici.

I S A B E L L E .

Entre , Inès , & demande Dom Diégo ; puisque son imprudence m'a plongée dans l'abyme où je suis , c'est bien le moins qu'il me procure un asyle.

I N È S .

Couvrons-nous donc bien. Encore avons-nous bien du bonheur d'avoir

trouvé ces voiles à emprunter chez cette bonne femme, qui ne s'est pas même informée du sujet pour lequel nous les voulions.

D O M C O S M E.

Enfin, me voilà de retour bien las, bien harassé.

I N È S.

Prenez-garde à vous, Madame, c'est votre frere.

I S A B E L L E.

Mon frere !

I N È S.

Lui-même.

I S A B E L L E.

Ces rencontres-là ne sont que pour moi.

D O M C O S M E.

En cherchant mon échelle, j'ai trouvé la porte ouverte, & ma foi, je trouve plus commode d'entrer ici de plain-pied, que d'aller me risquer sur cette diable d'échelle, qui, pour un rien, vous brise le cou.

D O M L O U I S.

Qu'est-ce que cela signifie ? Des femmes ici & Dom Cosme.

D O N A A Ñ A .

Quels étranges incidens !

D O M C O S M E .

Il faut être honnête dans cette occasion. Entrons doucement. Mais voilà des femmes voilées : qui seroit - ce ? Faut il le demander ? C'est Dona Aña. C'est elle qui , dans l'impatience de me voir , voloit à ma rencontre. Il faut avouer que je suis un heureux mortel. Allons , profitons du moment. J'aurois bien voulu , ma belle dame...

I S A B E L L E .

Que je suis malheureuse !

D O M C O S M E .

J'aurois voulu , comme dit l'autre , être maître de toute la journée , pour...





SCENE XI.

Les mêmes, DOM DIÉGO,
MARTIN.

DOM DIÉGO.

COMME tu ne revenois pas , j'ai pris le parti de mettre l'échelle en pieces , & je suis revenu vers la porte en ce moment. J'ai vu deux femmes y entrer. Ensuite un homme a paru prendre le même chemin , & y est entré aussi. Qu'est - ce que tout cela veut dire ?

MARTIN.

Je les ai rencontrés aussi dans le vestibule ; mais ils ne m'ont pas vu.

DOM DIÉGO.

Attends , ou je me trompe , ou c'est Dom Cosme.

MARTIN.

Oui , lui - même , & il paroît en conversation vive avec les inconnues.

282 L E F O U , &c.

D O M D I É G O .

Elles paroissent se cacher de lui.
Écoutons.

D O N A A Ñ A .

Voilà mon frere entré. S'il s'écartoit un peu de la porte , afin que Dom Louis pût s'échapper.

D O M L O U I S .

Dom Diégo est de retour. Bien me prend qu'il s'arrête là-bas.

D O M D I É G O .

Il faut éclaircir tout cela.

D O M C O S M E .

Ce voile-là vous va bien mal ; mais qui est-ce que j'entends ? Quoi ! Dom Diégo ! Eh ! mais , tout le monde va donc fondre ici ?

D O M D I É G O .

Dom Cosme , qu'est-ce que cela veut dire ? Entre-t-on ainsi chez les gens ?

D O M C O S M E .

Chut : je ne réponds point à cette question ; mais tenez , mon bon ami , voilà votre chere sœur que je suis prêt à défendre à toute outrance , contre vous. Hola , Dona Aña , met-

COMÉDIE. 283

tez-vous là dos à dos contre moi & ne craignez rien , quand on viendrait avec des canons.

DOM DIÉGO.

Ma sœur! (*Il met l'épée à la main. Isabelle se découvre derrière Dom Cosme, & Dom Diégo s'arrête. Il continue.*)
(*A part.*) Mais que vois-je! Isabelle qui me fait signe.

DOM COSME.

Par la morbleu , le poltron a peur de moi. Fi , le vilain. Eh! bien , à quoi en sommes-nous , mon voisin?

MARTIN.

Voilà un fou qui feroit tourner la tête aux plus sages.

DOM LOUIS.

Je ne comprends rien à tout ce qu'il dit.

DOM COSME.

Si vous êtes déjà las de la guerre , faisons la paix , aussi bien les batailles me fatiguent vite.

DOM DIÉGO.

Je ne fais que faire ; mais encore ne veux-je pas avoir reçu même l'om-

284 L E F O U , &c.

bre d'une insulte d'un cerveau timbré
comme celui-là.

D O M C O S M E.

Cet homme-là a du flegme.

D O M D I É G O.

Dom Cosme, vous vous trompez
bien fort, cette Dame voilée qui se
cache de vous, n'est point ma sœur.
Ce n'est pas tout, si vous osiez son-
ger à savoir qui elle est, vous au-
riez affaire à moi. (*Il se met devant
Isabelle l'épée à la main.*)

D O M C O S M E.

Patata, patata, il l'a bien trouvé
là. J'étouffe de rire de sa bonhomie.
Tiens, écoute, mon pauvre Diégo,
il n'y a rien de tel que de s'expli-
quer clairement. Ta sœur, que voilà
là & que tu renies, est une femme
d'inclination. Pour la voir de près,
je me suis avisé cette nuit de faire
accrocher une échelle à son balcon.

D O M L O U I S.

Ah! la perfide! C'étoit cet imbé-
cille à qui elle avoit donné rendez-
vous.

D O N A A N A.

Me voilà bien.

COMÉDIE. 285

DOM DIÉGO.

La présence de ma sœur m'empêche seul de le châtier comme il le mérite.

DOM COSME.

Pour achever mon histoire , j'allois m'embarquer sur mon échelle , quand j'ai trouvé la porte ouverte , & je suis entré , comme de raison ; mais j'ai de la délicatesse. Ta patience m'a déplu. Je ne veux point épouser la sœur d'un homme si tranquille. Adieu , mon ami , je te jure que si tu veux m'avoir pour beau-frere , il faudra commencer par me tuer en brave homme. Bonjour. (*Il s'en va.*)

DOM DIÉGO , *veut le suivre , Isabelle l'arrête.*

Attends , attends.

ISABELLE.

Où courez - vous ? Vous m'allez perdre.

DOM DIÉGO.

Quel enchaînement de circonstances ! Mais , Isabelle , vous ici ! vous dans mon appartement & à l'heure qu'il est.

I S A B E L L E.

Hélas ! j'y suis forcée. Je viens vous demander une ressource contre les dangers auxquels vous m'avez exposée.

D O M D I É G O.

Moi ! vous exposer à des dangers !

I S A B E L L E.

Vous-même. A peine m'avez-vous quitté que j'ai vu mon frere courir à moi l'épée à la main. Je n'ai eu que le tems de fuir & de me jeter dans la rue. On m'a conduit chez une femme de ma connoissance, où nous nous sommes déguisées à la faveur de ces voiles. Je venois ici vous rendre compte de cet état des choses. J'ai trouvé votre porte ouverte, je me suis hasardée à y entrer, & il m'y est arrivé ce que vous avez vu.

D O M D I É G O.

Rassurez-vous, Madame, mon bien, mon épée, mon sang, sont à votre service. En attendant que tout soit concilié, entrez chez ma sœur.

I S A B E L L E.

Je m'en garderai bien. Non, Dom Diégo, la premiere chose que j'exige

de vous , c'est que Dona Aña ne fache pas un mot de tout ceci.

DOM DIÉGO.

Mais vous feriez mieux auprès d'elle.

ISABELLE.

Je n'y consentirai jamais.

DOM DIÉGO.

S'il étoit moins tard , je pourrois vous conduire à un couvent ; c'est l'endroit où vous seriez avec plus de décence & de secret. Tout ce que nous pouvons faire à présent , c'est de passer chez Dom Louis. Il vous cédera son appartement & je l'emmenrai passer la nuit dans le mien , afin que vous n'ayez aucune espece d'inquiétude.

ISABELLE.

Si vous croyez que ce parti soit honnête , je n'ai rien à objecter ; mais j'exige que votre ami ne fache pas qui je suis.

DOM DIÉGO.

Quant au secret , reposez-vous-en sur mon amour. (*A part.*) Ce fou me tient toujours au cœur , avec son échel-

288 L E F O U , &c.

le, & ce qu'il m'a dit de ses vues
sur ma sœur; mais ceci est plus pressé.
(*Haut.*) Allons, Madame.

I S A B E L L E.

Je vous suis.

D O M D I É G O.

Viens avec nous, Martin.

M A R T I N.

Voilà mon maître délivré par un
beau hafard. (*Ils s'en vont.*)



S C E N E X I I.

DOM LOUIS, DONA ANA,
sortant chacun de leur retraite.

D O M L O U I S.

J E voudrois bien m'en aller sans la
voir.

D O N A A Ñ A.

Dom Louis, où donc allez-vous?

D O M L O U I S.

Loin de ces appas trompeurs qui
m'ont séduit.

D O N A A Ñ A.

Ecoutez-moi.

COMÉDIE 289

DOM LOUIS.

Vous êtes bien hardie , ou bien peu délicate. Songez-vous à quoi vous vous exposez de la part d'un homme irrité? Vous pourriez entendre des choses désagréables : laissez-moi.

DONA ANA.

J'ai la hardiesse de l'innocence; Quoi ! vous pensez qu'un fou...

DOM LOUIS.

Je voudrais être assez simple pour me laisser persuader : mais malheureusement je ne le puis pas.

DONA ANA.

Vous pensez donc que j'étois prévenue de toutes ses extravagances?

DOM LOUIS.

Ne me forcez pas à répondre.

DONA ANA.

Si je l'avois attendu , vous aurois-je fait venir?

DOM LOUIS.

Se seroit-il permis des folies aussi éclatantes s'il n'avoit pas été sûr de votre aveu?

DONA ANA.

Le tems me justifiera.

Tome IV.

N

290 L E F O U , &c.

D O M L O U I S.

Le tems ! l'innocence n'en a pas besoin.

D O N A A Ñ A.

Il vous tarde d'aller retrouver votre maîtresse qui vous attend dans votre appartement.

D O M L O U I S.

Ne pouvant rétablir votre honneur, vous allez attaquer le sien. Laissez-moi.

D O N A A Ñ A.

Vous vous oubliez. Vous voulez que je vous laisse : j'y consens. Vous ne me verrez de votre vie.

D O M L O U I S.

Moi, vous voir ! j'aimerois mieux que la foudre m'écrasât.

D O N A A Ñ A.

Puisse le tonnerre me réduire en cendres, si je manque à ma parole.

D O M L O U I S.

Vous le jurez donc.

D O N A A Ñ A.

Ne m'en avez-vous pas donné l'exemple ?

COMÉDIE. 291

DOM LOUIS.

Il m'en coûtera, mais je tiendrai bon.

DONA ANA.

Le cœur me faigne, mais je n'en démordrai point.....

DOM LOUIS.

Moi, la voir!

DONA ANA.

Moi, le rappeler!

DOM LOUIS.

Vous n'avez plus rien à me dire?

DONA ANA.

Moi! rien, si ce n'est de ne pas oublier votre serment.

DOM LOUIS.

Je m'en souviendrai. Adieu.

DONA ANA.

C'est pour la dernière fois.

DOM LOUIS.

Vous verrez si je fausse mes promesses.

DONA ANA.

Le perfide! voilà donc ce qu'on appelle de l'amour. J'en mourrai.

N ij

292 L E F Ô U , &c.

D O M L O U I S ,

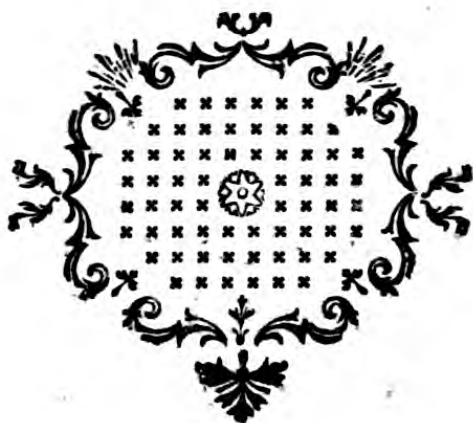
L'ingrate ! est-ce là ce qui s'appelle
aimer ? je n'y survivrai pas.

D O N A A Ñ A .

Hélas ! qu'est devenue mon heu-
reuse indifférence ?

D O M L O U I S .

Que ne suis-je encore aussi volage
qu'autrefois.





TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM COSME, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

CELA est comme je vous le dis.

DOM COSME.

D'où le fais-tu?

PETIT-JEAN.

D'un voisin qui a tout vu de ses yeux.

DOM COSME.

Dom Diégo est entré chez moi cette nuit.

PETIT-JEAN.

Oui, Dom Diégo lui-même, & l'on soupçonne que c'est chez lui que Mademoiselle s'est retirée.

294 L E F O U , &c.

D O M C O S M E.

Dom Diégo auroit eu cette infolence !

P E T I T - J E A N.

Il n'y a pas lieu d'en douter.

D O M C O S M E.

Je sens le feu de ma colere qui s'allume. Vois-tu comme je suis rouge ?

P E T I T - J E A N.

Il n'y paroît pas.

D O M C O S M E.

Et pâle ?

P E T I T - J E A N.

Je n'en vois rien.

D O M C O S M E.

Et violet ?

P E T I T - J E A N.

Pas davantage.

D O M C O S M E.

Quoi ! je ne jette pas le feu par les yeux ?

P E T I T - J E A N.

Pas encore, mais cela viendra.

D O M C O S M E.

Ah, ah, mon petit Monsieur

Diégo, vous enlevez comme cela vos voisines : par-dieu, il vous en coûtera la vie : il n'y a qu'à aller commander son enterrement. Avant la fin du jour, il n'y aura plus de Diégo au monde : je prétends laver l'affront que j'ai reçu, dans le sang de toute cette race abhorrée.

P E T I T - J E A N .

Voilà ce qui s'appelle bien prendre les choses.

D O M C O S M E .

Tu verras, tu verras. Supposons que Dom Diégo soit là : je vais à lui ; je le regarde entre deux yeux : il dissimule ; je vais sur lui hardiment comme un cid. Il m'ôte son chapeau, moi je lui dis qu'il en a menti.

P E T I T - J E A N .

Bon Dieu, quel courage !

D O M C O S M E .

Tu n'es pas au bout. Il se retire, je le suis : je mets l'épée à la main, & je lui crie : il faut me rendre ma sœur ou mourir.

P E T I T - J E A N .

Bon,

296 L E F O U , &c.

D O M C O S M E .

Et puis crac, je lui passe mon épée dans le cœur.

P E T I T - J E A N .

Ah ! si, cela n'est pas bien.

D O M C O S M E .

Comment ! ce n'est pas là la plus sublime quintessence des principes du point d'honneur.

P E T I T - J E A N .

Point du tout. Il faut lui dire avec beaucoup de sang-froid : je vous attends en tel lieu, à telle heure, seul.

D O M C O S M E .

Mais je n'ai point de sang froid, moi, quand je suis en colère ; je tue un homme tout d'un coup. Mais écoute, il faut lui faire un défi : je vais lui écrire un beau cartel, laisse-moi faire.

P E T I T - J E A N .

Et qui est-ce qui le portera ?

D O M C O S M E .

Toi.

P E T I T - J E A N .

Mais s'il alloit se mettre en colère aussi, lui ?

DOM COSME.

Eh ! bien, il te tuera : la belle perte. Est-ce que si l'envie m'en prenoit à moi, il ne faudroit pas que tu en passasses par-là. Attends-moi un moment.

PETIT-JEAN.

Voilà une bonne tête, en vérité



SCÈNE II.

PETIT-JEAN, LAURETTE.

LAURETTE.

IL y a deux heures que je suis égarée avec un billet de ma maîtresse pour Dom Louis. Je ne fais où aller pour retrouver cet amant que nous ne serions pas trop fâchées de ravoïr. Mais j'apperçois Petit-Jean ; son maître m'avoit fait de belles promesses ; il faut un peu voir s'il a envie de les tenir. Petit-Jean.

PETIT-JEAN.

Soyez la bien venue, Mademoiselle Laurette.

298 L E F O U , &c.

L A U R E T T E .

Où est ton maître ?

P E T I T - J E A N .

Il se donne bien du mal. Mais qu'y a-t-il de nouveau ?

L A U R E T T E .

Tout est sens dessus dessous chez nous. Dom Diégo a la figure longue d'un pied ; il n'est pas rentré chez sa sœur de la journée. Cette échelle le tracasse ; il la soupçonne d'avoir donné l'ordre de l'attacher , & moi , comme tu peux penser , je soutiens la négative comme un beau diable.

P E T I T - J E A N .

Je vois que tu n'es pas embarrassée pour mentir.

L A U R E T T E .

J'y fais de mon mieux. Mais j'aperçois Dom Louis là-bas ; je cours le joindre.

P E T I T - J E A N .

Où vas-tu ?

L A U R E T T E .

Je reviens. (*En s'en allant elle laisse tomber la lettre de sa maîtresse pour Dom Louis.*)

P E T I T - J E A N.

C'est un salpêtre que cette fille-là. Qui est-ce qui peut l'avoir fait ainsi partir ? Mais j'apperçois un papier qu'elle laisse tomber : c'est sans doute une lettre de sa maîtresse pour mon maître ; je vais la rendre à son adresse.



S C E N E III.

D O M C O S M E , P E T I T - J E A N.

D O M C O S M E.

DANS ce cartel je le traite de fripon, de ravisseur de filles : nous verrons s'il faignera du nez. Petit-Jean, voilà mon cartel.

P E T I T - J E A N.

C'est bien de cela qu'il s'agit. Que me donneriez-vous pour ce que j'ai à vous annoncer ? Mais chut....

D O M C O S M E.

Qu'as-tu à me dire ? dépêche.

P E T I T - J E A N.

Qu'avez-vous à me donner ? cela est encore plus pressé.

N vj

300 L E F O U , &c.

D O M C O S M E .

Je gage un écu que c'est un billet
de Dona Aña.

P E T I T - J E A N .

Vous mettez bien peu au jeu pour
un homme qui devine si juste.

D O M C O S M E .

Tiens, voilà toute ma monnoie.

P E T I T - J E A N .

Voilà le billet.

D O M C O S M E .

De qui le tiens-tu ?

P E T I T - J E A N .

De Laurette.

D O M C O S M E .

Ah ! cher petit billet ! Il faut le bai-
ser avant que de le lire : mais je vois
Dom Louis. Quel importun.





SCENE IV.

Les mêmes, DOM LOUIS;
MARTIN.

DOM LOUIS.

JE ne puis trouver Dom Diégo.

MARTIN.

Il nous a quittés hier au soir pour accompagner Isabelle, & on m'a dit chez lui qu'il étoit parti de très-bonne heure.

DOM LOUIS.

Il vouloit me loger chez lui cette nuit ; mais j'ai mieux aimé coucher dans une auberge pour ne pas l'incommoder, & je pense aussi pour ne pas revoir sa sœur.

DOM COSME.

Bonjour, Dom Louis.

DOM LOUIS.

Bonjour, Dom Cosme. (*A part.*) Il ne me manquoit plus que cette rencontre.

302 L E F O U , &c.

D O M C O S M E

Mon cher ami , deux mots.

D O M L O U I S.

Dites.

D O M C O S M E.

Je suis offensé ; l'offenseur est Dom Diégo d'une part , avec une sœur qu'il s'imagine que le Ciel m'a donnée tout exprès pour lui , tant il en use familièrement. Voici un petit papier où je l'invite poliment à se couper la gorge avec moi. Vous êtes ami commun : voulez - vous bien vous charger de le lui remettre.

D O M L O U I S.

Dom Cosme , vous me donnez - là une étrange commission ; je m'en chargerai pourtant , mais songez que si Dom Diégo accepte le combat , j'en ferai de moitié avec lui.

D O M C O S M E.

Fi donc , deux contre un.

D O M L O U I S.

Prenez un second.

D O M C O S M E.

Oui , oui , j'entends. Eh ! bien , nous

COMÉDIE. 303

Nous verrons demain , si Dieu nous prête vie. Bonjour.

DOM LOUIS.

Quel fou !

MARTIN.

Tout fou qu'il est , il vous a pourtant soufflé votre maîtresse.

DOM LOUIS.

Cette idée me tue.



SCÈNE V.

DOM LOUIS , MARTIN ;
DOM DIÉGO.

DOM DIÉGO.

DOM LOUIS, mon cher ami , il y a un quart d'heure que j'attendois que cet extravagant vous quittât. Que vous vouloit-il ? Que vous disoit-il ? L'état de sa sœur me confond. J'ai pourtant obtenu une permission pour elle , de se retirer dans un couvent jusqu'à ce que tout soit arrangé.

DOM LOUIS.

J'ai une terrible nouvelle à vous

apprendre. Savez-vous que cet impertinent veut se battre avec vous ?

D O M D I É G O .

Sait-il que c'est moi qui lui ai enlevé Isabelle ?

D O M L O U I S .

Il ne me l'a pas dit ; mais il m'a remis son merveilleux cartel. Voyons-le un peu : cela doit être plaisant.

D O M D I É G O , *ouvre la lettre.*

(*A part.*) Que vois-je ? Je ne fais où j'en suis. N'est-ce pas là de l'écriture de ma sœur ?

D O M L O U I S , *à part.*

Martin, as-tu vu l'effet que cette lettre a produit sur Dom Diégo ?

M A R T I N , *à part.*

Sa figure s'en est allongée d'une aune.

D O M L O U I S , *à part.*

Il me regarde de tems en tems avec un air effaré.

D O M D I É G O , *à part.*

Je ne fais si j'en dois croire mes yeux. Ma sœur écrire à Dom Louis ! cela ne se peut pas. (*Il lit bas.*)

» Vous m'avez promis cette nuit,
 » Monsieur, si je m'en souviens bien,
 » de ne me plus voir. Afin que vous
 » ne soyez pas exposé à manquer à vo-
 » tre parole, je crois devoir vous
 » avertir que je vais ce soir me pro-
 » mener au parc, seule & déguisée ;
 » je vous en donne avis afin que vous
 » ne vous y trouviez pas, si vous le
 » jugez à propos ».

Vive-dieu ! voilà des coups qui déchirent le cœur. Quoi ! Dom Louis, mon ami, a séduit ma sœur ! il se fera trompé de billet : il m'aura remis celui-là en croyant me donner le cartel de Dom Cosme. Je devrois sur le champ tirer vengeance de cet affront ; mais enfin, c'est la dernière extrémité. Voyons à quoi en sont les choses, & si on peut les concilier avant que d'en venir à une rupture ouverte. (*Haut.*) Dom Louis, je me souviens d'une affaire qui exige ma présence. Adieu.

D O M L O U I S.

Celui-là est bon. Adieu. Quoi ! quand il s'agit d'un duel, quand j'ai donné ma parole de vous y accompagner, & que j'ai même prévenu

votre ennemi d'avoir un second, vous croyez que je vous laisserai-là ?

D O M D I É G O.

En vérité, il n'est point du tout question de duel dans le papier que vous m'avez remis ; & si je me trouve dans le cas de me battre, je vous donne ma parole de vous en avvertir.

D O M L O U I S.

Je ne puis vous quitter.

D O M D I É G O.

Je ne vous quitterois pas, si je n'y étois obligé.

D O M L O U I S.

Je vous suivrai par-tout.

D O M D I É G O.

Dom Louis, c'est pousser l'opiniâtreté trop loin.

D O M L O U I S.

Mais, ne suis-je pas votre ami ?

D O M D I É G O.

Je ne puis répondre à cette question qu'après m'être éclairci d'un fait qui la rend très-problématique. (*Il s'en va.*)

COMÉDIE. 307

DOM LOUIS.

Que veut-il dire?

MARTIN.

Je n'y entends rien.

DOM LOUIS.

Il faut que Dom Cosme lui ait écrit quelque chose qui l'ait choqué; mais suivons-le de loin.

MARTIN.

Oui, oui, suivez-le. Voilà Dom Cosme qui vous appelle. Il fait signe de la main & il court ici comme le vent.



SCENE VI.

DOM LOUIS, MARTIN ;
DOM COSME.

DOM COSME.

HEUREUSEMENT la méprise n'est pas encore irréparable. Dom Louis, mon cher ami...

DOM LOUIS.

Qu'y a-t-il?

308 L E F O U , &c.

D O M C O S M E .

Je suis mort : je me suis trompé ;
au lieu du cartel , je vous ai donné la
lettre d'une de mes maîtresses , que
je venois de recevoir. J'ai pris le
billet doux pour le défi. Le voici ,
changeons.

D O M L O U I S .

Il n'est plus tems , je l'ai remis à
Dom Diégo.

D O M C O S M E .

Comment !

D O M L O U I S .

Cela est fait.

D O M C O S M E .

Tout est perdu.

D O M L O U I S .

Qu'est-ce que cela veut dire ?

D O M C O S M E .

Cela veut dire que c'est une lettre
de sa sœur.

D O M L O U I S .

Que dites-vous ?

D O M C O S M E .

Ce qui est , de par tous les diables ;

DOM LOUIS.
De sa sœur!

DOM COSME.
D'elle-même.

DOM LOUIS.
Sa sœur vous a écrit, à vous!

DOM COSME.
A qui donc?

DOM LOUIS.
Sa sœur!

DOM COSME.
Non, c'est la marchande du coin.

DOM LOUIS.
Je m'y perds.

DOM COSME.

Je vais y courir pour empêcher son frere de lui donner quelques balafres; car je ne me marierois pas pour toutes les choses du monde, avec une personne balafrée. (*Il s'en va.*)

DOM LOUIS.
Où suis-je?

MARTIN.
Nous voilà bien.

310 L E F O U , &c.

D O M L O U I S.

Je n'en saurois douter, c'étoit une lettre de la perfide. Je ne suis plus surpris du trouble de Dom Diégo, de sa retraite précipitée, ni du mystere qu'il m'a fait de ce qui la causoit. L'ingrate! écrire à Dom Cosme! qui l'auroit cru, qu'une fille si fiere & si belle eût fait un pareil choix?

M A R T I N.

Eh! eh! Monsieur, pour un mari il n'est pas trop mauvais, non. Ma mere disoit toujours qu'un homme d'esprit étoit un mauvais meuble pour un ménage.

D O M L O U I S.

Suis-moi, il faut tâcher de retrouver Dom Diégo. (*Ils s'en vont.*)





SCÈNE VII.

Le théâtre change, il représente l'appartement de Dom Louis.

ISABELLE, INÈS.

ISABELLE.

MON voile, vite.

INÈS.

Où voulez-vous aller ?

ISABELLE.

Sortir d'ici.

INÈS.

Mais pourquoi ?

ISABELLE.

Eh ! puis-je y rester ? L'imprudence de Dom Diégo m'a forcée de fuir ma maison. J'ai bien voulu accepter ici une retraite pour la nuit, mais quelque irréprochable que soit ma conduite, elle deviendrait suspecte si j'y restois une minute de plus. Dom Diégo ne vient point m'en tirer : je vais

312 L E F O U , &c.

le quitter pour passer chez une de mes amies.

I N È S.

Et si Dom Diégo vient vous chercher.

I S A B E L L E.

Tu iras l'avertir. Donne , donne donc ; va prendre ton voile aussi & partons. (*Inès entre dans la chambre voisine.*)

S C E N E V I I I .

Les mêmes , D O M C O S M E .

D O M C O S M E , à la porte.

P E U T - O N entrer ?

I S A B E L L E .

Ciel ! c'est mon frere ! (*Elle se couvre le visage & Inès aussi.*)

D O M C O S M E .

Mais me voilà dedans. La rencontre n'est pas mauvaise. Pouvez - vous me dire , ma belle Dame , où je trouverai Dom Louis ? Mais vous vous cachez

C O M É D I E. 313

cachez bien. Laissez-vous voir, allez, je suis un homme sûr.

I S A B E L L E.

Je suis morte !

D O M C O S M E.

Vous ne m'entendez pas. Soyez tranquille. Il suffit que je vous trouve ici chez mon ami, pour que je vous respecte. Un petit coin seulement de ce voile. Si vous êtes jolie, vous ne pouvez qu'y gagner. Oh ! oh ! vous vous renfermez davantage ; vous ne valez donc pas grand'chose ? A votre aise. Dom Louis est-il ici ?

I S A B E L L E, *à part.*

Que faire ? Si je parle, il va me reconnoître.

D O M C O S M E.

Etes-vous fourde ?

I N È S, *elle sort avec son voile.*

Allons, Madame.

D O M C O S M E.

Eh ! plaît-il ?

I N È S, *l'apercevant se cacher.*

En voilà bien d'une autre.

Tome IV.

○

314 L E F O U , &c.

I S A B E L L E , à part.

Comment me tirer d'ici ?

D O M C O S M E .

Bon ; celle-là se cache aussi , mais sa voix ne m'est pas inconnue : qui êtes-vous ? Vous fuyez ? Oh ! par-dieu je vous rattrapperai. (*Inès s'enfuit , Dom Cosme la suit.*)

I S A B E L L E .

Je n'ai jamais été dans un plus terrible danger. S'il reconnoît Inès , je suis perdue. Que faire ?



S C E N E IX.

D O N A A Ñ A , LAURETTE
voilées , I S A B E L L E .

D O N A A Ñ A

TO U T a réussi.

L A U R E T T E .

La ruse est excellente.

D O N A A Ñ A .

Il ira sûrement me chercher à la

C O M É D I E. 315

promenade , & pendant ce tems-là je pourrai entretenir ici Ifabelle, & éclaircir ce qu'il m'importe tant de favoir.

L A U R E T T E , *à part.*

Si elle favoit que j'ai perdu son billet & que je n'ai pas vu Dom Louis... Mais je n'irai point me vendre moi-même. Laissons aller les choses comme elles pourront.

D O N A A Ñ A .

Mais je vois Ifabelle !

I S A B E L L E .

Vous , Dona Aña ! vous ici !

D O N A A Ñ A .

Vous en êtes surprise. Allez , Laurette , là-dehors , & avertissez - nous si vous voyez quelqu'un. Le motif qui m'amene est trop pressant.... Mais vous paroissez inquiete.

I S A B E L L E .

Je n'en ai que trop sujet , ma vie est en péril.

D O N A A Ñ A .

Qu'avez-vous ?

O ij

316 LE FOU, &c.

I S A B E L L E.

Je suis au désespoir.

D O N A A Ñ A.

Que voulez-vous dire ?

I S A B E L L E.

Ah ! ciel ! je le vois ! c'en est fait !
il faut que je me cache.

D O N A A Ñ A.

Où allez vous ? Attendez.

I S A B E L L E.

Vous êtes femme , vous me devez
de la compassion & du secours. Sau-
vez-moi.

D O N A A Ñ A.

Mais instruisez-moi donc...

I S A B E L L E.

Vous allez tout savoir.

*(Elle se retire dans une chambre au
fond.)*





SCENE X.

Les mêmes, DOM COSME.

DOM COSME.

PAR-DIEU, la chienne de fille s'est enfermée si bien, qu'il n'y a pas eu moyen même d'enfoncer la porte. J'ai le pied brisé à force d'y avoir frappé. Mais que vois-je ? Quoi ! c'est vous, belle Dona Aña !

DONA AÑA, *à part.*

Ifabelle avoit raison ; mais je ne suis gueres moins embarrassée moi-même.

DOM COSME.

Pourquoi donc vous cachiez - vous ainsi ? Mais que faites-vous dans cette maison ?

DONA AÑA, *à part.*

Voilà tout éclairci ; c'est sa sœur qu'il a trouvée.

DOM COSME.

Vous auriez dû au moins me répondre.

318 L E F O U , &c.

D O N A A Ñ A , à part.

Il croit que c'est moi qu'il a rencontrée d'abord.

D O M C O S M E .

Avez-vous eu quelque querelle avec votre frere ? Etoit-ce-là le sujet de ce billet que vous m'écriviez ? Ces freres-là sont quelquefois méchans en diable.

D O N A A Ñ A .

Moi ! un billet ! je ne vous entends pas.

D O M C O S M E .

Oh , oh , il faut un peu lui faire une bonne morale afin qu'elle ne s'avise pas de sortir une autrefois comme cela de la maison. Ecoutez-moi , Dona Aña : est-il décent qu'une fille comme vous , qui aspire à l'honneur d'être ma femme , aille ainsi courir de maison en maison , & chez des garçons , sur-tout ? En vérité cette conduite est une fort mauvaise conduite. Que diroient tous mes aïeux ; s'ils savoient que je pense à épouser une petite écervelée . . .

D O N A A Ñ A , à part.

Il ne me falloit plus que ses impertinences pour m'achever. Mais Isa-

belle doit être en sûreté ; je vais me tirer d'ici.

DOM COSME.

Comment , où allez-vous ? Oh ! vraiment, je n'ai pas fini. Primo ...

DONA ANA.

Que voulez-vous dire ? Ne voyez-vous pas à qui vous parlez ? Voulez-vous joindre la grossièreté à la folie ?

DOM COSME.

Mais , comme elle me traite. En diroit-elle davantage , si c'étoit moi qu'elle eût surpris en flagrant délit.

DONA ANA.

Laissez-moi.

DOM COSME.

Je serai court.

DONA ANA.

Quelle sottise.

DOM COSME.

Ecoutez , écoutez , cette impatience est une tentation du diable qui ne veut pas que je vous ramene dans le bon chemin.

DONA ANA.

Mais voyez que la nuit approche &c

320 L E F O U , &c.

que je veux être chez moi avant que mon frere soit de retour.

L A U R E T T E .

Madame.

D O M C O S M E .

Eh bien.

L A U R E T T E .

Dom Louis qui arrive. Il est si près qu'il n'y a pas moyen de sortir sans le rencontrer.

D O N A A Ñ A .

Ah ! Ciel ! que deviendrai-je ?

L A U R E T T E .

Cachons-nous là dedans.

D O N A A Ñ A .

Tu as raison, entrons. (*Elles veulent entrer.*)

D O M C O S M E , arrête *Dona Aña*.

Comment donc : vous ne vous cachez point.

D O N A A Ñ A .

Pourquoi ?

D O M C O S M E .

Parce que cela n'est pas décent ; non par-dieu : je ne me suis jamais caché moi dans ma vie , & ma maîtresse ne

doit point faire ce que je ne fais point.

D O N A A Ñ A.

Laurette.

D O M C O S M E.

Il n'y a pas de Laurette.

D O N A A Ñ A.

Songez que c'est...

D O M C O S M E.

Que ce soit qui ce voudra....



S C E N E X I.

Les mêmes, DOM LOUIS, Donna
Aña rabaisse son voile.

D O M L O U I S.

JE ne puis rencontrer Dom Diégo. Je viens voir du moins s'il a pris des précautions pour conduire sûrement au couvent..... Mais j'apperçois Dom Cosme & sa sœur avec lui. Voilà un cruel embarras. Dom Cosme, arrêtez, que faites-vous?

O v

322 L E F O U , &c.

D O M C O S M E .

Je ne veux pas que cette femme se couvre ainsi le visage.

D O M L O U I S .

Comment ! chez-moi vous prétendez insulter une femme ?

D O M C O S M E .

Et si c'est moi qu'elle y cherche , que vous importe que ce soit chez vous ?

D O M L O U I S , *à part.*

En ce cas il ne l'a pas encore reconnue.

D O M C O S M E .

(*A part.*) Cela est trop plaisant ; il faut que je fasse de Dom Louis mon orateur. (*Haut.*) Mon ami , voilà une belle dame qui a des torts avec moi , & qui n'en veut pas convenir. Voyons , essayez un peu votre éloquence pour lui persuader que j'ai raison , & qu'elle doit se rendre à ce que j'exige.

D O M L O U I S , *à part.*

Il m'offre lui-même le moyen que je souhaitois de parler en particulier à sa sœur. (*Haut.*) Eloignez-vous donc , car je ne suis éloquent que tête-à-tête.

COMÉDIE. 323

DOM COSME.

Volontiers : je m'éloigne. Dépêchez-vous, & grondez-la moi bien.

DONNA ANA, *à part.*

Voyons ce qu'il va me dire.

DOM LOUIS.

Charmante Isabelle...

DONNA ANA, *à part.*

Ah ! Dom Cosme ne m'a pas nommée ; encore est-ce quelque chose.

DOM LOUIS.

Madame, je partage avec bien de la sincérité les chagrins que vous éprouvés ; mais on ne peut pas les empêcher d'être. Il faut à présent ne songer qu'à les finir.

DONNA ANA, *à part.*

Quel moyen va-t-il me donner ?

DOM LOUIS.

Je ne vois pour vous qu'une ressource, c'est d'épouser Dom Diégo. Vous ferez surprise, peut-être, que vous ayant d'abord adressé mes vœux, je me déclare ici pour les siens : mais vous savez combien je lui suis attaché. En vous engageant à le préférer à moi, je crois que j'assure votre bonheur :

O vj

Mais nous traiterons cet objet plus à loisir. Il s'agit à présent de vous débarrasser de votre frere , en supposant qu'il ne vous ait pas reconnue. Que puis-je faire pour l'écarter ? Vous gardez le silence. En puis-je savoir la cause ?

D O N A A Ñ A , *à part.*

Voilà ce qui m'est encore arrivé de plus heureux d'aujourd'hui.

D O M C O S M E , *revenant.*

Elle fait donc encore la renchérie. Oh , bien , bien , laissez-la : si sa grandeur ne veut pas se défâcher , qu'elle s'arrange.

D O M L O U I S , *à part.*

Il faut que je l'emmene , car cela pourroit aller loin.

D O M C O S M E .

Quoi ! vous voulez que nous fortions ? Qu'elle me demande pardon auparavant.

D O M L O U I S .

Et de quoi ?

D O M C O S M E .

De quoi ! Mais ne voyez-vous pas que c'est Dona Aña ?

COMÉDIE. 325

DOM LOUIS.

Dona Aña, dites-vous!

DOM COSME.

Elle-même.

DOM LOUIS.

Laquelle.

DOM COSME.

Laquelle, laquelle; & que diable est-ce qu'il y en a deux?

DOM LOUIS.

Je ne puis le croire.

DOM COSME.

Ah, ah, par-dieu, pour vous convaincre vous la verrez. Il en arrivera ce qui pourra; mais je prétends qu'elle se dévoile.

DOM LOUIS.

Arrêtez.

DOM COSME.

Cela fera.

DOM LOUIS.

Non, en vérité, je ne le souffrirai pas.





S C E N E X I I .

Les mêmes, LAURETTE, effrayée.

L A U R E T T E .

V O T R E frere, Madame.

D O M L O U I S .

Que dis-tu ?

L A U R E T T E .

Dom Diégo ! je l'ai apperçu de la fenêtre.

D O M C O S M E .

Eh bien ! est-ce elle ou non ?

D O M L O U I S .

Je m'y perds. Que fait-elle ici ?

D O N A A Ñ A .

Dom Louis, je n'ai rien à dire : je pourrois vous représenter que vous êtes le seul objet que je cherchois ici : mais vous ne le croiriez pas. Ne me regardez donc ici que comme une femme ordinaire, & ne faites pour

me sauver que ce qu'un gentilhomme,
tel que vous, doit à mon sexe.

(*Elle se retire avec Laurette dans une
chambre voisine.*)



SCÈNE XIII.

*Les mêmes, DOM DIÉGO,
MARTIN.*

DOM DIÉGO, *sans voir personne.*

NE dis-tu pas que ton maître m'a
cherché, & qu'il a dit qu'il revien-
droit ici m'attendre ?

MARTIN.

Oui, mais il ne vient point.

DOM DIÉGO.

J'ai été au parc, j'y suis resté toute
la soirée sans voir personne. Mais ne
l'apperçois-je pas avec Dom Cosme ?

DOM COSME.

Ah ! voilà mon preneur de filles : il
me rendra par-dieu ma sœur, ou je
vais me dédommager sur la sienne.

328 L E F O U , &c.

D O M D I É G O .

Il vaut mieux s'éclaircir une bonne fois, & je n'en manquerai pas l'occasion. Martin, va dehors.

D O M C O S M E .

Dom Louis, gardez-vous de m'arrêter.

D O M L O U I S .

Prenez garde à ce que vous hazardez.

D O M C O S M E .

Vous allez voir comment je m'en tirerai. Je lui parlerai en paraboles. Dom Diégo, un homme avoit une sœur, & cette sœur avoit un frere. La sœur se prit de belle passion pour un autre, & elle disparut un beau jour avec lui. La sœur du ravisseur a ravi à son tour le frere de la sœur ravie : dites-nous à présent lequel vaut le mieux pour terminer, que chacun des deux reprenne la sienne, ou qu'il garde celle qu'il a.

D O M D I É G O .

Laissons là tout ce fatras, il n'est pas de saison. Je vous cherchois tous deux & suis bien aise de vous rencon-

trer ensemble. Dom Cosme, votre sœur est mon épouse; c'est un point décidé contre lequel je ne pense pas que vous prétendiez réclamer; mais il en reste un autre à éclaircir entre nous. Dites-moi, cette échelle que j'ai trouvée cette nuit à ma fenêtre, étoit-elle mise pour vous, ou non?

D O M C O S M E.

Pour moi par-dieu. En pouvez-vous douter?

D O M D I É G O.

Que vous proposez-vous par ce moyen?

D O M C O S M E.

La belle question. Je me proposois de faire avec votre sœur ce que vous faisiez avec la mienne.

D O M D I É G O.

Et qui vous avoit facilité l'exécution de ce projet?

D O M C O S M E.

Il me fera perdre l'esprit. Eh! corbleu, ce qui facilite ceux de ce genre-là, l'amour & l'argent.

D O M L O U I S.

Ma sœur en étoit-elle instruite?

330 L E F O U , &c.

D O M C O S M E .

Eh ! pafambleu, fi elle en avoit été instruite , me ferois-je hafardé à monter par la fenêtre , tandis que j'aurois pu entrer par la porte ?

D O M D I É G O .

Dom Louis , je le favois bien ; mais j'ai voulu que vous l'entendiffiez de la propre bouche de Dom Cosme.

D O M L O U I S .

Mais , mon ami , je n'ai jamais douté que votre honneur fût fans tache.

D O M D I É G O .

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : je fuis votre ami , & vous allez voir combien je fuis fidele aux loix de l'amitié , tandis que vous y manquez fans scrupule. Ma fœur , Dom Louis , est plus riche & auffi noble que vous : il faut l'époufer aujourd'hui , ou vous attendre à voir en moi votre plus cruel ennemi.

D O M C O S M E .

Ouais , ce n'est pas-là mon compte ; mais voyons un peu ce qu'il répondra , & puis je crierai d'une force à me faire entendre des fouds.

COMÉDIE. 331

DOM DIÉGO.

Vous balancez! (*En montrant son épée.*) Voici qui me fera raison de votre incertitude.

DOM LOUIS.

Arrêtez : si une fois vous l'aviez tirée, il n'y auroit plus de conciliation. Quelle réponse puis-je vous faire, quand je fais que votre sœur est mariée?

DOM DIÉGO.

Mariée! à qui?

DOM COSME.

Avec moi.

DOM LOUIS.

Vous auriez pu vous en douter par la lettre qu'elle lui écrivoit, & que je vous ai remise par mégarde.

DOM DIÉGO.

Eh! quoi, vous croyez que cette lettre s'adressoit à Dom Cosme?

DOM LOUIS.

Sans doute.

DOM DIÉGO.

Vous ne l'avez donc pas lue?

332 L E F O U , &c.

D O M L O U I S .

Assurément.

D O M D I É G O .

Eh! bien, lisez-la.

D O M L O U I S , *après l'avoir lue.*

Qu'ai-je vu?

D O M D I É G O .

A quoi vous décidez-vous? Est-ce à Dom Cosme que ma sœur écrivoit?

D O M C O S M E .

Oui, morbleu, c'est à moi, & c'est moi qui ai donné cette lettre à Dom Louis au lieu du cartel dont je le chargeois pour vous.

D O M L O U I S .

Je vois clairement que la lettre s'adressoit à moi. Mais que faisoit ici votre sœur quand je l'y ai trouvée tout-à-l'heure avec Dom Cosme?

D O M D I É G O .

Ma sœur ici!

D O M C O S M E .

C'est la vérité pure.



SCENE XIV.

Les mêmes, DONA AÑA,
ISABELLE, LAURETTE, INÈS.

D O N A A Ñ A.

ALLONS, Isabelle, il faut vous montrer. Il ne s'agit pas ici de ménager sa vie quand l'honneur est exposé.

D O M C O S M E.

Ah! vous ne vous cachez donc plus à présent?

D O N A A Ñ A.

Dom Louis, ma vie est entre vos mains, interrogez votre cœur; d'après lui jugez du mien, & voyez si c'est Dom Cosme que j'ai pu venir trouver ici. Pour vous, mon frere, prenez garde que si j'ai laissé surprendre mon cœur, c'est par un de vos amis. C'est vous-même qui avez commencé à me séduire par les louanges que vous lui donniez devant moi.

L A U R E T T E.

Et vous, Monsieur, prenez garde

334 L E F O U , &c.

que si Dom Cosme a eu cette lettre entre les mains , c'est que j'ai eu le malheur de la perdre en vous la portant.

P E T I T - J E A N .

Et moi le bonheur de la ramasser.

D O M L O U I S .

Tout est éclairci , Madame ; daignez , pour réparation des outrages que je vous ai faits , accepter ma main.

D O M D I É G O .

Et moi oserai-je présenter la mienne à la charmante Isabelle ?

D O M C O S M E .

Faites , faites , je le veux bien. Allez tous en paix : je ne suis pas si à plaindre. Tout sot qu'on me croit me voilà pourtant encore garçon , & je fais marier les autres.

F I N .

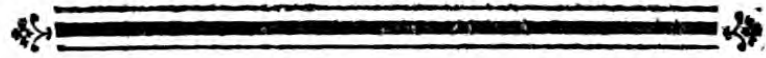
**INTERMEDE
DES MELONS**

E T D E

LA FEMME TÊTUE ,

En Espagnol ;

**ENTREMES DEL MELONAR Y
LA RESPONDA.**



P E R S O N N A G E S .

L O R E N S O .

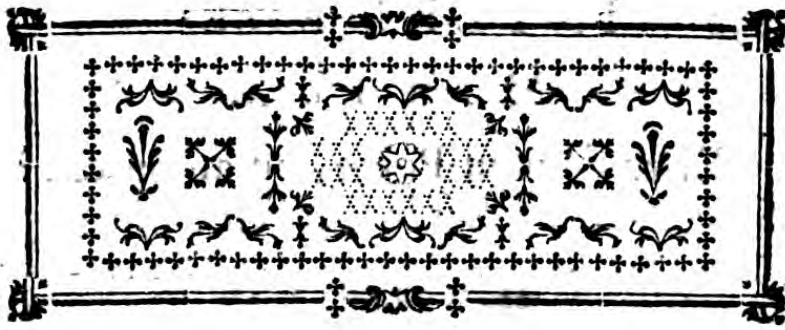
U n V O I S I N .

M I N G U A .

J U A N A .



INTERMEDE



INTERMEDE DES MELONS

ET DE

LA FEMME TÊTUE.



SCENE PREMIERE.

LORENZO, MINGUA.

MINGUA.

MON mari, qu'as-tu donc? Te voilà triste, mélancolique : à quoi penses-tu?

LORENZO.

Je rêve.....

Tome IV.

P

M I N G U A.

Es-tu devenu Poëte, ou amoureux?
Songes-tu à acheter à crédit?

L O R E N S O.

Non, rien de tout cela.

M I N G U A.

A quoi rêves-tu donc?

L O R E N S O.

A quelque chose.

M I N G U A.

T'es-tu battu? Voudrais-tu t'en
aller à la guerre? ce que j'approuve-
rois fort.

L O R E N S O.

Point du tout.

M I N G U A.

Qu'est-ce donc qui t'occupe? Tires-
moi vite d'inquiétude.

L O R E N S O.

Femme, tu fais comment lorsqu'on
est marié.....

M I N G U A.

Eh! plutôt à Dieu que je ne le fusse
pas! je n'aurois pas eu tant à souffrir
avec un benêt comme toi.

DES MELONS. 339

L O R E N S O.

Enfin , femme , tu fais comment quand on est marié.....

M I N G U A.

Pour l'amour de Dieu, dépêches-toi donc de m'instruire , je meurs d'impatience.

L O R E N S O.

Doucement, femme ; j'ai réfléchi combien il étoit dur d'avoir passé la journée d'hier & celle d'aujourd'hui sans manger ; cela vient de ce que je n'avois pas le sou hier , & je ne suis pas plus riche aujourd'hui.

M I N G U A.

Je fais tout cela. Au fait.

L O R E N S O.

Patience. Rafiné comme je suis , j'ai trouvé un moyen pour sortir de cette pauvreté , pour nous procurer des maisons , des terres & de l'argent.

M I N G U A.

Je voudrois bien savoir ce moyen. De l'argent ! comme cela seroit beau.

L O R E N S O.

Ecoute donc. Il faut nous mettre

P ij

au service pendant quatre ans : tu te feras , toi , chambrière de notre Curé ; tu es encore assez jolie. Pour peu que tu aies de complaisances pour lui , tu y feras bien tes petites affaires. Moi , j'entrerai chez cette grosse veuve de Robledo qui craint si fort les esprits , & qui a si peur de coucher seule. Ce que nous aurons gagné , nous le mettrons ensemble , & au bout du terme nous quitterons nos conditions. Nous achèterons un coin de terre ; nous y semerons des melons de différentes especes ; ils viendront à merveille : il n'y en aura pas un qui ne soit doux comme du sucre. Ma besogne à moi sera de les couper , & la tienne de les aller vendre au marché. Les gros vaudront bien trente sous , & les petits au moins quinze sous. A force de trente sous & de quinze sous , nous décuplerons notre fonds ; nous achèterons de la terre à côté : je suis sûr qu'elle nous coûtera peu : elle rendra aussi des melons admirables , & crac , nous voilà à notre aise.

M I N G U A.

On ne peut pas mieux : il n'y a là qu'une chose qui me déplaît,

DES MELONS. 341

L O R E N S O .

Et c'est.....

M I N G U A .

C'est de voir que vous vouliez donner une partie de vos melons à quinze sous. Que le diable m'emporte s'il en part à moins de quarante.

L O R E N S O .

A quinze sous ceux-là, c'est assez.

M I N G U A .

Non, ce n'est pas assez. Sont-ils volés mes melons, s'il vous plaît, pour les donner à si bon marché?

L O R E N S O .

Paix, femme.

M I N G U A .

Par-dieu, je prends garde à mes affaires : ils m'ont assez coûté de peines, peut-être.

L O R E N S O .

Il faut baisser le prix, femme.

M I N G U A .

Il ne me plaît pas, moi.

L O R E N S O .

Femme, ces melons-là ont l'air de vous valoir plus de vingt soufflets.

342 INTERMEDE

M I N G U A.

Des soufflets! moi! je le voudrois bien voir.

L O R E N S O.

Il ne faut pas se tenir si roide.

M I N G U A.

Fi, le dissipateur.

L O R E N S O.

Veux-tu les diminuer?

M I N G U A.

Je n'en rabattrai pas un denier : j'aime mieux les jeter tous dans le rui-feau. Des melons comme cela à quinze fous!

L O R E N S O.

Paix donc, la moutarde me monte au nez.

M I N G U A.

Je ne me tairois pas quand le diable y feroit.

L O R E N S O.

Ah! je vous ferai bien taire. (*Il la bat.*)

M I N G U A.

Au secours, au secours, il me tue.



SCENE II.

LORENZO, MINGUA, UN
VOISIN, JUANA.

LE VOISIN.

QUE faites-vous ? Un moment ,
Mingua.

JUANA.

Quelle pitié ! Ecoutez donc , Lo-
renzo ?

LORRENZO.

Vous ne vous taisez pas.

MINGUA.

Non, je ne me tairai pas, non.

LORRENZO.

Atrappe. (*Il la bat : le Voisin veut les
séparer ; il reçoit un coup.*)

LE VOISIN.

Je suis mort.

JUANA.

Eh ! prenez donc garde, vous tuez
votre pauvre voisin.

LE VOISIN.

Je suis brisé : mais enfin n'importe ;
qu'ils s'embrassent & je serai content.

L O R E N S O .

Te tairas-tu à cette heure ?

M I N G U A .

Non , je ne me tairai pas.

L O R E N S O .

Il faut donc recommencer. (*Il la
bat, le Voisin s'enfuit.*)

LE VOISIN, *de loin.*

Eh ! Lorenzo , arrêtez donc.

M I N G U A .

Tiens , voilà pour toi.

L O R E N S O .

Tiens , garde celui-là.

LE VOISIN.

N'avez-vous pas honte tous deux ?

L O R E N S O .

Te tairas-tu ?

M I N G U A .

Eh ! bien , oui.

L O R E N S O .

Ah ! voilà qui est fait , soyons amis.

DES MELONS. 345

LE VOISIN.

Pour que la paix soit faite, il faut boire ensemble. C'est la table qui fait les amitiés solides.

L O R E N S O .

A la bonne heure : tandis que je mettrai le couvert, Mingua, va chercher une couple d'œufs.

M I N G U A .

Je ne les ferai pas frire, toujours. La poêle me falit : il faudra les manger à la coque.

L O R E N S O .

Vous voilà bien délicate. Allons, casse-les.

M I N G U A .

Je ne veux pas.

LE VOISIN.

Ils vaudront mieux à la coque ; cela est bon pour l'estomac.

L O R E N S O .

A la coque donc, puisque tout le monde est pour elle.

M I N G U A .

Le vilain fantasque. (*Elle va chercher les œufs.*)

P v



S C E N E III.

LORENZO, LE VOISIN.

L E V O I S I N.

A PRÉSENT que nous sommes seuls, mon cher ami, j'ai un avis à vous donner. Tout le monde est scandalisé de vous voir perpétuellement vous battre avec votre femme ; & d'ailleurs vous n'y gagnez rien. La femme est tout comme la mule ; quand une fois elle est faite à l'éperon , elle bronche à chaque pas.

L O R E N Z O.

En ce cas, ma femme est donc faite à.....





SCENE IV.

Les mêmes, MINGUA.

MINGUA.

VOILA les œufs.

LE VOISIN.

Allons, asseyez-vous.

LORENZO.

Volontiers. (*A sa femme.*) Prends cet œuf, toi.

MINGUA.

Je n'aime pas les œufs.

LORENZO.

Non ! eh bien, mange-les tous deux.

MINGUA.

Ils me font mal au cœur.

LORENZO.

Mange-les, quand tu en devrois crever.

JUANA.

Mangez-les, ma bonne amie.

348 INTERMEDE.

LE VOISIN.

Mangez-les, Mingua.

L O R E N S O.

Mange-les de par tous les diables.

M I N G U A.

Donnez. (*Elle fait semblant de les vouloir manger & elle les jette par terre en disant :*) Fi, au diable, qui mangeroit des vilénies pareilles.

L O R E N S O.

Ah! ah! puisque tu casses si adroitement les œufs, casse donc le plat aussi.

(*Il lui jette le plat à la tête.*)

M I N G U A.

Ah! je suis morte.

L O R E N S O.

Eh! mangerez-vous des œufs une autrefois?

J U A N A.

Arrêtez donc, Lorenzo; êtes-vous fou?

LE VOISIN.

Pourquoi en venir à de pareilles extrémités?

L O R E N S O.

Parce que quand j'ordonne quelque

DES MELONS. 349

chose, je veux qu'on le fasse. Veux-tu te lever & manger.

M I N G U A.

Je me leverai, mais je ne mangerai pas.

L O R E N S O.

Encore.

M I N G U A.

Tarare.

L O R E N S O.

Ah, ah! voilà pour vous apprendre à parler. (*Il lui donne des coups de bâton.*)

M I N G U A.

Au secours.

L E V O I S I N.

Est-il possible que vous ne finissiez pas? (*L'orchestre joue un air gai.*)

L O R E N S O, *au parterre.*

Quand une femme, Messieurs, défobéit à son mari, je n'y vois point d'autre remède que de la rosser nuit & jour, matin & soir.

M I N G U A.

Hélas! pauvres femmes, votre sort est bien triste. La moindre défobéissance vous coûte cher, & le plus doux

350 INTERMEDE, &c.

des maris ne vous en poursuit pas
moins jusqu'à ce qu'il vous ait fait cre-
ver.

L O R E N S O .

Eh! bien, que faire à cela ? Que
faire ?

M I N G U A .

Se taire , se taire.

F I N .

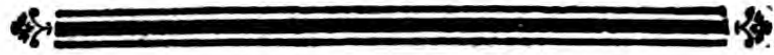
INTERMEDE

D E S

BEIGNETS,

En Espagnol,

INTERMES DE LOS BUNUELOS.



PERSONNAGES.

UN VIEILLARD.

LORENZO.

DEUX PASSANS.



INTERMEDE

D E S

BEIGNETS.



SCENE PREMIERE.

LE VIEILLARD, LORENZO.

LE VIEILLARD.

EH! garçon, Lorenzo, viens, viens donc; accours; j'ai une commission à te donner.

LORENZO, *de dedans.*

Je suis occupé.

LE VIEILLARD.

Quoi! faut-il tant de tems pour nettoyer des verres? Viens & habilles-toi proprement. Il faut aller por-

354 INTERMEDE

ter ce plat de beignets à ma cousine ;
afin qu'elle les mange à mon honneur.

L O R E N S O .

Par-dieu , notre maître , tout est
fait.

L E V I E I L L A R D .

Bon ! ô l'excellent domestique ! Les
as-tu bien dépoudrés ?

L O R E N S O .

Admirablement.

L E V I E I L L A R D .

Mais n'en as-tu pas brisé quelques-
uns ? ils sont beaux au moins.

L O R E N S O .

Ne vous inquiétez pas , allez . Ils
sont en mille morceaux.

L E V I E I L L A R D .

Comment ! coquin.

L O R E N S O .

Paix : c'est donc vous qui êtes le
coquin. Ne m'avez-vous pas dit ces
verres sont pleins de poussiere , il faut
les bien secouer. Là-dessus j'ai rai-
sonné en moi-même ; j'ai dit pour
secouer des tapisseries , on les bat vi-
goureusement. Il en est de même des

DES BEIGNETS. 355

verres. J'ai pris un bâton à deux mains, j'ai frappé de toute ma force à droite & à gauche. En quatre ou cinq coups, il n'y a plus eu de poussière, je vous en réponds.

LE VIEILLARD.

Je ne fais à quoi tient que je ne te tue, misérable. Quoi ! ils sont tous cassés ?

L O R E N S O.

Voilà bien de quoi crier, par-di ! vous n'avez qu'à venir voir, vous en retrouverez les morceaux.

LE VIEILLARD.

Tu es bienheureux que j'aie besoin de toi. Tiens, va porter à ma belle cousine, à ce bel objet de mes soupirs, cet énorme plat de beignets. Prends bien garde au plat, il est d'argent ; aies soin qu'on ne le vole pas.

L O R E N S O.

Laissez faire, je vous en rendrai bon compte.

LE VIEILLARD.

Va donc, mon cher Lorenzo, va doucement, & prends bien garde à tout. (*Le Vieillard s'en va.*)



SCENE II.

LORENZO , DEUX PASSANS.

UN PASSANT.

CELA va le mieux du monde : il y a là des beignets, je pense à les manger, & ensuite à flouter le plat de cet imbécille.

AUTRE PASSANT.

Commencez, je vais vous seconder.

LE PREMIER PASSANT.

Eh ! bonjour Lorenzo, mon cher petit Lorenzo, le meilleur de mes amis ; que je suis réjoui de vous revoir.

LORENZO.

La, la, doucement, n'approchez pas tant de ces beignets.

LE PREMIER PASSANT.

Ne reconnoissez-vous plus Perico ? Quelle pitié ! Quoi ! vous avez oublié ce pauvre Perico ? Vous allez me re-

DES BEIGNETS. 357

connoître. Je suis fils de mon pere, neveu de mon oncle : je suis né avec un croissant à mon soulier gauche ; vous ne vous souvenez pas ?

L O R E N S O .

Ah ! si fait , si fait , je vous reconnois au croissant.

LE PREMIER PASSANT.

Il y a des siecles, mon enfant, que nous ne nous sommes vus.

L O R E N S O .

Eh ! qu'avez-vous fait tout ce tems-là ?

LE PREMIER PASSANT.

Oh ! bien des choses. J'ai couru tout le monde avec cet honnête homme que vous voyez.

L O R E N S O .

Et où avez-vous donc tant été ?

LE PREMIER PASSANT.

A Seville , à Maroc , à Tetuan , en Egypte , à Tunis , à Mondonedo , mais sur-tout à Constantinople. J'y ai vu le Grand Turc : c'est-là ce qui s'appelle un Roi !

L O R E N S O .

Diab! il est donc bien grand.

LE PREMIER PASSANT.

Ce n'est rien de le dire; mais ce qu'il y a de plus beau, c'est de le voir manger.

L O R E N S O .

Manger! cela doit être drôle en effet.

LE PREMIER PASSANT.

Je n'ai jamais eu tant de plaisir.

L O R E N S O .

Et comment est-ce qu'il mange?

LE PREMIER PASSANT.

Pour vous le bien représenter, il faudroit avoir quelque chose à manger en effet.

L O R E N S O .

Qu'à cela ne tienne: voila des beignets. Dépêchons, je meurs d'envie de voir cela.

LE PREMIER PASSANT.

Ecoutez donc: supposons que vous êtes le Grand Turc assis là par terre. (*On le fait asseoir.*) Il entre deux Esclaves, bien droits, avec chacun une ser-

DES BEIGNETS. 359

viette sur le bras : ils saluent jusqu'à mettre le nez par terre. (*Lorenzo se baisse pour saluer jusqu'à terre.*) Non, non, ce n'est pas vous, il faut vous tenir roide.

L O R E N S O .

Ah, ah, comme il n'y a pas longtemps que je suis Turc, je ne fais pas encore bien mon rôle.

LE PREMIER PASSANT.

Ces deux Esclaves s'avancent bien respectueusement comme cela. Ils mettent devant le Sultan, comme qui dirait ce plat de beignets ; mais il ne mange point lui, il se garde bien de toucher à rien.

L O R E N S O .

En ce cas je ne veux pas être le Grand Turc.

LE PREMIER PASSANT.

On mange pour lui : il vit de voir dîner les autres.

L O R E N S O .

C'est-à-dire qu'il mange par procuration.

LE PREMIER PASSANT.

Quand le plat est ainsi devant lui,

un des Esclaves prend un beignet, il le mange comme cela (*Il le mange en effet*) en disant au Grand Turc : prenez, Seigneur, & puis on l'essuie.
(*L'autre camarade essuie Lorenzo.*)

L O R E N S O .

Prenez garde, vous m'emportez les moustaches.

LE SECOND PASSANT.

Le second Esclave prend aussi un beignet, il le mange en disant : il est excellent, Seigneur, & on l'essuie.
(*On essuie Lorenzo.*)

L O R E N S O .

Doucement donc, vous me brisez les mâchoires. Ces Turcs-là sont bien propres, ma foi.

Ce jeu se recommence plusieurs fois jusqu'à ce que tous les beignets soient mangés.

L O R E N S O .

Voilà qui est fatigant de s'essuyer toujours sans avoir bu ni mangé.

LE PREMIER PASSANT.

Il n'y a plus rien. Eh ! mais quel visage avez-vous, mon pauvre Lorenzo Qu'est-ce que vous sentez.

LORENZO.

L O R E N S O.

Je me sens de n'avoir rien mangé.

LE PREMIER PASSANT.

Il n'y a pas à badiner, au moins; vous allez étouffer; nous avons trop mangé.

L O R E N S O.

Qu'est-ce donc que j'ai?

LE PREMIER PASSANT.

Une terrible indigestion du repas que nous venons de faire. Est-il possible que nous n'y ayons pas pensé, que nous ne nous soyons pas arrêtés à propos!

L O R E N S O.

J'ai donc une digestion *ad honores*.

LE SECOND PASSANT.

Vous en mourrez : il n'y a pas de remède.

LE PREMIER PASSANT *en prenant le plat.*

Malheureux plat qui as crevé mon cher ami, le plus aimable homme qu'il y eût sur la terre, le plus excellent domestique ! Maudit fois-tu, misérable vieillard, qui es cause de tout ce mal, par ce chien de plat que tu lui

as confié. Allons-nous-en, nous en ferons long-tems inconsolables.

LE SECOND PASSANT.

Maudit fois-tu, misérable vieillard, & toi & tes beignets. (*Ils s'en vont.*)

L O R E N S O.

Maudit fois-tu, misérable vieillard, & tes beignets qui m'ont étouffé. Ils ont crevé le plus aimable homme qui fût sur la terre.



S C E N E III.

LE VIEILLARD, LORENZO.

LE V I E I L L A R D.

QUE t'est-il donc arrivé, Lorenzo? Il aura encore fait des siennes.

L O R E N S O.

C'en est fait du plus excellent domestique; maudit fois-tu, chien de vieillard.

LE V I E I L L A R D.

Lorenzo, mon fils, ne me diras-tu pas ce qui t'est arrivé? Qu'as-tu? Qui

DES BEIGNETS, 363

est-ce qui te fait ainsi crier? Et mes beignets?

L O R E N S O.

Ah! ils ne sont plus.

L E V I E I L L A R D.

Qu'en as-tu fait?

L O R E N S O.

Il est bon, là : & ne voyez-vous pas que je meurs de la plus terrible digestion.

L E V I E I L L A R D.

Que dis-tu, butord? ùne digestion!

L O R E N S O.

Et oui, une digestion dont je ne suis que le dépositaire.

L E V I E I L L A R D.

Et mon plat, coquin, qu'est-il devenu?

L O R E N S O.

Perico l'a enlevé de colere.

L E V I E I L L A R D.

Perico!

L O R E N S O.

Oui, celui qui a toujours un croissant sous son soulier; là, celui.....

Q ij

364 INTERMEDE, &c.

LE VIEILLARD.

Je ne fais à quoi tient que je ne
t'assomme : & mon plat d'argent ,
malheureux ?



SCENE IV.

Les mêmes, LES PASSANS.

LE PREMIER PASSANT.

TRANQUILLISEZ-VOUS, Monsieur ;
nous savons où il est.

LE VIEILLARD.

Et où ?

LE PREMIER PASSANT.

En gage : nous avons une collation
à donner à des Dames, nous n'avons
pas d'argent & nous en avons emprunté
sur vos effets.

LE VIEILLARD.

Encore est-ce quelque chose que de
deux maux je puisse choisir le moin-
dre.

F I N.

INTERMEDE

D U

MALADE IMAGINAIRE;

En Espagnol,

DOM JUAN RANA COMILON.

PERSONNAGES.

JUAN RANA

CASILDA *sa femme.*

Le DOCTEUR. (a)

Un VALET.

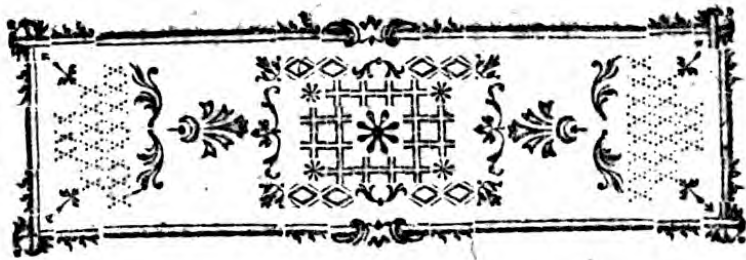
Un NEGRE.

Un PORTEFAIX.

LORENZO.

(a) Les Médecins en Espagnol se nomment ainsi.





INTERMEDE

D U

MALADE IMAGINAIRE.



SCENE PREMIERE.

CASILDA, LE DOCTEUR.

C A S I L D A.

MON cher Docteur, la collation est perdue.

L E D O C T E U R.

Et pourquoi, ma bonne amie. ?

C A S I L D A.

Ce butor de Jean Rana est resté dans la maison toute la matinée : il a senti la collation apparemment, & je n'ai pu le chasser. C'est un mari après tout : il n'y a pas moyen de le mettre

Q iv

368 INTERMÈDE

à la porte : force vous fera de l'inviter ; mais aussi il faut être sûr qu'il va tout dévorer.

LE DOCTEUR.

NE pourroit-on pas imaginer quelque chose pour l'écarter de la maison ?

CASILDA.

On n'en viendra jamais à bout, vous dis-je ; il a éventé les plats : le scélérat ne sortiroit pas à l'heure qu'il est pour de l'argent. Tenez, le voilà.

LE DOCTEUR.

Il faut donc se retourner. Laissez-moi faire ; allez, je m'arrangerai de façon que nous collationnerons en sa présence, sans qu'il puisse seulement toucher un morceau.

CASILDA.

Comment cela ?

LE DOCTEUR.

Comptez sur ma parole. (*Il s'en va.*)



SCENE II.

CASILDA, JUAN RANA.

JUAN RANA.

DIEU soit loué, m'amour; comme cela fent ici le pâté.

CASILDA.

Qu'est-ce que vous dites, vieux fou, il n'y a rien ici.

JUAN RANA.

Il me semble que je sens un pâté chaud.

CASILDA.

Est-ce que vous avez jamais eu de pâté dans votre maison?

JUAN RANA.

C'est un baume.

CASILDA.

Allez, vous êtes bien insupportable. Qu'avez-vous à être perpétuellement là sur mes épaules? Jour-de-dieu! allez rendre visite à la com-

Q v

370 INTERMEDE

mere ici près qui est en mal d'enfant.

JUAN RANA.

Femme, est-ce que je suis accoucheur, moi ?



SCENE III.

Les mêmes, LORENZO qui sort de la maison du Docteur.

LORENZO.

JUAN RANA.

JUAN RANA.

Lorenzo, mon ami, qu'avez-vous donc à accourir si vite ?

LORENZO, *en faisant semblant d'examiner Juan Rana.*

Eh ! bon Dieu, qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? Qu'est-ce que cette couleur-là ?

JUAN RANA.

Quoi ! celle de mon habit. C'est un brun foncé.

DU MALADE, &c. 371

L O R E N S O.

Elle me fait conjecturer que vous ne vous portez pas bien.

J U A N R A N A.

Quoi ! la couleur.....

L O R E N S O.

Oui, celle de votre visage. Votre teint m'annonce que vous êtes grièvement malade.

J U A N R A N A.

Point, point, je ne sens pas de mal.

L O R E N S O.

Tant pis, vraiment : vous mourrez, mon pauvre cher homme. Vîte, vîte, le Docteur. J'y vole.





SCENE IV.

JUAN RANA , CASILDA.

J U A N R A N A .

LE diable t'emporte ; mais vois donc ma femme , as-tu entendu cet ivrogne ?

C A S I L D A .

Ah ! mon cher petit mari , hélas ! il va passer. Que je suis malheureuse ! il a déjà le teint d'un mort. Mon cher cœur , que t'est-il donc arrivé ?

J U A N R A N A .

Mais rien , mon enfant. Là , là , console-toi. Je ne suis pas mort. (*Il veut l'embrasser.*)

C A S I L D A , *le repoussant.*

Ah ! il a déjà la sueur froide : au secours , au secours.



S C E N E V.

Les mêmes, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Où est Juan Rana ?

C A S I L D A.

Eh ! le voilà , Monsieur , le voilà qui va mourir.

LE DOCTEUR.

Vive-dieu : comment se fait-il qu'un homme d'ailleurs si sage , un homme qui a une réputation de bon sens , se laisse ainsi mourir comme une bête ?

J U A N R A N A.

Moi ! je me laisse mourir ! eh non fais-je , parbleu.

LE DOCTEUR.

Mais ne vois-je pas sur votre visage que vous êtes hipocondre ?

J U A N R A N A.

Hipocondre ! sur mon visage ! c'est que j'aurai oublié de me laver ce matin , apparemment.

INTERMEDE

LE DOCTEUR.

Vous avez les poumons attaqués.

JUAN RANA.

Miséricorde, les poumons!

LE DOCTEUR.

Il n'y a point de remède, Madame faites-en le sacrifice. Il en mourra.

JUAN RANA.

Mais dites-moi donc du moins où je dois sentir du mal?

LE DOCTEUR.

N'avez-vous pas de palpitation dans l'estomac?

JUAN RANA.

Non, mais j'y sens un grand vuide. C'est peut-être là mon mal.

LE DOCTEUR.

Demain, à pareille heure, il ne sera plus au monde; il ne peut pas aller même jusques-là.

JUAN RANA.

Eh! Monsieur le Docteur, par pitié guérissez-moi.

LE DOCTEUR.

Dites-moi donc tout ce qui vous est arrivé depuis que vous avez ce mal-là,

DU MALADE, &c. 375

& je verrai s'il y a de la ressource.

JUAN RANA.

Hélas! Monsieur, il est bien vrai que depuis long-tems j'enrage de faim. Quand j'ai bien déjeûné, je dîne comme un diable, & j'ai de la peine à attendre le souper. A peine ai-je la tête sur l'oreiller, que je dors comme une foughe, & je me réveille toujours sur le même côté où je me suis endormis. Meurt-on de cela, Monsieur le Docteur?

CASILDA.

Que dites-vous de tous ces symptômes?

LE DOCTEUR.

Ils sont mortels, ma chere Dame.

JUAN RANA.

Mon Dieu! quelle pitié; & comment ce mal-là s'appelle-t-il, Monsieur le Docteur?

LE DOCTEUR.

Une antrocaripomanie.

JUAN RANA.

Une antrocaripomanie! c'est quasi le nom de la vieille qui demeure vis-à-vis chez nous. C'est une vilaine

chose, Monsieur le Docteur : on doit être bien malade quand on a cela avec soi.

LE DOCTEUR.

Je vois à vos yeux qu'il va vous prendre un accès violent ; vous tomberez dans le délire ; vous verrez, vous imaginerez mille choses qui ne feront que dans votre imagination. Que voyez-vous à présent ?

JUAN RANA.

Ma femme & vous.

LE DOCTEUR.

Pas autre chose ?

JUAN RANA.

Non.

LE DOCTEUR.

Eh bien, dans un moment vous aurez la tête pleine de fantômes, de rêveries de toute espece. Vous allez voir.

(Il entre un Negre avec des plats remplis de grillades.)

Qu'appercevez-vous à présent ?

DU MALADE, &c. 377

JUAN RANA.

Un Negre avec de la grillade qui a une mine.....

CASILDA.

Eh! si donc, quelle folie! un Negre avec de la grillade ici!

JUAN RANA.

Eh! je la sens; il est entré dans la cuisine.

LE DOCTEUR.

Voilà un signe fâcheux, mon voisin; vous en mourrez. Il n'y a qu'un seul remède pour vous sauver, c'est de ne rien croire de ce que vous verrez.

JUAN RANA.

Quoi! il ne faut pas croire que je viens de voir de la grillade?

LE DOCTEUR.

Vous êtes un homme mort si vous en croyez seulement une cotelette.

JUAN RANA.

Je n'en reviendrai donc pas. Comment voulez-vous que je démente mes yeux & mon nez?

(On voit passer un autre Domestique avec un pâté.)

378 INTERMEDE

LE DOCTEUR.

La scene ne change-t-elle pas à présent ? Voyez-vous quelque autre chose ?

JUAN RANA.

Eh ! oui , vraiment , je vois un homme avec un pâté.

CASILDA.

Il est perdu sans ressource.

LE DOCTEUR.

Eh bien , sentez-vous à présent la force de votre mal ?

JUAN RANA.

Non , je ne sens que le pâté. Laissez-moi seulement aller jusqu'à la cuisine , pour voir ce qui en est.

LE DOCTEUR.

Vous êtes mort si vous faites un pas.

JUAN RANA.

Mort ! ce sera donc d'appétit que je mourrai. Mais , Monsieur , comment se fait-il que je ne voie plus rien ?

LE DOCTEUR.

C'est que votre mal a des intervalles : les accès se succèdent , sans quoi vous seriez déjà crevé. Donnez-moi

vosre poux que je juge quand ils viendront.

J U A N R A N A.

Tenez, avertissez-moi quand je devrai voir quelque chose.

(Il passe un portefaix avec une corbeille pleine de fruits, de pain & un broc de de vin.)

L E D O C T E U R.

Prenez garde, voilà quelque chose qui vous monte au cerveau.

J U A N R A N A.

Oui, vraiment, ce sont des olives, c'est du pain, du vin.

L E D O C T E U R.

Vous croyez voir tout cela?

J U A N R A N A.

Oui, par-dieu, & si bien voir que si vous voulez je vais tâter au broc, là tout-à-l'heure devant vous.

L E D O C T E U R.

Il vous en coûtera cher si vous bougez.

J U A N R A N A.

Mais c'est un supplice effroyable que ce mal là; & votre Médecine n'a

point de ressource contre un mal de cette nature ?

LE DOCTEUR.

Mais si fait. Il faudroit quarante bonnes saignées, vous appliquer quatre-vingt fois les ventouses, & après on pourra espérer quelque chose.

JUAN RANA.

Eh ! miséricorde : est-il possible que je sois si malade ?

LE DOCTEUR.

On ne guérit pas vite des maladies de cette violence au moins. Il y auroit pourtant un moyen plus doux ; ce seroit de vous résoudre à souffrir en paix tous les vertiges de votre imagination dérangée. Pour cela il faudroit vous lier ici dans un fauteuil, & là, vous abandonner à tous vos caprices. Si vous pouviez résister à cette épreuve sans sortir de votre place, sans céder à l'envie d'approcher de ce que vous croyez voir, la fermentation violente que cela exciteroit dans votre sang, pourroit vous faire du bien.

JUAN RANA.

Essayons donc cela.

LE DOCTEUR.

Volontiers; mais il ne faudra pas parler, & si vous en avez la force, quelque chose que vous vous imaginiez appercevoir, je vous garantis guéri demain matin.

JUAN RANA.

Dépêchons, dépêchons donc. Diable, pour la santé il n'y a rien qu'on ne fasse. (*On le lie sur un fauteuil.*)

LE DOCTEUR.

Casilda, faites mettre la table ici, là devant lui : la peur qu'il a de mourir suffira pour l'empêcher de nous troubler.

JUAN RANA.

Monsieur le Docteur, que dites-vous-là ?

CASILDA.

Bon, le Docteur ! est-ce qu'il n'est pas parti ? Taisez-vous, vous parlez comme un homme dans le délire.

JUAN RANA.

Voyez donc ce que c'est que ce chien de mal : j'aurois juré que le Docteur étoit-là.

382 INTERMEDE

CASILDA, à ses Domestiques.

Eh! petite fille, apportez la table & des guitarres. (*On l'apporte.*)

JUAN RANA.

Ah! mon Dieu, quel accès épouvantable qui me prend! on diroit qu'on met la table. Femme, qu'est-ce que cela veut dire?

CASILDA.

Ce sont vos vertiges, vous le sentez bien.

JUAN RANA.

Eh! mais, mon Dieu, je vais mourir tout-à-l'heure; je sens mon cœur qui faute à la vue de la table.

(*On se met à table & on mange.*)

LE DOCTEUR.

Mettez-vous-là, Casilda, auprès de moi, & réjouissons-nous.

JUAN RANA.

Ah, ah, ah, je suis perdu! les voilà qui mangent sans moi. Il y a de quoi expirer d'inanition & de douleur.

On chante un couplet qui signifie :

Juan Rana mourroit de faim, & pour le guérir, on lui ordonna de voir manger les autres, sans manger lui-même.

DU MALADE, &c. 383

LE DOCTEUR.

Voilà d'excellente grillade.

CASILDA.

A votre santé, Docteur.

JUAN RANA.

Je n'y tiens plus, je suffoque.

LE DOCTEUR.

Ce vin-là vaut mieux que de l'ambroisie.

JUAN RANA, *faisant des efforts pour se délier.*

Par-dieu! mourir pour mourir, je mangerai.

LE DOCTEUR.

Eh! prenez garde, vous vous égorgez vous-même, mon pauvre ami.

JUAN RANA.

Je m'en moque.

LE DOCTEUR.

Mais rien de tout cela n'est réel.

JUAN RANA.

Mais si le Docteur n'est pas ici, comment se fait-il que je l'entende parler?

C A S I L D A.

C'est votre maladie.

JUAN RANA, *s'étant délié.*

Mais il faut un peu voir si rien de tout cela n'est réel. (*Il leur donne des coups de bâton.*)

L E D O C T E U R.

Prenez garde donc, vous m'assomez.

J U A N R A N A.

Non, non, ce n'est rien, c'est l'imagination.

C A S I L D A.

Mon mari, arrêtez donc : que faites-vous ? vous me brisez les bras.

J U A N R A N A.

Ma chere petite femme, ne voyez-vous pas que ce sont des fantômes ?

C A S I L D A & L E D O C T E U R.

Au secours, au secours.

D E S V O I S I N S.

Eh ! qu'est ce donc, Juan Rana ? A qui en avez-vous ?

J U A N R A N A.

Moi, je suis plus grand Médecin qu'Hipocrate,

INTERMEDE. 385

qu'Hipocrate : avec ce bâton je viens de me guérir de la plus terrible maladie.....

C A S I L D A.

Je suis morte.

L E D O C T E U R.

Il m'a rompu les os.

J U A N R A N A.

Mangeons à présent tout seul : il n'y a rien comme l'abstinence & l'exercice , pour augmenter l'appétit.

F I N.

THE
MOUNTAIN
VIEW

INTERMEDE

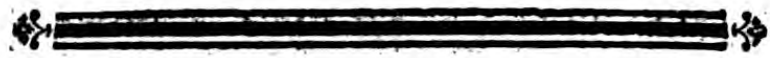
D E

LA RELIQUE,

En Espagnol,

ENTREMES DE LA RELIQUIA.

R ij



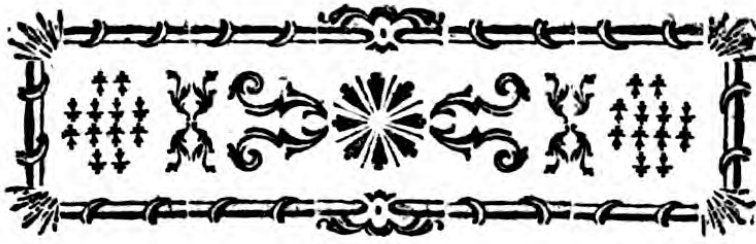
PERSONNAGES.

LORENZO.

ALDONZA.

Un VOISIN.

Une VOISINE.



INTERMEDE

D E

LA RELIQUE.



SCENE PREMIERE.

LORENZO , *fuyant* , ALDONZA
le poursuivant un bâton à la main.
LE VOISIN.

L O R E N S O .

MISÉRICORDE, je suis mort.

A L D O N Z A .

Ah! je t'y prends, vilain scélérat.

L E V O I S I N .

Aldonza, moderez-vous donc; ne faites point d'éclat. Ne voyez-vous pas que c'est votre mari?

R iij

INTERMEDE

A L D O N Z A.

C'est pour cela que je le roffe. Je
veux lui apprendre à marcher droit.

L O R E N S O.

Hélas ! c'est bien plutôt le moyen
de me faire aller de travers.

A L D O N Z A.

Eh ! plaît-il ?

L O R E N S O.

Là , là , ne vous fâchez point , ma
chere femme.

A L D O N Z A.

Laissez-moi , que je l'étrille une
fois tout mon saoul.

L E V O I S I N.

Patience , donc ; y a-t-il de la reli-
gion à cela ? Finissez.

A L D O N Z A.

Je suis la maîtresse , peut-être ,
chez moi. Je rentre dans la maison :
si tu y remets les pieds , malheureux ,
tu peux être sûr de quatre cent coups
de barre. (*Elle s'en va.*)



SCENE II.

LORENZO, LE VOISIN.

LE VOISIN.

BONTÉ de Dieu! a-t-on jamais rien vu de pareil?

LORENZO.

Eh bien, mon cher Voisin, voilà comme je suis traité tous les jours.

LORENZO.

Mais d'où vient donc sa hardiesse; son insolence?

LORENZO.

De ce que tout le bien est à elle. Ah! qu'on a raison de dire qu'un homme pauvre, qui épouse ainsi une femme riche, se donne un maître.

LE VOISIN.

Et pourquoi aussi avoir été faire un pareil mariage?

LORENZO.

Oh! pourquoi? je n'avois pas le fou. Que ne fait-on pas pour avoir de ce

R iv

392 I N T E R M E D E
diable d'argent ? On m'a joué en me
là donnant un bien autre tour.

L E V O I S I N .

Eh ! quel ?

L O R E N S O .

Elle étoit grosse , mon cher voisin ;
on a vu que je ne disois rien , que je
souffrois tout cela de bonne amitié ;
elle s'est enhardie & me traite comme
vous voyez ; mais je n'y tiens plus ; je
m'en vais m'en aller au bout du mon-
de. J'aime mieux demander mon
pain , que de vivre avec un démon de
cette méchanceté.

L E V O I S I N .

Vous me faites pitié. Il faut que je
vous donne un moyen de vous tirer
d'affaire. J'ai eu aussi autrefois une
femme méchante : un saint homme , à
qui Dieu fasse paix , me donna une re-
lique merveilleuse avec laquelle j'ai
mis ma femme à la raison. Depuis ce
moment-là nous avons toujours vécu en
paix & heureux. Je veux bien vous
prêter cette divine relique , mais au-
rez-vous le courage de l'appliquer
comme il le faut ?

DE LA RELIQUE. 393

L O R E N S O.

Je vous en réponds.

L E V O I S I N.

Je reviens.

L O R E N S O.

Par-dieu, je ne la quitterai pas, je la porterai sur moi comme un scapulaire.

LE VOISIN *revient avec une canne dans un étui de belle peau & un ruban pour la suspendre au cou.*

Tenez, voilà la paix de votre ménage. Suspendez-moi cela à votre cou, & ne marchez jamais sans l'avoir.

L O R E N S O.

Comment ?

L E V O I S I N.

Oui : au premier mot que dira votre femme, vous reculerez un pas ; vous tirerez cette admirable relique de sa chasse, & en levant le bras bien haut, vous lui en donnerez deux coups, zing-zag, & aussi-tôt elle se taira.

L O R E N S O.

Voilà qui est prodigieux.

R v

LE VOISIN.

Si elle tomboit en pamoison, il faudroit la toucher encore & la connoissance lui reviendra.

L O R E N S O.

Dieu vous le rende, mon bon ami : je vais sur le champ faire l'essai du spécifique.

LE VOISIN.

Je vais vous attendre ici pour favoir comment il aura opéré.

L O R E N S O.

Ecoutez donc. Vous dites qu'il faut reculer un pas, lever le bras bien haut & puis toucher : est-ce comme cela ?
(*Il lui donne deux grands coups de canne.*)

LE VOISIN.

Eh ! miséricorde, vous m'affomez.

L O R E N S O.

Bon, bon, c'est que je voulois essayer.

LE VOISIN.

Adieu.

SCENE III.

LORENZO, ALDONZA.

LORENZO.

HOLA! ici Aldonza.

ALDONZA.

Qu'est-ce que vous dites?

LORENZO.

Plus bas, femme.

ALDONZA.

Je ne veux, pas moi.

LORENZO.

Un pas en arriere & la relique.

(Il lui donne deux grands coups sur la tête.)

ALDONZA.

Au secours, je suis morte.

UNE VOISINE.

Lorenzo, prenez donc garde, elle a perdu la parole.

R vj

L O R E N S O .

Qu'elle ne la recherche pas. Foi d'homme d'honneur ce feroit la meilleure femme du monde si elle étoit muette.

A L D O N Z A .

Il m'a tuée.

L O R E N S O .

Tu parles encore : attrape. (*Il la bat.*)

L A V O I S I N E .

Songez donc que vous me frappez aussi.

L O R E N S O .

En voilà assez pour aujourd'hui. Rappellez-là, & faites-moi le plaisir de lui dire qu'elle s'observe dorénavant, ou bien, voilà la relique à mon côté.





SCENE IV.

LA VOISINE, ALDONZA.

LA VOISINE.

EH ! bien , ma chere amie , comment vous trouvez-vous ?

ALDONZA.

J'ai la tête en morceaux.

LA VOISINE.

Il faut pourtant vous résoudre à ne plus insulter votre mari , au moins. Du ton dont il le prend , ce jeu ne vaudroit rien pour vous.

ALDONZA.

Je le sens bien , je n'en reviendrai pas.

LA VOISINE.

Il faudroit tâcher de ne lui pas répondre.

ALDONZA.

Cela est plus fort que moi. Quand on devroit me mettre en pieces il faut que je parle.

L A V O I S I N E .

Je vais vous enseigner un secret pour ne point parler. Je reviens.

A L D O N Z A .

Me voilà bien malheureuse ! Si Alonso continue il me tuera : pauvre femme que je suis !

L A V O I S I N E , *avec un verre plein d'eau.*

Tenez, voilà mon secret. Quand je me suis mariée j'avois la même foiblesse que vous ; je voulois toujours gronder & crier. Mon mari, que Dieu maintienne en joie, entreprit de me corriger comme le fait le vôtre. Pour me préserver des rechutes un bon Hermite me donna cette eau. Il ne faut qu'en prendre une gorgée & la garder dans sa bouche quand on sent venir la tentation de parler, & aussitôt elle se passe.

A L D O N Z A .

Ah ! ma chère amie, donnez vite votre eau, car j'entends Lorenzo.





SCENE V.

Les mêmes, LORENZO.

LORENZO.

ALDONZA, avez-vous quelque chose pour dîner?

ALDONZA, *la bouche pleine d'eau.*

Mu, mu, mu.

LORENZO.

Eh! il n'y a rien?

ALDONZA.

Mu, mu.

LORENZO.

Qu'avez-vous? Est-ce qu'on vous a mis un baillon?

LA VOISINE.

Non; c'est que je lui ai enseigné un remède pour ne plus parler.

LORENZO.

Qu'elle ne l'oublie pas. C'est une excellente chose que le silence

ALDONZA, *jettant l'eau.*

Et je veux parler, moi, infâme.

400 INTERMEDE, &c.

L O R E N S O.

A la relique. (*Il la bat.*) Parlerez-vous encore ?

LA VOISINE, *en lui présentant de l'eau.*

Croyez-moi, servez-vous du secret & n'y manquez plus.

F I N.

I N T E R M E D E

D E

L'ECOLIER MAGICIEN,

En Espagnol,

**ENTREMES DE LA CUEVA DE
SALAMANCA.**



PERSONNAGES.

PANCRACIO.


LÉONARDA.

CHRISTINA.

CARRAOLANO.

REPONSE, *Bailli.*

NICOLAS, *Barbier.*





INTERMEDE

D E

L'ECOLIER MAGICIEN.



SCENE PREMIERE.

PANCRACIO, LÉONARDA,
CHRISTINA.

P A N C R A C I O .

ESSUIE tes larmes , ma chere petite , & cesse de soupirer. Quatre jours d'absence ne sont pas quatre siecles. Je reviendrai le cinquieme au plus tard, si Dieu me laisse la vie. Mais , au reste , si cela te fait tant de peine , il n'y a qu'à ne point partir ; ma sœur se mariera bien sans moi.

L É O N A R D A.

Non , non , mon cher Pancraccio , je ne veux pas que par complaisance pour moi , vous fassiez une impolitesse. Allez , vous y êtes obligé. Pour moi , je supporterai de mon mieux ma douleur & ma solitude. Seulement je vous recommande de revenir le plutôt possible , ou du moins de ne passer point le terme que vous m'avez marqué. Soutiens-moi , Christina , le cœur me manque. (*Elle fait semblant de se trouver mal.*)

C H R I S T I N A.

Que le diable emporte les noces & les mariés ; en vérité , Monsieur , si j'étois à votre place , je n'aurois jamais promis d'y aller.

P A N C R A C I O.

Vas vite , mon enfant , va lui chercher un verre d'eau pour lui jeter au visage ; mais attends , elle revient.

L É O N A R D A.

Ah ! il faut bien s'y résoudre , il faut en faire le sacrifice , pars mon cher ami , mais reviens vite.

P A N C R A C I O.

Mais , mon cœur , si tu le desires , je ne partirai point.

DE L'ÉCOLIER, &c. 405

L É O N A R D A.

Non, non, je n'ai de plaisirs que les vôtres. Il faut vous y rendre dès que cela vous amusera,

C H R I S T I N A.

O! la fleur des femmes! a-t-on jamais rien vu de cette force là!

L É O N A R D A.

Entre là-dedans, Christina, & vas me chercher mon voile, que j'accompagne ton maître jusqu'à la voiture.

P A N C R A C I O.

Non, ma poule, gardez-vous-en bien: Christina, ayez bien soin de ta maîtresse & tu ne t'en repentiras pas à mon retour.

C H R I S T I N A.

Allez, Monsieur, ne soyez pas inquiet. Je l'égayerai si bien qu'elle ne s'apercevra pas que vous lui manquez.

L É O N A R D A.

Je ne m'en appercevrai pas! tu connois bien mal mon cœur. Hélas! il n'y a plus de satisfaction pour lui. Je n'attends que des peines & des douleurs.

P A N C R A C I O.

Elle m'attendrit trop. Vas , vas ,
mon ame , fois sûr que je ne goûterai
pas plus de plaisirs que toi jusqu'à
mon retour. Adieu.



S C E N E II.

LÉONARDA, CHRISTINA.

L É O N A R D A.

PUISSE-TU y rester, dans ta chienne
de maison. Puisse-tu n'en jamais re-
venir.

C H R I S T I N A.

Vous m'avez fait trembler avec vos
exclamations ; j'ai vu le moment où
il ne partiroit pas.

L É O N A R D A.

Vont-ils venir ?

C H R I S T I N A.

S'ils viendront ? Nous en avons ici
de bons gages , allez. Ils ont envoyé
de quoi régaler un régiment. Il y a
des pâtés , des jambons , des chapons

DE L'ÉCOLIER, &c. 407
en plumes, un dessert superbe, & du
vin, du vin des dieux.

L É O N A R D A.

Mon cher Réponse est un homme
qui fait bien les choses.

C H R I S T I N A.

Et Me. Nicolas aussi, au moins.

L É O N A R D A.

As-tu ferré tout cela ?

C H R I S T I N A.

Tout est en place.



S C E N E III.

LÉONARDA, CHRISTINA.
CARRAOLANO.

L É O N A R D A.

C H R I S T I N A, vois à la porte, on
frappe.

C A R R A O L A N O.

Mesdames, je suis un pauvre étu-
diant.

C H R I S T I N A.

C'est très-bien fait d'être étudiant

408 INTERMEDE

& pauvre , mais il est très-mal d'entrer ainsi dans les maisons.

CARRAOLANO.

Ne vous fâchez point , ma belle Demoiselle , je ne demande qu'un coin dans le grenier pour me mettre à couvert de la pluie qui va tomber cette nuit.

LÉONARDA.

Et d'où êtes-vous , mon ami ?

CARRAOLANO.

De Salamanque , Madame. J'ai essuyé toutes sortes de malheurs. J'ai perdu un oncle que j'accompagnois sur le chemin de Rome. En revenant j'ai été volé , & je me suis trouvé à votre porte sans ressources , sans pain , sans argent ...

LÉONARDA.

En vérité , Christina , ce pauvre garçon fait pitié.

CHRISTINA.

Il me fait compassion aussi. Qu'il reste ici la nuit , il y aura de quoi le régaler , sans qu'il nous en coûte rien , & il m'aidera à plumer la volaille.

LÉONARDA.

DE L'ÉCOLIER, &c. 409

L É O N A R D A.

Mais y songes-tu ; il va donc tout voir !

C H R I S T I N A.

Bon, bon, il a l'air d'en avoir bien vu d'autres. Dites-moi, mon bel ami, ferez-vous bien plumer deux chapons ?

C A R R A O L A N O.

Mademoiselle , je suis Bachelier de Salamanque , je plumerois le diable....

L É O N A R D A.

Mais êtes-vous discret , au moins ?
Bouche close sur tout ce que vous verrez ici.

C A R R A O L A N O.

On me mettroit en pieces plutôt que de m'arracher une parole qu'il ne faille pas dire.

C H R I S T I N A.

Je suis sa caution. Allons à l'ouvrage.



SCENE IV.

LÉONARDA, REPONSE,
NICOLAS, CHRISTINA,
CARRAOLANO.

REPONSE.

ALLONS, sautons, chantons, réjouissons-nous. Mais (*en voyant l'Ecolier*) qui est cet homme-là?

CHRISTINA.

Un pauvre Bachelier de Salamantique qui a demandé le couvert pour cette nuit.

REPONSE.

Ce drôle-là m'a l'air d'avoir une mauvaise physionomie; ne peut-on pas lui donner du pain & deux reaux, & qu'il passe son chemin?

CARRAOLANO.

Eh! Monsieur, un peu de charité, me voilà devenu officier de la maison. Je suis aide-de-cuisine, vous m'allez voir en besogne, vous ne ferez pas fâché de m'avoir gardé. J'accommode un

DE L'ÉCOLIER, &c. 411

chapon à miracle, & je le mange encore mieux, laissez faire.

N I C O L A S.

Il fait le plaisant. Vaille que vaille, pourvu qu'il se taife, qu'il reste.

R E P O N S E.

A la bonne heure, chantons, dansons.

C H R I S T I N A.

Oui, il est bien tems de cela. Songeons au souper, morbleu.

P A N C R A C I O, *à la porte, en dehors, frappant de toute sa force.*

Hola, ho, on ne m'entend donc pas? Pourquoi la porte est-elle fermée de si bonne heure?

L É O N A R D A.

Ah! malheureuse que je suis! c'est mon mari.

C A R R A O L A N O.

C'est le diable.

C H R I S T I N A.

Allons, Messieurs, au bûcher tous.

P A N C R A C I O.

On n'ouvre pas. Eh! Christina.

S ij

CARRAOLANO.

Cachez - vous , Messieurs , où vous
pourrez , pour moi je vais au grenier
à foin.

CHRISTINA.

Dépêchez donc , il va enfoncer la
porte. Venez avec moi , vous autres.

LÉONARDA , *à la fenêtre.*

Qui est-ce ? Qui frappe donc avec
tant de violence ?

PANCRACIO.

C'est ton mari, mon enfant. Il y a une
demi-heure que je suis là à frapper.

LÉONARDA.

A la voix il me semble bien que
c'est vous ; mais cependant on peut s'y
tromper.

PANCRACIO.

Quelle prudence admirable ! ouvre ,
ouvre , va , c'est moi.

LÉONARDA.

Je vais bien le voir. Qu'est-ce que
j'ai fait quand vous êtes parti d'ici ?

PANCRACIO.

Tu as soupiré , pleuré , & enfin tu
t'es trouvée mal.

L É O N A R D A.

Cela est vrai. Es-tu-là, Christina
c'est Monsieur, va, tu peux lui ou-
vrir.

C H R I S T I N A.

J'y vais, Madame. (*Elle ouvre.*)



S C E N E V.

LÉONARDA, CHRISTINA,
PANCRACIO.

L É O N A R D A.

S O Y E Z le bien venu ; mais voilà
votre retour bien avancé.

P A N C R A C I O.

Oui, à cent pas d'ici, une roue de
la voiture s'est cassée, & j'ai mieux
aimé revenir coucher auprès de toi que
d'attendre là dans la campagne qu'on
l'eût racommodée. Demain je cher-
cherai une occasion ; mais qu'est-ce
que j'entends ?

C A R R A O L A N O, *du grenier.*

Ouvrez-moi, je vous en supplie,
j'étouffe.

414 INTERMEDE

P A N C R A C I O.

Est-ce dans la maison ou dans la rue que l'on parle ainsi?

C H R I S T I N A.

Vous verrez que ce fera ce pauvre Ecolier que j'ai enfermé dans le grenier pour y passer la nuit.

P A N C R A C I O.

Comment! un Ecolier chez moi la nuit & pendant mon absence? Cela ne vaut rien : il faut, m'amour, que je sois aussi sûr de ta fidélité que je le suis, pour n'en pas concevoir d'alarmes. Mais va lui ouvrir, Christine; apparemment que la paille se fera dérangée, & qu'il en est suffoqué.

L É O N A R D A.

C'est un pauvre malheureux qui a demandé le couvert pour l'amour de Dieu. Vous me connoissez; vous savez que je ne puis rien refuser de ce que l'on me demande.





SCENE VI.

*Les mêmes, CARRAOLANO,
les cheveux pleins de paille.*

CARRAOLANO.

NARGUE du scrupule. Si j'avois été plus hardi, je n'aurois pas couru le risque d'étouffer dans ce maudit grenier : j'aurois eu un bon souper, de beaux draps bien blancs, & un excellent lit.

PANCRACIO.

Et qui vous auroit donné tout cela, mon ami ?

CARRAOLANO.

Qui ! mon art ; mais la crainte de la justice me lie les mains.

PANCRACIO.

C'est un art dangereux que celui qui vous expose à avoir les mains liées par la Justice.

CARRAOLANO.

Ma foi, la nécessité l'emporte sur la

crainte. Je ne fais pas souvent usage de mon secret, pour ne pas me brouiller avec la sainte Inquisition. Mais aujourd'hui si je croyois que ces Dames fussent capables de se taire.....

P A N C R A C I O.

Je suis leur caution. Allez, foyez sans inquiétude : voyons un peu votre secret.

C A R R A O L A N O.

Voulez-vous que je me fasse apporter ici par deux diables un panier plein de provisions ?

L É O N A R D A.

Des diables ici devant moi ! Jesus, préserve-moi de cette horreur.

C H R I S T I N A.

Le coquin a le diable au corps : j'ai le sang tout glacé de penser à ce qu'il veut faire.

P A N C R A C I O.

Ma foi s'il n'y avoit pas de danger, je serois curieux de voir quelle figure ont les diables, & comment sont tournés leurs paniers ; mais qu'ils n'aient rien d'affreux dans la physionomie, au moins.

DE L'ÉCOLIER, &c. 417

CARRAOLANO.

Voulez-vous que je les fasse paroître sous la figure du Bailli de la Paroisse & du Barbier son ami?

CHRISTINA.

Les pauvres gens! Quoi! il seroit permis à des diables d'emprunter leurs visages?

LÉONARDA, *à part.*

Je suis morte. Christina, il va tout découvrir.

CHRISTINA, *à part.*

Point, point. Je suis toute rassurée au contraire. Le drôle a de l'esprit, il vous tirera d'embarras.

CARRAOLANO.

Pauvres diables qui vous cachez ici autour, sortez & apportez au plutôt un panier bien garni, comme vous faites que je le veux. Ne me faites pas répéter, paroissez sur le champ. Si vous me faites aller là-bas, vous vous en trouverez mal.

CHRISTINA.

J'entends du bruit : je gagerois que voilà les diables & le panier avec.

S v

L É O N A R D A.

En effet, comme ils ressemblent au Bailli & au Barbier.

P A N C R A C I O.

Voilà qui est vraiment admirable; mais voyons un peu ce qu'ils apportent.

C A R R A O L A N O.

Ce sont de bonnes choses. Goûtons un peu le vin. (*Il boit.*) Il est excellent, ma foi; c'est du nectar. Allons, posez tout cela-là, mes amis, & divertissons-nous un peu.

C H R I S T I N A.

Est-ce qu'ils vont souper avec nous?

P A N C R A C I O.

Bon! est-ce que les diables mangent?

N I C O L A S.

Oui, vraiment, il y en a qui mangent, & nous sommes de ceux-là.

C H R I S T I N A.

Dès que ce sont eux qui nous donnent à souper, il faut leur en laisser leur part; cela est trop juste. Ces diables là ont l'air d'honnêtes gens.

DE L'ÉCOLIER, &c. 419

L É O N A R D A.

Pourvu qu'ils ne nous effrayent point, & que mon mari y consente, qu'ils restent, je le veux bien.

P A N C R A C I O.

Et moi aussi : allons, entrons & mettons-nous à table. Je suis curieux de voir manger des diables & d'apprendre d'eux le secret de les faire venir quand on en a besoin.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

632

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Théâtre Espagnol*, & je n'y ai rien trouvé qui ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 16 Mars, 1769. Signé CRÉBILLON.

P R I V I L E G E.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre amé le sieur L....., Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage intitulé : *Théâtre Espagnol*. S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS dé-

fenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéissance : Comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères ; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle du Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu des-

quelles vous mandons & enjoignons de faire
jouir ledit Exposant & ses ayant causes ,
pleinement & paisiblement , sans souffrir
qu'il leur soit fait aucun trouble ou empê-
chement. Voulons que la copie des Présen-
tes , qui sera imprimée tout au long au
commencement ou à la fin dudit Ouvrage ,
soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux
copies collationnées par l'un de nos amés &
seaux Conseillers-Secrétaires , foi soit ajoutée
comme à l'Original. Commandons au premier
notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire
pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis &
nécessaires , sans demander autre permission , &
nonobstant Clameur de Haro , Charte Nor-
mande , & Lettres à ce contraires ; Car tel est
notre plaisir. DONNÉ à Paris , le Mercredi
quinzieme jour du mois de Novembre ,
l'an de grace mil sept cent soixante-neuf , & de
notre Regne le cinquante - cinquieme. Par le
Roi en son Conseil. *Signé* LEBEGUE.

J'ai cédé le présent Privilege à M. DE
HANSY , le jeune , Libraire , pour en jouir
suivant les conventions faites entre nous. A
Paris , ce 24 Novembre 1769.

Signé , L.....

*Registré le présent Privilege & ensemble la
cession , sur le Registre XVIII de la Chambre
Royale & Sydicale des Libraires & Imprimeurs
de Paris , n° 540 , fol. 57 , conformément au
Réglement de 1723. A Paris , ce 28 Novembre
1769. Signé* , BRIASSON , *Syndic.*



CATALOGUE

*Des Livres nouveaux qui se
trouvent chez le même Li-
braire.*

MÉMOIRES de Miss Lucie d'Orbery,
par Madame de B..... G..... Au-
teur des Lettres de Milady Bedford,
1770, 2. vol. in-12. 3 l. 12 f.

Cours de Physique expérimentale &
Mathématique, par Pierre Van
Mussenbroek, traduit par M. Sigaud
de Lafond, 1769, 3 vol. in-4 fig.
36 l.

La Vie de la vénérable Louise de
Marillac, veuve de M. Legras, Fon-
datrice & première Supérieure des
Filles de la Charité, par M. Gobil-
lon, revue & augmentée, par M.
Collet, 1769. in-12. 2 l. 10 f.

2 C A T A L O G U E.

Instructions Militaires sur le service de garnison & de campagne, dictées à l'Ecole Militaire, par M. du Bouffquet, 1769, 2 vol. *in-12*. 5 l.

Etat de la Corse, suivi du Journal d'un Voyage dans cette Isle, & des Mémoires de Pascal Paoli, par J. Boswel, avec la carte de l'Isle, 2 vol. *iu-12, br.* 5 l.

Choix varié de Poésies Philosophiques & Morales, traduites de l'Allemand & de l'Anglois, 1769, 2 vol. *in-12, br.* 2 l. 10 f.

Lettre sur quelques ouvrages de M. de Voltaire, 1769, *in-8*. 1 l. 4 f.

Berfi, ou les bisfarreries du Destin, par l'Auteur de l'Ecole des Peres & Mères, 1769, 2 vol. *in-12, br.* 3 l.

Lettres de Milady Bedford, par Madame de B..... G..... 1769, *in-12, br.* 1 l. 16 f.

Les Amans illustres, ou la Nouvelle Cléopatre, 1769, 3 vol. *in-12, br.* 6 l.

C A T A L O G U E. 3

Les Amans indécis, ou Histoire de Sir
Edouard Balchen, trad. de l'An-
glois, 1769, 3 part. in-12, br.
4 l. 10 f.

Histoire Naturelle & Civile de l'Isle
de Minorque, traduite de l'Anglois
de J. Armstrong, 1769, in-12,
avec carte & fig. 2 l. 10 f.

Histoire du Gouvernement des ancien-
nes Républiques, où l'on découvre
les causes de leur élévation & de
leur dépérissement, par M. Turpin,
1769, in-12. 3 l.

Histoire de Miss Beville, traduit de
l'Anglois, 1769, 2 part. in-12, br. 3 l.

Discours de M. J. J. Rousseau sur
cette question : *Quelle est la vertu la
plus nécessaire aux Héros, & quels
sont les Héros à qui cette vertu a man-
qué?* 1769, in-8.

Discours de M. le Marquis Cesar
Beccaria, sur le commerce & l'ad-
ministration publique, 1769, in-8.

Dictionnaire Antiphilosophique, pour

4 C A T A L O G U E.

servir de commentaire & de correctif au Dictionnaire Philosophique; nouvelle édition, corrigée & augmentée d'un grand nombre d'articles, 1769, 2 vol. in-8.

Nouveaux Discours Académiques, par M. L..... de l'Or..... 1769, br.
2 l. 10 f.

Les Erreurs de Voltaire, nouvelle édition, corrigée & augmentée, par M. l'Abbé Nonnotte, 1770, 2 vol. in-12.
5 l.

Dictionnaire Critique, Pittoresque & sententieux, par M. Caraccioli, 1770, 2 vol. in-12.
5 l.

Dictionnaire Italien-François, & François-Italien, d'Antonini; nouvelle édition, entièrement refondue, 1770, 2 vol. in-40.
30 l.

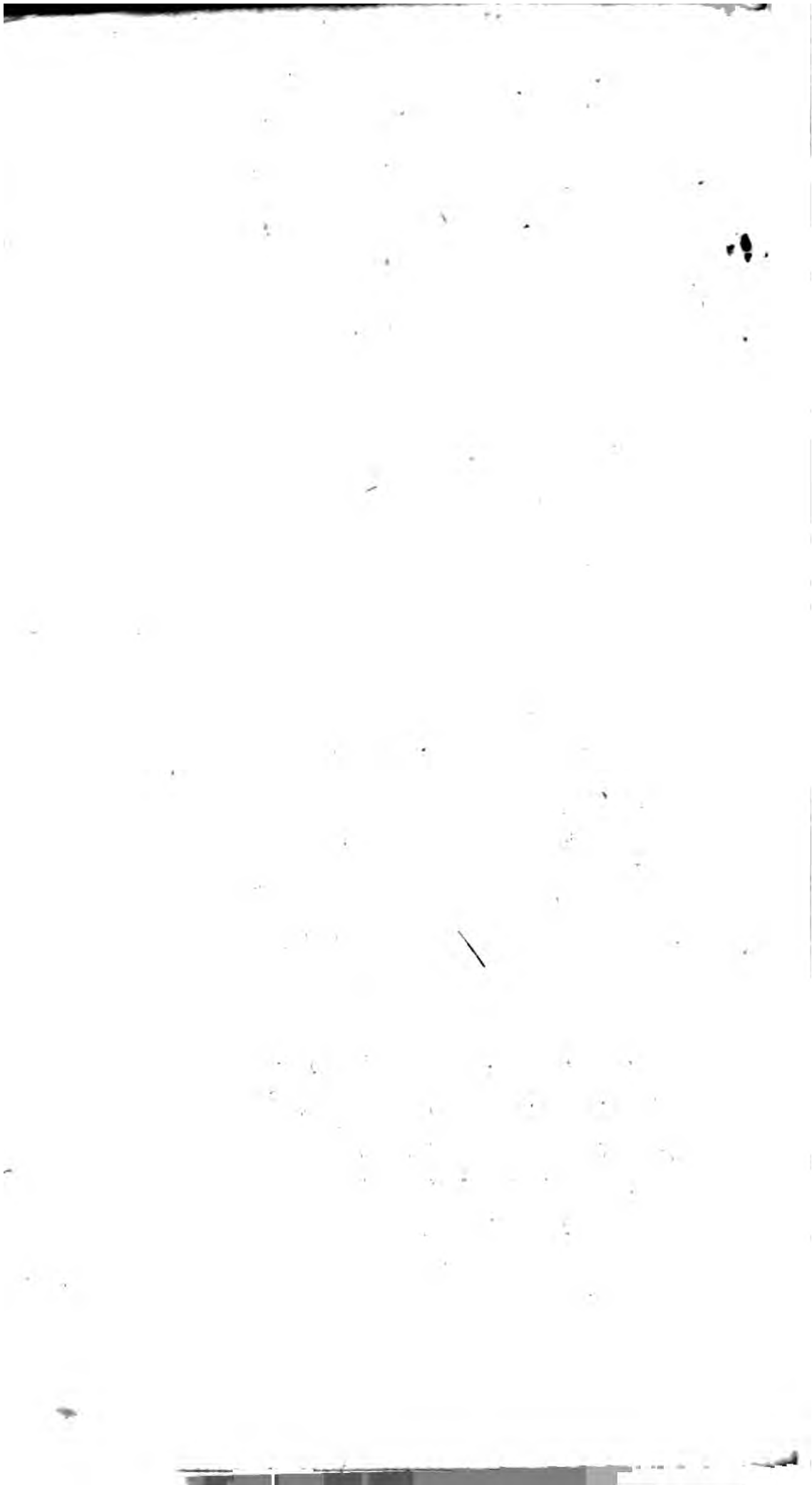
Dictionnaire de Droit Canonique, & de Pratique bénéficiale, avec les ordonnances & déclarations, par M. Durand de Maillane, 1770, 4 vol. in-4.
48. l.

C A T A L O G U E. 5

Les Institutes du Droit Canonique,
traduites en François, & adaptées
aux usages présens d'Italie & de
France, ouvrage élémentaire &
nouveau, utile à toutes sortes de
personnes, & absolument nécessaire
aux Etudians, par M. Durand de
Maillane, 1770, 10 vol. in-12. 30 l.

F I N.

DE l'Imprimerie de P. AL. LE PRIEUR.



[Faint, illegible text covering the majority of the page]





